U d'/of OTTAWA
39003002384450

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Contes de la chaumière

Il a été tiré, de cet ouvrage :
Dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 10,
et cinquante exemplaires
sur papier pur fil vergé Lafuma,
numérotés de 11 à 60.

ŒUVRES D'OCTAVE MIRBEAU

Chez le même éditeur :

LA PIPE DE CIDRE.

LA VACHE TACHETÉE.

CHEZ L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN.

UN GENTILHOMME.

DES ARTISTES (1re série, 1885-1896).

THÉATRE, tome Ier : VIEUX MÉNAGE. — LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES. — L'ÉPIDÉMIE.

THÉATRE, tome II : INTERVIEW. — LE PORTEFEUILLE. — LES MAUVAIS BERGERS. — SCRUPULES.

THÉATRE, tome III : LE FOYER. — LES AMANTS.

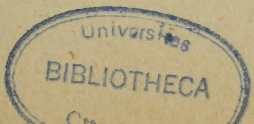
Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

OCTAVE MIRBEAU

Contes de la chaumière

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.



PQ
2364
.M7C6
1923

MA CHAUMIÈRE

MA CHAUMIÈRE

C'est, dans un département lointain, une petite propriété que ne décorent aucune boule en verre, ni le moindre kiosque japonais, ni l'inévitable bassin de rocailles avec son amour nu en plâtre crasseux et son impudique jet d'eau qui retombe sur des arums de zinc. Simple et rustique, elle est située, ma chaumière, comme une habitation de garde, à l'orée d'un joli bois de hêtres, dont les verdures moutonnent au soleil, et devant elle s'étendent, fermant l'horizon, des champs, tout verts, coupés de haies hautes.

Une vigne l'encadre de gais festons et de délicates broderies ; des jasmins, parmi lesquels se mêlent quelques roses grimpantes,

tapissent sa façade de briques sombres. Le jardin, clos de planches ajourées et moussues, est si petit que, dans les allées bordées de buis et de thym, deux escargots pourraient difficilement ramper, coque à coque. Mais que m'importent la pauvreté et l'étroitesse de ce domaine ? Ces champs ne sont-ils pas à moi, et ces bois chanteurs, et ce ciel que raye continuellement le vol fantaisiste des martinets ? Qu'ai-je besoin de demander aux choses d'autre jouissance que celle de leur présence, c'est-à-dire leur beauté et leur parfum?

Tout près de là, dans un lit profond et pierreux, un ruisseau roule son eau verdie sous l'épaisse voûte des aulnes entrelacés. J'aperçois les toits roses de la ferme voisine à travers les charmes, au tronc difforme et trapu ; et les vaches paissent, le mufle enfoui dans l'herbe, et les troupeaux de moutons s'égaillent au long de la route proche, grimpent aux talus abroutis, sous la garde du chien pasteur.

Ah ! comme je vais être bien là, en ce petit coin perdu, tout embaumé des odeurs de la terre reverdissante ! Plus de luttes avec les hommes, plus de haine, la haine qui broie les

cœurs; rien que l'amour, ce grand amour qui tombe des nuits pacifiées et que berce, comme une maternelle chanson, la chanson du vent dans les arbres. « Pourquoi haïr? dit la chanson. Ne sais-tu donc pas ce que c'est que les hommes, quelles douleurs les rongent et les font saigner, les riches et les pauvres, le vagabond qui, le ventre affamé, s'est endormi sur le bord de la route, ou le voluptueux qui se vautre, repu, sous les courtines parfumées! Ne hais personne, pas même le méchant. Plains-le, car il ne connaîtra jamais la seule jouissance qui console de vivre : faire le bien. »

Donc, je suis installé dans ma chaumière, mélancolique villégiateur. Pour compagnons, je n'ai qu'un chien, hargneux et crotté, les oiseaux du bois, et un vieux paysan. Un jour je le vis qui rôdait autour de la maison, en coulant vers moi un regard oblique. Il passa. Le lendemain, il revint et recommença son manège; le troisième jour, il se hasarda à pénétrer dans le clos.

— Alors, ça va? me dit-il en enlevant de dessus son crâne sa casquette de drap roussie par plus de vingt soleils.

— Mais oui, mon brave, répondis-je.

— Allons, c'est biè, c'est biè!

Il redressa sur le treillage une brindille de jasmin qui pendait.

— Et comme ça, l'on dit que vous v'nez d'Paris?

— Mais oui.

— Allons, c'est biè, c'est biè!

Il s'en retourna de son pas gourd et de sa démarche pesante de vieux terrien *finissant*.

Tous les soirs, quand le soleil baisse derrière le coteau, il vient s'asseoir sur le banc, devant ma porte, et tandis que, rêveur, je laisse errer ma pensée à travers « la sérénité dolente du couchant », lui dodeline de la tête, sans jamais prononcer une parole.

*
* *

Depuis quelques semaines, je me suis adjoint un autre compagnon : le père Ravenel, qui vient biner le jardin, surveiller les arbres, planter les légumes.

Le père Ravenel a soixante-deux ans. De taille moyenne, un peu courbé, il marche len-

tement, du pas mesuré des vieux semeurs. Sa tête est superbe, tout en accents, tout en angles, tout en gerçures, puissante et carrée, et couronnée de cheveux rudes, dont les touffes inégales et grisonnantes lui recouvrent le front jusqu'aux sourcils. Son corps est tordu ainsi qu'un très ancien tronc de chêne, contre lequel, toujours, le vent s'est acharné. Sous son vêtement rapiécé l'on voit pointer les apophyses de ses os, se bossuer les nœuds de ses muscles, comme s'il allait lui pousser des branches. Ses yeux ne reflètent que le nuage qui passe ; aucune douleur, aucune déception, aucune pensée n'affleurent à ses énigmatiques prunelles, que la résignation et le silence ont rendu pareilles à celles des animaux domestiques. Ses gestes sont lents, graves, larges comme l'horizon, hauts comme le ciel, religieux et sacrés comme un mystère de création.

C'est un pochard.

Presque toujours ivre, il va tout de même, trimant de ci, bricolant de là. Mais ce n'est point commode de mener de front l'ouvrage et la boisson. S'il ne buvait pas, il eût acquis un petit pécule et serait aujourd'hui à son aise.

Comme bien d'autres, moins adroits que lui à toutes sortes de choses, il aurait une maison, un jardin devant sa maison, un champ derrière, des poules, des canards, des lapins, peut-être une vache, et il engraisserait chaque année un cochon. Maintenant, il pourrait se reposer, s'amusant à donner un coup de main aux voisins, quand viendrait la saison du cidre. Au lieu de tout cela, il ne possède ni maison, ni champ, ni poules, ni rien de rien. Il faut qu'il aille en journée, chez les uns, chez les autres, jardinant, menuisant, terrassant, maçonnant et gagnant péniblement ses vingt sous par jour, sa soupe de lard et son pot de cidre. Il sait tout cela, n'en souffre pas. D'ailleurs, ce n'est point de sa faute. C'est de la faute à sa seconde femme. Car le père Ravenel, veuf à quarante-huit ans, et s'ennuyant de s'occuper lui-même de son petit ménage, s'est remarié un beau jour.

— Oui, bête, bête, bête! fait-il, en rappelant ses souvenirs de jadis, du temps de sa première femme.

*
* *

Tous les matins, à six heures, il arrive, ayant déjà bu et sentant l'eau-de-vie.

— Eh bien, père Ravenel, vous êtes encore saoul donc?

— Ben oui!... ben oui!... répond le bonhomme, en se grattant le chef... Un p'tit coup! Ben oui, j'ai un p'tit coup!

Il trébuche, et sa lèvre pend, molle et gluante de salive. Même en ces moments-là, ses yeux restent impassibles, sans une lueur d'excitation cérébrale, sans un reflet de l'ivresse.

— A votre âge, père Ravenel.... vous n'êtes pas honteux?

— Ben oui!... ben oui!... J'vas vous dire... C'est ma femme..., ma seconde femme... Ah! la mâtine! ah! la garce!... Parce que ma première femme, qui était une sainte, une sainte... Faudrait que vous l'auriez connue... Une sainte quoi!... une sainte du bon Dieu!

Et il pleure en s'arrachant les cheveux.

— Une sainte!... une vraie sainte!... All'est morte, rapport à un cochon qui tombait du haut mal...

— Oui, je sais, je connais l'histoire... Allez vous coucher... Vous feriez mieux de dormir.

— Non ! non !... Faut que je vous dise... J'ai un petit coup, c'est vrai... mais faut que je vous dise... J'avions un cochon, un beau cochon !... Y v'nait bien, y mangeait bien... Alors, que j'm'étouffe si je mens ! V'là qu'il tombe du haut mal... comme une personne, comme un bourgeois... quasiment comme... comme un chrétien... Y s'roulait, y s'tordait, il écumait... Enfin, c'était pus un cochon... c'était... c'était... c'était pus ren de ren!... Et pis, il a crevé... Ma première femme dit : « J'allons l'manger, faut point perdre c'te carne-là. » Moi j'dis : « Un cochon qui tombe du haut mal, c'est d'la poison, pour sûr; faut l'enterrer ben profond, ben profond »... Ça lui faisait du deuil, à ma première femme, d'enterrer de la belle viande comme ça..... « Pourquoi qu'ce s'rait de la poison? » què m'dit... J'dis : « Il aura p'tête mangé on ne sait quoi, et ça lui aura porté sur l'ventre, et pis sur la tête... C'est point naturel qu'un cochon tombe du haut mal. » Ma première femme dit : « J'vas tout d'même fricasser le mou. » J'dis : « Fri-

casse l'mou, si tu veux, moi j'en mange point... Hou ! hou ! hou ! »

Et le père Ravenel, à ces pénibles souvenirs, sanglote, se démène et reprend :

— Que j'm'étrangle avec une fourche, avec une pelle, avec un vilebrequin, si je mens !... V'là ma première qui mange l'mou avec des pommes de terre, et pis j'enterrons l'cochon dans l'pré à maît' Bottereau, au pied d'un tremble... Sur l'moment, ça n'lui fait rien... Elle allait comme vous, comme moi, comme tout le monde... Mais v'là qu'au bout de dix ans, jour pour jour, all'tombe du haut mal, comme l'cochon... All' s'tord, all' écume, all' gueule, et pis all' trépasse... Seulement pas l'temps d' s'retourner, et de lui jeter une seille d'eau sur la figure !... Aussi vrai que le bon Dieu existe, et saint Joseph, et la bonne Vierge, au bout d'dix ans, l'cochon lui était remonté sur l'ventre et sur la tête... Ça l'a étouffée, quoi !... Hou ! hou !

— Alors, vous vous êtes remarié, vieux polisson ?

— Ben oui !... Ben oui !... J'ai pris une seconde femme... C'est pus le même blot !...

Ah ! la mâtine !... Ah ! la garce ! Il lui faut du mâle... C'est pire qu'une chatte, qu'une chienne, qu'un moigneau !... Moi, j'ai d'l'âge, vous comprenez ben... et pis j'ai jamais été porté sur la malice... Mais il lui en faut, à elle, n'importe comment !... J'voudrais qu'vous voyiez ça !... Des fois, j'suis ben tranquille, j'pense à ren, ben sûr... ou bien j'rentre, fatigué d'la journée : « Père Ravenel, qué m'dit, j'ai le feu dans l'corps... » Et la v'là qui m'regarde avec des yeux qui brillent comme des chandelles. « J'peux point, que j'dis, j'ai d'l'âge, et ça n'est point mon idée, à c't'heure... » Mais all' m'taquine, all' m'pousse, all' m'embrasse : « J'peux point », que j'dis encore... « Eh ben, bois un coup », qué m'dit... J'bois un coup, deux coups, trois coups : « Ça y est-il ! » qué m'demande. « Non, ça n'y est point », que j'réponds. « Tu n'es qu'une chiffe ! » qué me dit : « Tu n'es qu'une sale », que j'réponds... Et une gifle par ci, et une gifle par là..., ça finit toujours par des batteries... Alors je r'bois un coup, deux coups, trois coups... Hou ! hou ! Hou !... Ça m'tue, vous pensez ben, ça m'tue, ces choses-là !

*
* *

Au lendemain de ses ivresses, le père Ravenel marche comme dans un rêve. Il ne comprend rien à ce qu'on lui demande. Ses yeux élargis et plus ronds semblent s'ouvrir sur d'insondables profondeurs.

— Dites donc, père Ravenel, il faudrait bien mettre une lisse à la haie.

— Ah ! oui !... une lisse !...

— Vous avez compris ?

— Non !... une lisse !... une lisse !...

— Mais vous savez bien ce que c'est qu'une lisse ?

— Une lisse !... Oui...

— Alors vous allez en remettre une à la haie ?

— La haie ?

— Vous avez compris ?

— Non...

D'un pas lent, il s'en va au jardin, prend sa bêche, croise ses bras sur la bêche, regarde voler les oiseaux, et frissonner les feuilles dans la brise... Il répète :

— Une lisse !... La haie !...

Aucune idée n'entre dans son vieux crâne obstiné et durci, et son visage dont les angles s'accentuent prend un aspect de sévérité implacable, une beauté plastique, une sculpturale noblesse, qui feraient dire à un poète passant : « Voilà le Dieu de la terre ! »

LA MORT DU PÈRE DUGUÉ

LA MORT DU PÈRE DUGUÉ

I

— D'abord, ça l'a pris dans l'vent'e... y a pas tant seu'ment huit jou's. Mon Dieu, t'nez, c'tait l'jeudi d'l'aut' semaine... des c'liques, des c'liques, ça y tordait les bouyaux... Et il allait, il allait, y n'arrêtait point d'aller... y n'mangeait quasiment ren... eune p'tite poire l'matin, un morceau d'fromage l'soir... Alors y s'a couché... Et il a eu eune fieuvre, Jésus Dieu ! eune fieuvre... y guerdillait...

Le médecin tâtait le pouls du malade d'un air grave.

— Il ne s'est pas plaint de la tête, demanda-t-il.

— Ah! malheu!... si y en s'en plaint? Et fô.....

— Pas de délire!

— S'y vous plaît!

— Il n'a pas eu de délire?

— J'crai pas... y n'en a ren dit... Vous v'lez p'tête voir son iau?

Sans réponse, le médecin souleva les couvertures du lit, et, à plusieurs reprises, appuya fortement sa main contre le ventre du père Dugué, qui, couché sur le dos, la bouche ouverte, ne remuait pas et de temps en temps poussait une plainte étouffée, puis il hocha la tête et se mit à écrire une ordonnance.

— Vous lui donnerez une cuillerée à bouche de cette potion, toutes les demi-heures, recommanda-t-il à la mère Dugué qui le reconduisait jusqu'à la porte.

Pendant qu'il détachait la longe de son cheval et la roulait soigneusement en paquet:

— Quoi qu'vous pensez ? interrogea-t-elle.

— Je crains bien qu'il ne passe pas la nuit, répondit-il.

— C'te nuit même? Ainsi! voyez-vous ça!... si c'est Dieu possible!

— Allons, au revoir! dit le médecin en remontant dans son cabriolet... les chemins sont rudement mauvais par chez vous.

Et la voiture s'éloigna, en dansant sur les ressauts de la route.

Demeurée seule, la mère Dugué, d'une main se grattant le nez, de l'autre ramenant sur la hanche le bas de son tablier, réfléchit un instant, puis elle se décida à traverser le petit verger qui attenait à la maison, à l'extrémité duquel, derrière la haie, entre les pommiers, on apercevait une masure couverte de chaume. Elle héla :

— La Garnière! hé! la Garnière!... Héééé...

— Au bout de quelque temps, on entendit un claquement lent de sabots, et une vieille femme se montra à travers les branches.

— C'est-y après mé qu't'en as? cria-t-elle.

— Oui, c'est après tè, la Garnière. J'suis toute seule à la maison... Ma fille n'est point cor arrivée d'la ville; mon fi est dans l'bois, à qu'ri des champignons... Y faut qu'tailles cheuz l'formacien, porter c'papier... et pis cheuz mossieu l'curé, pour y dire d'venir, ben vite, à quant l'bon Dieu...

— C'est-y pour l'pè Dugué, tout ça?

— Ben sûr qu'c'est pour li...

— Et qué qu'il a dit, l'médecin?

— Y n'a ren dit... il a dit seu'ment qu'y n'passerait point la nuit...

— Ah! Vierge Marie! en v'là eune histoire... J'ai eune idée qu'c'est les mauvaises fieuvres, comme défunt moun homme... Et pis l'âge itout... Y n'est point tant jeune, l'pè Dugué...

Et les deux femmes, que toutes les commères du hameau de Freulemont étaient venues rejoindre, se mirent à causer et à se raconter des aventures miraculeuses de maladies et de médecins.

II

Le père Dugué avait soixante-douze ans, un âge qu'atteignent rarement les paysans, harassés qu'ils sont par les fatigues, épuisés par les nourritures insuffisantes en un climat presque toujours pluvieux et froid, comme l'est celui de Normandie. Je le rencontrais quelquefois, quand il allait chauffer son vieux dos, sur les routes, au soleil, ou bien encore quand il descendait à la ville, le vendredi, pour se faire raser, et acheter sa bouteille d'eau-de-vie. Il marchait péniblement, sa haute taille courbée en arc vers le sol, se soutenant avec un long bâton de cornouiller qu'il avait lui-même, il y a plus de vingt ans, coupé dans une haie. Nos conversations étaient toujours les mêmes. « — Un beau temps, père Dugué. — Heu! ça pourrait ben changer, l'vent n'a point viré dans le bon sens. » Ou bien:

« Un chien de temps, père Dugué! — Heu! ça pourrait ben s'l'ver, l'vent est haut. » Les jours de grande gaîté, quand il avait son coup « de raide », il ne manquait jamais de me dire, non sans une pointe de malice en ses petits yeux clignotants : « J'ons vu un gros ieuvre à nuit... I s'a l'vé, là, dans la plante, tout cont' la maison... Ben sûr qu'vous l'trouverez dans les betteraves à maît' Pitaut. » Hormis cette débauche rare de confidences, le père Dugué restait silencieux et songeur, comme sont les vieux chiens, comme sont les vieux hommes des campagnes.

*
* *

Dans sa jeunesse, on lui proposa, sans qu'il lui en coûtât un sou, de lui apprendre l'état de boucher, un bel état et qui rapporte gros. Il refusa net : D'pè en fi, dit-il, j'ons été dans la tè ; et mè, itout, j' s'rons dans la tè. Son ambition eût été de louer une petite ferme, mais il n'y fallait pas songer, car il manquait de *garanties*, et il ne possédait point d'argent pour acquérir l'outillage nécessaire. Il se résigna

donc à être un simple ouvrier des champs. Laborieux, dur à la fatigue, économe, honnête et sobre, l'ouvrage lui venait tout seul. Le fléau en main, et battant le blé sur l'aire chantante des granges, émondant les arbres, charroyant le fumier, labourant, semant, il se trouvait heureux et ne demandait rien à Dieu, sinon que cela continuât ainsi, toute la vie. Le bon temps surtout, c'était l'époque des moissons, quand, la faux emmaillotée de paille et le javelier tout neuf sur l'épaule, il partait « faire son août » dans la Beauce, d'où il rapportait des poignées d'écus et de belles pistoles.

Après avoir longtemps réfléchi, hésité, pesé le pour et le contre, il se maria. Bien sûr, ce n'était pas pour « la bêtise ». Il s'était passé « des femelles » jusqu'ici, il s'en passerait bien encore. Non, ça « l'embêtait » plutôt. Mais il avait besoin d'une ménagère qui lavât son linge, raccommodât ses affaires, préparât la soupe. Et puis, une femme, quand elle sait s'arranger, qu'elle est vaillante et point gauche, au lieu de coûter de l'argent, en rapporte au contraire. Le tout est d'avoir la main heu-

reuse et de ne pas tomber sur des mijaurées et des pas grand'chose, comme il y en a tant au jour d'aujourd'hui. Il choisit une grosse fille, vigoureuse et dégourdie, et franche ainsi qu'un cœur de chêne, et il vint s'installer avec elle, au hameau de Freulemont, dans une petite maison qu'il loua, jardin et verger compris, soixante-dix francs par an. La maisonnette se composait de deux pièces et d'un cellier ; de beaux espaliers en garnissaient la façade ; le jardin donnait autant de légumes qu'il en fallait et les pommes du verger, dans les bonnes années, suffisaient à la provision de cidre. Que pouvait-il rêver de mieux ? Il eut aussi deux enfants, un garçon et une fille, qu'il envoya, l'âge venu, à l'école, parce qu'il comprenait que dans le temps présent, il était indispensable de posséder de l'instruction.

Pendant qu'il travaillait d'un côté, sa femme allait en journée de l'autre, faire la lessive, coudre, frotter, chez des particuliers, ou bien aider à la cuisine, aux moments de presse, dans les auberges de la ville. Elle acquit à cela une véritable célébrité de cuisinière. Bientôt on ne parla plus d'une noce dans le pays,

qu'elle ne fût chargée d'en combiner et d'en exécuter les plantureux repas. Fameuse aubaine, car, ces jours-là, c'était une pièce de quatre francs, en plus de la bonne nourriture et des *rigolades* que son corsage avenant et ses grosses joues fermes et rieuses lui valaient de la part des jeunes gens. Dugué était bien jaloux de ce que sa femme s'amusât dans les noces, surtout de ce qu'elle se régalât de poules à l'huile et de veau à l'oseille, alors que lui se contentait de soupe aux pommes de terre et de fromage, mais il ne disait rien à cause des quatre francs.

L'homme et la femme ne se voyaient donc presque jamais, occupés qu'ils étaient chacun de son côté, et ils n'éprouvaient à cela aucun chagrin, aucun besoin, tant cette situation leur semblait naturelle, tant ils croyaient qu'elle était la règle commune de la vie. Le dimanche, ils se trouvaient quelquefois réunis, mais, dès qu'ils avaient supputé les gains de la semaine, ils ne se parlaient plus ; non qu'ils se boudassent, c'est qu'en vérité ils n'avaient rien à se dire. Dugué profitait de ce repos pour tailler ses espaliers, bêcher son jardin, remettre

une tuile au toit, une planche neuve à la porte, casser du bois, et la Duguette s'en allait commérer dans le village. En dehors du dimanche, elle se réservait le jeudi pour savonner ses affaires, celles de son homme et des enfants qu'elle confiait, au retour de l'école, à la garde d'une voisine.

L'existence eût coulé, pour Dugué, toujours pareille, et il eût vieilli, heureux, si une cruelle déception, « un grand malheux » n'était venu lui mettre au cœur une amertume qui avait empoisonné toute sa vie.

III

Son beau-père habitait, à une quinzaine de lieues de Freulemont, un village qu'on appelait Le Jarrier. Depuis son mariage, Dugué ne l'avait pas revu, et il ne s'inquiétait pas du bonhomme. Il apprit même avec une suprême indifférence que le vieux était souvent malade, et qu'il avait parfois des attaques si terribles — « des coups de sang » — que le curé jugea à plusieurs reprises qu'il devait l'administrer. Dugué disait à ce propos : « « Y peut ben trépasser, si ça y fait plaisi ; j'l'empêchons point... » Il avait décidé qu'il n'irait pas à l'enterrement, ni lui, ni sa femme, parce que « quinze ieues, c'est loin et qu'ça coût' gros de voitures ». La vérité, c'est que le gendre était parfaitement convaincu que le beau-père ne possédait pas « tant seu'ment un radis »,

par conséquent peu lui importait qu'il vécût ou qu'il mourût.

Un matin, Dugué reçut une lettre du notaire qui lui annonçait que l'état du beau-père était désespéré et l'engageait à arriver au plus vite. Son étonnement fut profond. Comment ! il se serait trompé à ce point-là ? Comment ! le beau-père qui passait pour être plus pauvre que Job serait maintenant plus riche que défunt Crésus ? Ah ! ça, par exemple, c'était trop fort ! Pourtant il ne pouvait y avoir de doutes là-dessus. Si un personnage aussi considérable qu'un notaire daignait lui écrire, à lui, simple Dugué, ça n'était pas pour des prunes, et l'héritage devait être quelque chose d'extraordinaire. Il se fit lire et relire la lettre.

— S'y avait ren, se dit-il, voyons, s'y avait ren... l'notaire n'écrirait ren... C'est clair, c'est vident... Faut parti...

Il loua une carriole et un cheval, car il s'agissait d'aller bon train et de ne pas flâner. Durant la route, il s'affermissait davantage dans son raisonnement, et comptait par avance les écus du bonhomme.

Y a ben sûr très cents écus, p'tête pus, se

répétait-il en tapant sur le cheval avec le manche du fouet ; p'tête quat'cents... sans ça, l'notaire ne m'aurait point marqué ça dans eune lett'e..., p'tête cinq cents.

Quand il eut dépassé les premières maisons du Jarrier, quelqu'un qui serait venu lui dire que le beau-père laissait moins de mille écus aurait probablement été reçu à coups de trique.

En descendant de la carriole, le cœur lui battait bien fort, et la maison du beau-père — chaumière misérable et croulante, lui apparut plus splendide que tous les palais des contes de fées. Dugué en demeura, quelques instants, ébloui. . Un noyer qui secouait ses feuilles jaunies dans la brise lui donna la sensation délicieuse de beaux louis d'or carillonnant, s'entre-choquant, et s'éparpillant sur lui en averse magnifique. Il entra. Mais sur le seuil, il faillit tomber à la renverse... Le beau-père était là debout, vivant, et qui mangeait de la soupe dans une terrine de grès !... La surprise, l'indignation retenaient Dugué cloué à cette place. Il ne pouvait plus ni entrer, ni sortir... Anéanti, il était semblable à l'avare, à qui l'on vient de voler un trésor... Il bégaya :

— Comment! v'n'êtes point mô? v'n'êtes point mô?

— Point cor, mon gars, point cor, répondit le beau-père, sans se déranger et en continuant de manger sa soupe avec une majestueuse lenteur.

— C'est ben!... J'm'en vas...

Dugué remonta dans la carriole.

— Hue! sacrée rosse! Hue! sacrée carne!

Il fouettait le cheval à bras raccourcis, jurait, sacrait, tempêtait.

— Ah! la sacrée rosse! ah! la sacrée carne!

On ne savait si c'était au cheval que ses épithètes s'adressaient ou bien au beau-père; vraisemblablement, dans l'état de fureur où se trouvait Dugué, elles s'adressaient aux deux.

Le cheval arriva fourbu à Freulemont, et creva le lendemain.

— En v'là pour eune couple d'dix pistoles! se dit Dugué.

Et il se consola, en pensant que le beau-père finirait bien par crever, lui aussi.

Cet incident n'avait point ébranlé sa confiance, au contraire. Chaque jour qui s'écoulait

voyait s'augmenter l'héritage de cent écus.

— Qu't'es bête, moun homme, disait la Duguette, et t'as tô, oui, t'as tô, d'te monter la tête comme ça... J'crai ben qu'c'est meilleu que j'avions cru... mais des deux mille écus comme tu dis... ous qu'il aurait pris c't'argent-là, l'vieux grigou?

— On n'sait point, on n'sait point, répondait l'obstiné Dugué.

Il en était à trois mille écus, quand il reçut une seconde lettre du notaire.

— C'coup-ci, c'est l'bon, s'écria le gendre joyeux... Enfin, c'est point malheureux, il est mô, ben mô!

En effet, la lettre annonçait que le beau-père était bien définitivement mort, et qu'il n'y avait à craindre aucune résurrection.

Dugué loua un nouveau cheval, une nouvelle carriole, et partit de nouveau pour Le Jarrier, sans se presser, s'arrêtant à tous les bouchons de la route, interpellant drôlement tous les gens qu'il rencontrait.

— Na! ma cocotte; oh! oh! ma biche, disait-il à son cheval, d'une voix attendrie.

Puis il s'adressait directement à son beau-

père, le tutoyait. Il se sentait pour lui une immense affection.

— C'sacré biau-pé ; c'était point un mauvais homme tout d'même ! Ah ! l'pauv'bounhomme !

En ce moment, il n'eût point donné l'héritage pour cinq mille écus.

Quand le père Dugué vous contait cette terrible aventure, il avait coutume de s'interrompre à cette partie de son récit. Et, les yeux hagards, la bouche frémissante de colère, il vous demandait :

— S'av'vous ben c'qu'y avait à l'héritage? L'sav'vous ben?... Ah! malheur! Y avait... y avait, en tout, cinquante-huit francs et des sous... et là-dessus fallait payer l'enterrement, l'notaire, l'enrégitrement, l'diable sait quoi!

— Mais comment cela s'est-il terminé?

— Eh ben! j'ons eu la fieuvre, deux mois durant... et pis j'ons voulu faire un procès à c'menteux d'notaire... et pis, la fin des fins, j'ons refusé l'héritage... pour faire eune niche au bounhomme... Et pis... ça m'a coûté pus de très cents francs... oui, pus de très cents francs, bon sens d'bon sens!...

IV

Il n'avait pas été heureux, non plus, du côté d'z'éfants. Et pourtant il avait dépensé « ben de l'argent, ben de l'argent pour leux instruction ». Ah! comme il s'en repentait maintenant! Oui, il aurait dû faire comme tant d'autres, ne pas les envoyer à l'école, les « durcir » tout de suite à l'ouvrage. Ils n'en seraient pas morts bien sûr; et cela eût peut-être mieux valu, car peut-être son garçon et sa fille n'eussent point aussi mal tourné.

Dugué rêvait de faire de son garçon « du p'tit gars Isidore », un cultivateur, non pas un ouvrier comme lui, mais un fermier pour de bon. D'ailleurs, il ne pouvait comprendre qu'on pût choisir un autre métier que « la tè » quand on était né « d'pè en fi dans la tè ». C'était un testament d'honneur, un héritage de noblesse qu'il eût été criminel de répudier.

Il ne manquait pas de « feignants » pour les autres métiers. Aussi son chagrin fut-il profond et grand son désappointement, quand Isidore exprima sa volonté bien arrêtée d'entrer « en condition », d'être domestique, comme mossieu Baptiste, le valet de pied du château, un homme superbe qui éblouissait tout le monde avec ses beaux habits galonnés, et sa culotte de nankin plus jaune que du beurre. Qui donc avait bien pu fourrer dans la tête de son fils des idées pareilles? Il commença d'abord par le sermonner, essaya de lui expliquer ce que c'était que « la tè », promit qu'il aurait une ferme « conséquente » comme les Touches à maît'Pitaut. Puis, Isidore, criant toujours qu'il voulait « être comme mossieu Baptiste », il finit par lui administrer une volée de coups de poings. Au bout d'une année de bourrades, entremêlées de discussions théoriques et de promesses folles, devant une vocation qui ne cédait pas aux raisonnements et s'exaltait aux coups, Dugué consentit à ce que son fils entrât groom, au château, sous la direction du superbe mossieu Baptiste. Domestique! son fils domestique! Elle était finie

cette longue file d'ancêtres aux mains calleuses, aux dos voûtés, qui étaient nés de la terre, honorés des hommes qu'ils avaient nourris, bénis de Dieu dont ils avaient continué l'œuvre de création !

Ce lui fut une blessure cruelle, mais son orgueil d'entêté terrien se révolta, et il ordonna qu'on ne lui parlât plus jamais de son fils. Cependant, peu à peu, son chagrin prit un caractère moins dramatique, et la colère se changea en indifférence gouailleuse. En ricanant, il appelait son fils « l'marquis », et quand la Duguette recevait une lettre de lui, c'était un thème à plaisanteries qui ne tarissaient pas.

Après dix ans d'absence, Isidore, ballotté d'une place dans l'autre, paraissait s'être définitivement établi chez un banquier où les gages étaient très forts, et les bonnes mains très grasses. Il était tout à fait formé, portait la livrée avec une aisance supérieure, montrait, à la ville, des élégances de dandy, se tenait soigneusement au courant de toutes les anecdotes parisiennes, fréquentait ce qu'il y a de mieux dans le grand monde des domestiques. Jugeant le nom d'Isidore trop commun pour

le valet de chambre d'un banquier, il avait prié son maître de lui attribuer celui, beaucoup plus distingué, de Justin. A l'office, on disait : « Monsieur Justin. »

M. Justin éprouva le besoin de venir passer quelques jours au pays, afin d'y étaler le luxe de ses jaquettes, de ses chaînes de montre, et de ses souliers vernis. Il voulait jouir de l'étonnement de ses pauvres compatriotes, de la curiosité et du respect que ne manquerait pas de susciter, parmi tous ces paysans ahuris, la correction de sa tenue. Il fit une malle de ce qu'il possédait de plus précieux en cravates, gilets, pantalons, et partit pour Freulemont. Le père Dugué, ses outils sur l'épaule, revenait de la besogne journalière, quand la voiture qui amenait M. Justin de la gare s'arrêta devant la maison. M. Justin en descendit prestement et s'avança vers son père en souriant. Mais Dugué, d'un geste, empêcha l'effusion du retour. Il examina son fils des pieds à la tête, avec un air de souverain mépris, puis il dit froidement :

— J'avons point b'soin d'domestique, mon gars. J'vidons ben nout'pot tout seul.

Il lui tourna les talons et lui ferma la porte au nez.

— Si ça ne fait pas pitié! disait plus tard le père Dugué... F'gurez-vous qu'il avait des souliers pointus, l'marquis, pointus quasiment comme la queue de nout'cochon, et un chapiau qui r'luisait pus que l'Saint-Sacrement.

*
* *

Quant à sa fille, ça avait été une autre histoire! Et c'était à se demander vraiment ce que le diable avait pu bien mettre dans le corps de ces deux méchants enfants. La Fanchette passait, sans contredit, pour la plus belle fille de la contrée. Un visage avenant, rouge comme une pomme et toujours gai, des membres solides, des yeux hardis, et avec cela, active au travail, dure au plaisir, elle n'avait point sa pareille pour émoustiller les gars. Les galants ne lui manquaient point, et, parmi eux, des lurons qui possédaient « du beau bien » au soleil. Aucune de Freulemont, de la Boulaie-Blanche, des Pâtis, du Bois-Clair, des Quatre-Fétus, de Boissy-Maugis, ne

pouvait se vanter de voir à ses trousses une telle procession d'yeux ronds, de bouches béantes, de bras en extase. Il y avait surtout le garçon à maît'Pitaut qui ne quittait pas Fanchette d'une semelle... et le garçon à maît'Pitaut voilà qui eût été une fameuse affaire ! Dugué ne se dissimulait pas toutes les difficultés qui s'opposaient à ce mariage, mais il comptait sur l'adresse de sa fille pour les surmonter. Il espérait secrètement qu'elle saurait, au besoin, se faire faire un enfant par ce nigaud de garçon à maît'Pitaut, et Fanchette « une fois emplie », le tour était bon, il faudrait, de gré ou de force, en passer par mossieu le mâire et par mossieu le curé. Combinaison honnête après tout, puisqu'on devait se marier et vivre ensuite entre braves cultivateurs. Certes, il n'eût point admis que Fanchette fît « la bêtise » pour « la bêtise ». Seulement, puisqu'il s'agissait d'être sérieux et d'aller à l'église, personne ne pouvait « trouver à r'dire à ça ».

Un dimanche, la Fanchette déclara qu'elle voulait « s'accorder » avec François Béhu. Dugué aurait reçu toute une charretée de foin

sur la tête, qu'il n'eût pas été plus dûment assommé.

— Ah! la sacrée femelle! s'écria-t-il à cette révélation inattendue... Ainsi, c'est tout comme l'marquis... T'as hont' d'être dans la tè... y t'faut des gars d'la ville... François Béhu!... Non! mais r'gardez mé ça... François Béhu... un homme qu'est seu'ment pas du pays... un propre à ren qui n'sait seu'ment point r'connaître la vesce d'avé l'chianve... Un feignant qui travaille dans eune fabrique... qu'a des moustaches!... T'l'épouseras point, t'entends bien, t'l'épouseras point.

— J'vous dis, moi, répondit Fanchette, j' vous dis que j'l'épouserai... y m'plaît, na!... C'est mon idée... j'l'épouserai... et pis j' l'épouserai... Et pis, n'avez qu'faire d'gueuler comme ça... pasque j'm'fous d'vous.

— Ah! tu t'fous d'mè, mâtine! Ah! tu t' fous d'mè... Eh ben! attends.

Dugué avait les deux bras levés pour frapper. Fanchette, les poings sur les hanches, provocante, les yeux colères, regarda son père bien en face.

— V'pouvez m'battre, espèce de grand bru-

tal, dit-elle... v'n'empêcherez ren... Et pis que vous v'lez tout savoir... j'suis enceinte, na!... enceinte de li... oui, oui, enceinte d' François Béhu.

Et, s'avançant, le col tendu, elle lui crachait ce nom, tout près, dans la figure.

Etourdi comme par un coup de massue, cinglé par ce nom comme par un fouet à cent lanières, Dugué recula en chancelant, et laissa retomber ses bras au long du corps, dans un grand geste d'accablement. Il ne comprenait plus. Ses idées sur la justice, la propriété, le mariage, étaient bouleversées au point qu'il n'y démêlait plus rien. Pourtant, dans son trouble, une espérance lui restait. Fanchette s'était peut-être trompée. Il balbutia :

— T'es sûre que c'est d'li? rappelle-tè... T'es ben sûre que c'n'est pas du garçon à maît'Pitaut?...

La Fanchette haussa les épaules.

— Vous me prenez donc pour eune sale?... Voudriez peut-être que j'couche avé tout le monde?

Non certainement, il ne le voulait pas. Mais le garçon à maît'Pitaut n'était pas tout le

monde, sapristi! Puisqu'elle avait « tant fait de coucher avec quelqu'un », pourquoi n'avoir pas choisi celui-là, un brave et honnête homme, qui possédait de la religion et une ferme superbe? Jamais, non jamais on ne lui ferait admettre pareille chose. Ainsi, c'était donc fini! Des beaux rêves qu'il avait formés pour l'établissement de ses enfants, aucun ne devait se réaliser. Tous les deux, le garçon et la fille, déshonoraient son nom, l'un « en récurant les pots de chambre des nobles », l'autre en s'amourachant d'un méchant gars, venu on ne sait d'où, passant son temps dans les fabriques à faire on ne sait quoi. Un joli monsieur qu'il aurait pour gendre! Ivrogne, débauché, prodigue, républicain, cela va sans dire, comme sont les ouvriers des usines. Ah! cela lui promettait de l'agrément! D'ailleurs, n'avait-il pas des moustaches, ce François Béhu? Et, les moustaches, tout était là! De même que les paysans de sa race, adorateurs des habitudes anciennes, gardiens sévères des traditions, Dugué haïssait les gens, cultivateurs et ouvriers, qui portaient moustache. La moustache, pour lui, représentait la révolte,

la paresse, le partage social, toutes les aspirations sacrilèges qui soufflent des grandes villes sur les campagnes, tout un ordre de choses effroyables et nouvelles, auxquelles il ne pouvait penser sans que ses cheveux se dressassent d'horreur sur sa tête dure et carrée. Le vice, le crime, les révolutions, ce qui l'inquiétait, quand il avait le temps de songer, lui apparaissaient sous la forme symbolique de moustaches hérissées terriblement. Et c'était juste, car, depuis qu'il existait, ce qu'il avait vu, à Freulemont et ailleurs, d'insoumis à la terre, de mauvais sujets, de braconniers dangereux, de voleurs, et d'hommes vivant en concubinage, tous avaient des moustaches, comme François Béhu.

Enfin, de même qu'il avait cédé aux fantaisies d'Isidore, il ne s'opposa pas à ce que Fanchette épousât « l'moustachu », disant, pour se consoler, que les coups qu'elle recevrait, ce ne serait pas lui, bien sûr, qui les sentirait. La noce fut célébrée assez gaiement. Il y eut les violons, et la Duguette confectionna un repas succulent où chacun se grisa de « cidre bouché » et de poiré.

V

Maintenant, le bonhomme était vieux. Ses cheveux avaient blanchi sur sa figure rouge et ravinée par les rides : son grand corps noueux et maigre, jadis si robuste, se cassait en deux et s'inclinait, de plus en plus, vers la terre, pareil aux vieilles trognes ébranchées des talus; la force abandonnait ses membres qui tremblaient sous le moindre fardeau, s'épuisaient à la moindre fatigue. Il dut se résigner à quitter le travail.

Le soir qu'il revint, pour la dernière fois, avant de remiser, au fond du cellier, ses outils désormais inutiles, le père Dugué alla dans le jardin, d'où l'on apercevait, par-dessus la haie d'épines taillées, les champs qui s'étendaient au loin. Sous le ciel crépusculaire, les champs s'endormaient, toujours forts, toujours beaux. La sève battait en eux, comme bat le sang aux

veines des jeunes gens. Et longtemps il contempla cette terre, la « tè » bien aimée, la « tè » triomphante, la « tè » que la neige des hivers ne refroidit jamais, que ne dévore jamais l'incendie des étés, qui renaît toujours plus splendide de ses éternels enfantements, sur laquelle les hommes, les idées et les siècles passent sans y laisser la trace de leurs querelles, de leurs avortements, de leurs ruines, la « tè » où bientôt il reposerait ses bras, devenus trop faibles pour l'étreindre, où il coucherait ses reins devenus trop vieux pour la féconder. Les blés remuaient doucement, froissant leurs chaumes, les avoines pâlissaient, ondulaient, pareilles à la brume légère qui monte des prairies, les trèfles, qu'un reste de lumière frisante rasait, saignaient par places, et dans la rougeur du couchant, les pommiers vagabonds tordaient leurs chevelures fantastiques ou montraient leurs profils grimaçants de sorcières. Une femme passa qui chassait sa vache à coups de gaule; il entendit le piétinement d'un troupeau de moutons qui rentrait à la bergerie; puis une voie lente qui s'éloignait, chantonna :

Fauche à la pluie, camarade,
Fane au soleil, l'foin est bon.

Et, pour la première fois de sa vie, le père Dugué pleura.

VI

Sa femme et lui avaient, sou par sou, amassé quatre cents francs de rente, sans compter les profits de la Duguette, qui continuait d'aller en journée et qui, plus que jamais, était demandée pour les repas de noce. Avec cela on pouvait vivre, à l'abri du froid et de la faim, tranquille, heureux, sans rien mendier à personne. Pourtant, le père Dugué était loin d'être heureux. D'abord, il ne sut que faire de ses journées qui lui semblaient bien longues et bien vides. Tout « chose », tout vague, il errait du verger au jardin, sarclait de-ci, bêchait de-là, mais ce menu travail, qu'il réservait autrefois à ses distractions dominicales, ne suffisait pas à l'occuper pendant toute la semaine. Non « l'état de rentier n'était pas son affaire », et jamais il ne pourrait s'y habituer. S'ingéniant à se créer des besognes qui trompassent son

ennui, il fabriqua une échelle, remplaça les vieilles lisses du verger par des neuves, bâtit un hangar avec des débris de bois qu'il avait, et, quand ce fut fini, il se trouva tout penaud devant ce terrible problème : « Que faire? » Il songea alors à élever des poules et des lapins : les poules, ça l'amuserait ; il irait couper de l'herbe, tous les jours, pour les lapins, et le temps passerait. Comme c'était un brave homme, un travailleur méritant et qu'il jouissait dans le pays d'une grande réputation d'honnêteté, il eut la chance d'intéresser à son sort les maîtres du château qui l'employèrent parfois à diverses fonctions peu fatigantes, comme d'entretenir les allées, ramasser les feuilles mortes et servir de modèle à la « demoiselle » qui faisait de la peinture.

Cependant, bien que, peu à peu, le père Dugué eût repris des habitudes régulières, il s'ennuyait. Il avait la nostalgie des champs. Souvent, quand le temps était beau, il s'en allait, à travers la campagne, revoir les camarades qui fauchaient ou qui engerbaient, mais il rentrait de ses promenades, mécontent, avec un dégoût plus violent de son existence oisive,

avec des pensées pénibles qui l'enfonçaient davantage dans les mélancolies et les regrets poignants du passé. Son caractère aussi s'aigrissait. Tout lui était sujet à disputes, à récriminations ; il devenait exigeant, tracassier, irritable, *mauvaise langue.* Lui qui, jadis, supportait si facilement les continuelles absences de sa femme, il lui en voulait maintenant de toujours courir dehors, l'accusait de l'abandonner, de « s'entendre avé l'z'éfants » pour le laisser mourir. Si ce n'était pas malheureux, à son âge, après avoir tant trimé, de rester seul, du matin au soir, comme un pauvre chien galeux, d'être obligé de faire sa soupe, de ne jamais manger un bon morceau, pendant que sa femme s'amusait dans les noces ou chez les pratiques, était grassement nourrie, ne manquait de rien ! Et lorsqu'à midi, le bonhomme se retrouvait tristement devant l'éternelle terrine de grès, pleine de soupe, quelquefois de soupe froide de la veille, la pensée que la Duguette, les yeux luisants, les joues allumées, se gavait gaiement de tripes et de fricassées, le mettait en rage et il se disait : « A' s'fout d'ça ! Mais ça n'peut point durer, non ça n'peut point du-

rer! » Il rêvait alors de s'en aller très loin, de « tout planter là », de recommencer, seul, une existence nouvelle de labeurs, entrevoyait la possibilité de « divorcer ». Ah! pourquoi s'était-il marié? A quoi cela lui avait-il servi de prendre une femme, sinon à l'abreuver d'ennuis et de peines?

Les jours où la mère Dugué consentait à rester à la maison, il partait, dès l'aube, avec une croûte de pain en sa besace, et jusqu'à la nuit, dans la sapaie, il rôdait, sous prétexte de ramasser du bois mort.

Les années et les années passaient sur les trois événements importants de sa vie, la mort du beau-père, le départ de son fils, le mariage de sa fille, sans en effacer les souvenirs chagrinants et il continuait d'en parler avec une amertume, qui, chaque jour, grandissait. « L'marquis », de plus en plus brillant, n'avait fait que deux courtes apparitions à Freulemont. Quant à « Ma'me Béhu », elle venait, tous les dimanches, chez son père, avec « l'moustachu ». Mais à peine si le bonhomme semblait s'apercevoir de leur présence. D'ailleurs, la plupart du temps, il profitait de ces visites, qui l'im-

portunaient, pour courir les champs, ou se livrer à quelque occupation mystérieuse, au loin. Outre qu'il gardait rancune à Fanchette d'avoir trompé ses espérances, en épousant François Béhu, il ne pouvait souffrir les nouvelles allures de belle dame qu'elle avait prises à la ville. Il haussait les épaules de la voir « attifée comme une caricature », sans bonnet, les cheveux au vent, un chignon relevé sur le haut de la tête, et des mèches qui s'ébouriffaient sur le front, pareilles aux poils des chiens de berger. Et c'étaient des manières de parler, grasseyantes et précieuses, des balancements étudiés du derrière, des singeries de bourgeoise qui lui faisaient pitié. Parfois, en l'honneur de sa fille, la Duguette préparait un bon souper, elle tuait un poulet ou bien faisait un civet avec un lapin, Le vieux alors s'emportait. Il défendait qu'on touchât à sa volaille et à ses lapins, parce que c'était à lui, rien qu'à lui, qu'il avait le mal de les soigner, qu'il voulait avoir le plaisir de les manger, tout seul, ou de les vendre au marché, si c'était son idée. Ah! ce n'était pas pour lui, bien sûr, qu'on ferait tant d'embarras! Sa femme avait-elle

songé, une fois dans sa vie, à lui fabriquer quelque chose de bon? Ah bien oui! Ce qu'il y avait de bon, c'était pour elle, et pour les autres, jamais pour lui! Il en avait assez d'être grugé par un « tas d'mangeux, d'feignants, d'vauriens ». La Fanchette et l'moustachu mangeraient de la soupe, comme lui, et si cela les dégoûtait, ils pourraient bien rester chez eux, à se régaler, il ne les en empêchait pas, au contraire : ça serait un fameux débarras. Et le père Dugué s'asseyait, bougonnant, à un coin de la table, devant sa soupe qu'il avalait avec ostentation, et qui, misérable et froide, protestait héroïquement contre la succulence du civet que les autres dévoraient en claquant de la langue. Il se couchait ensuite, menaçant de « tout flanquer dehors », table et gens, si on ne se taisait pas, et si on ne le laissait pas dormir tranquille. C'était bien le moins qu'il fût le maître dans sa maison.

On commençait, dans le pays, à jaser beaucoup sur le compte de Fanchette. Il paraît que ce n'était pas grand'chose de propre, et, en ville maintenant, elle avait une réputation détestable. Un jour, dans le bois Giroux, un autre

jour, dans un champ de blé, la femme à Gendrin l'avait surprise avec des hommes, en train de faire autre chose que de la dentelle. Même chez elle, les galants venaient en procession, l'un après l'autre, des jeunes gens, des hommes mariés, jusqu'à des messieurs. Il y avait eu des scandales, plusieurs fois l'on s'était battu : une véritable honte, enfin ! D'ailleurs, Fanchette ne se cachait plus, et si elle continuait de la sorte, bientôt on la verrait, pire qu'une chienne, étaler ses saletés en pleine rue. Le père Dugué apprit tous ces détails avec une joie profonde. Pourtant il voulut douter et prétendit que c'était des histoires de « mauvaises langues », des vengeances de femmes, jalouses de Fanchette, mais quand on lui eut donné des preuves irrécusables de l'abominable conduite de sa fille, son contentement ne connut plus de bornes. Ce n'était point que Fanchette s'amusât qui le rendait si bien aise. Oh ! non ! car, avant tout, il tenait pour la morale, et il avait, sur l'honnêteté des femmes et sur la religion, des opinions très arrêtées, mais, puisque le mal existait, il pouvait bien se réjouir de ce qu'il tombât, aussi à propos, sur la tête

de François Béhu ! Il disait : « C'est ben fait pour li... Quen ! pourquoi qu'il l'a épousée ! » Et à la pensée que « l'moustachu » se trouvait malheureux et ridicule, qu'il pleurait peut-être, qu'il n'osait plus se montrer dans les rues, les petits yeux du vieux paysan se bridaient, sous un rire cruel, atroce, sinistre.

A partir de ce moment, ses allures s'adoucirent un peu vis-à-vis de sa fille qui le vengeait de François Béhu. Il daignait plaisanter avec elle, et il se surprit même, dans un élan de reconnaissance, à l'embrasser sur les deux joues, ce qui ne lui était pas arrivé depuis dix ans. Lorsque, le dimanche, ils se trouvaient tous réunis, quoiqu'il fût resté intraitable sur la question de la volaille et des lapins, il causait, s'animait, racontait des histoires de « cocus » cyniques, obscènes, et son regard méchant allait sans cesse de Fanchette toujours rieuse, à Béhu triste et soucieux. La tristesse de son gendre qu'il n'avait remarquée que depuis qu'il connaissait ses malheurs conjugaux, lui était une douceur qui le payait de toutes ses déceptions passées. Il était impitoyable en ses plaisanteries. Celle qu'il jugeait la meilleure

consistait à tâter le front du « moustachu », et à lui dire : « Quoi donc qu' t'as là, mon gars? On dirait qu'y t'pousse queuque chose. » Et l'infortuné Béhu, pris, chaque fois, à la farce du beau-père, portait machinalement les mains à son front, rougissait, roulait des yeux doux et résignés comme ceux des bœufs, tandis que le bonhomme, se tordant de rire, répétait : « Quoi donc qui y pousse? quoi donc qui y pousse? » Cette gaieté intermittente ne modifia en rien son caractère qui s'affirmait de plus en plus tracassier et despotique.

Un matin, le père Dugué se réveilla avec la tête lourde et de fortes douleurs au ventre. Il se leva néanmoins, et, tout en geignant un peu, vaqua à ses occupations coutumières. Mais ses pauvres bras, mous comme des chiffes, refusaient de lui obéir, ses jambes tremblaient pareilles à des roseaux battus du vent, et puis, un grand froid l'envahissait. Bien qu'il se sentît très souffrant, il ne voulut rien changer à son régime, qui se composait d'une poire le matin, de la soupe à midi et de la soupe encore à six heures. En vain sa femme essaya de le soigner, de lui faire prendre une

nourriture meilleure, il ne voulut entendre parler de rien. Au mot de « médecin », il entra dans une colère terrible. Cependant le mal empirait, les douleurs de ventre devenaient plus violentes, intolérables, sa respiration oppressée faisait un bruit de vieux soufflet percé, sa tête lui était si pesante sur les épaules qu'il ne pouvait plus la porter droite, et qu'il lui semblait que ce poids entraînait tout son corps dans un vertige. Il s'alita.

VII

Dans le lit, très haut, drapé d'indienne sombre, le père Dugué, couché sur le dos, la bouche grand'ouverte, ne remuait pas. A peine si la pâleur de la mort prochaine teignait son visage bruni d'une lividité douteuse. Les deux bras, hors des couvertures, s'allongeaient, inertes, sur les draps de lin gris, et ses mains énormes aux doigts noueux, presque noirs, ressemblaient aux racines d'un arbre arraché du sol par la tempête. Rien ne vivait en lui que ses yeux, ses petits yeux qui laissaient passer, entre les paupières serrées, la flamme mourante d'un regard dur et colère, comme passe entre les lames d'une persienne un reste de jour qui agonise. Quoiqu'il ne bougeât plus et qu'il ne répondît point aux questions qu'on lui adressait, le moribond se rendait compte, très nettement, de ce qui se passait autour de

lui. Il avait vu le curé s'approcher de lui, tout à l'heure, il l'avait entendu chuchoter des prières, parler de Dieu, et l'exhorter à bien mourir; il voyait, par la porte ouverte, le dernier soir tomber sur la campagne en grandes averses d'or et de pourpre, les oiseaux se poursuivre sur les branches du hêtre, et saluer, de leurs roulades sonores, le *de profundis* du soleil qu'il ne contemplerait plus; il voyait les voisines s'arrêter sur le seuil, tendre le cou, marmotter quelques paroles d'une voix basse, et s'en aller, traînant leurs sabots dans le chemin, mais tout cela ne l'intéressait pas. Isidore, en veston quadrillé, le chapeau sur la tête, épluchait les champignons qu'il avait cueillis dans le bois. Fanchette, les cheveux plus ébouriffés que jamais, tricotait, indolente, une capeline de laine noire, et la Duguette, très affairée, les manches de sa robe relevées jusqu'au coude, troussait magistralement un poulet, pour le repas du soir. Il ne perdait aucun des gestes de sa femme et son regard — le regard suprême que les mourants s'efforcent d'arracher à la terre pour le plonger au vide des éternités mystérieuses — son regard allait

de sa femme au poulet. Et voilà ce qui l'absorbait tout entier à cette heure auguste et terrible! Le poulet! Le poulet qui synthétisait les rancunes de sa vie avare et sans bonté, les amertumes de vieillesse égoïste et délaissée! Aucun souvenir heureux du passé; aucune terreur de l'avenir dans lequel il entrait. Ni une émotion, ni une larme, ni un repentir, ni ce besoin qu'ont les plus farouches de sentir dans leur main qui se glace, la douce chaleur d'une main aimée, et le souffle consolateur d'une lèvre chérie sur leurs lèvres qui se renferment à jamais. Il n'eut même pas une pensée pour la terre, « la tè » qu'il avait quittée et qu'il allait retrouver, « la tè » qui avait été la seule affection de sa vie et qui pouvait être le pardon de sa mort. Ne lui avait-il pas dit adieu, un soir, dans le jardin? Et cet adieu le séparait pour toujours de ce que son âme avait contenu de bon, de grand, d'humain... On dit que les anges viennent, les ailes éployées, au chevet des moribonds recueillir leur dernière prière pour l'emporter aux cieux. Son ange à lui, c'était le poulet, le poulet vorace et barbare qui lui crevait les yeux, lui mangeait le cœur,

lui rongeait le foie !... Il essaya de rassembler ce qui lui restait de forces, afin de pousser un cri de colère, mais le cri avorta dans une plainte si faible qu'à peine on l'entendit.

— Donne donc eune cuillerée de potion à ton pè, dit la mère Dugué à Fanchette, attendiment que j'vas mett' l'poulet à la broche.

Fanchette tenta vainement d'introduire la cuiller entre les dents serrées du père Dugué, et le liquide se répandit, coula de chaque côté de la bouche, jusque dans le cou et sur la poitrine. Elle l'essuya doucement avec le coin du drap, et ensuite elle regarda son père. L'œil du vieillard qui se fixait sur elle était, en ce moment, si hideux et si effrayant qu'elle s'enfuit aussitôt, secouée d'un frisson.

La nuit arrivait. Par la porte toujours ouverte, on n'apercevait plus, au-dessus des masses sombres des arbres, qu'un pan de ciel limpide où déjà s'allumaient les étoiles. En rentrant chez eux, les gens s'arrêtaient devant la maison, demandaient des nouvelles, et dans le chemin passaient des profils vagues d'hommes et de bêtes. La chambre n'était éclairée que par la flamme de la cheminée qui faisait

danser aux murs et au plafond de grandes ombres fantastiques, projetait sur le lit une clarté rouge et mouvante. A plusieurs reprises, un chien jaune vint, en rampant, flairer le poulet et la Duguette fut obligée de le chasser à coups de torchon.

L'agonie commença. D'abord, ce fut un petit râle, un ronflement doux et profond comme un ronron de chat, puis, pareil à un soufflet de forges, le bruit s'enfla, coupé de sifflements et de hoquets. Le père Dugué, allongé dans la même position, demeurait immobile ; seules, ses grosses mains remuaient, se tordaient, grattaient la toile, avec des mouvements crispés. Une sueur glacée ruisselait sur son visage qui se contractait et prenait des tons terreux de cadavre. Isidore et Fanchette se tenaient près du lit, et la mère Dugué allait sans cesse du chevet du mourant au poulet qu'elle arrosait du beurre grésillant de la lèchefrite. Bientôt les râles s'affaiblirent, cessèrent, les mains reprirent leur immobilité. C'était fini. Le père Dugué n'avait pas bougé, et son œil qui ne voyait plus et qui conservait dans la mort son regard méchant et cruel, était fixé,

démesurément agrandi, sur le poulet qui tournait au chant de la broche et se dorait au feu clair.

— Il est mô ! dit la mère Dugué, après avoir posé la main sur la poitrine de son mari... Fanchette, passe-mé l'miroir, que j'y mette tout d'même sous l'nez.

La glace ne se ternit pas.

— Il est ben mô, répéta la mère Dugué.

Isidore et Fanchette se penchèrent un peu sur le cadavre de leur père et soulevèrent, l'un après l'autre, ses bras qui retombèrent lourdement.

— Oui, dirent-ils, il est bien mort.

Tous les trois, très embarrassés, ils restèrent, pendant quelques minutes, silencieux.

— J'créiais pas qu'il passerait si vite, reprit la mère Dugué, hochant la tête. Enfin, y n'était point c'mode, ben sûr, l'pè Dugué, mais ça fait tout d'même du chagrin.

Et montrant le cadavre, elle ajouta d'un ton presque respecteux :

— J'souperons dans la pièce à couté.

LA JUSTICE DE PAIX

LA JUSTICE DE PAIX

La justice de paix occupait, dans la mairie au rez-de-chaussée, une salle donnant de plain-pied sur la place La pièce nue et carrelée, aux murs blanchis à la chaux, était séparée en son milieu par une sorte de balustrade en bois blanc qui servait indifféremment de banc pour les plaignants, les avocats — aux jours des grands procès — et pour les curieux. Au fond, sur une estrade basse, faite de planches mal jointes, se dressaient trois petites tables devant trois petites chaises, destinées, celle du milieu à monsieur le juge, celle de droite à monsieur le greffier, celle de gauche à monsieur l'huis-

sier. Derrière, appliqué contre le mur, un Christ, couvert de chiures de mouche, se navrait dans un cadre dédoré. C'était tout.

Au moment où j'entrai, « l'audience » battait son plein. La salle était remplie de paysans, appuyés sur leurs bâtons de frêne à courroies de cuir noir et de paysannes qui portaient de lourds paniers sous les couvercles desquels passaient des crêtes rouges de poulets, des becs jaunes de canards et des oreilles de lapins. Et cela faisait une odeur forte d'écurie et d'étable. Le juge de paix, un petit homme chauve, à face glabre et rouge, vêtu d'un veston de drap pisseux, prêtait une grande attention au discours d'une vieille femme qui, debout dans l'enceinte du prétoire, accompagnait chacune de ses paroles par des gestes expressifs et colères. Les bras croisés, la tête inclinée sur la table, le greffier, chevelu et bouffi, semblait dormir, tandis qu'en face de lui, l'huissier, très maigre, très barbu et très sale, griffonnait le diable sait quoi sur une pile de dossiers crasseux.

La vieille femme se tut.

— C'est tout? demanda le juge de paix.

— Plaît-y, monsieur le juge ? interrogea la plaideuse en allongeant le cou, un cou ridé comme une patte de poule.

— Je vous demande si vous avez fini de jaboter, avec votre mur ? reprit le magistrat d'une voix plus forte.

— Pargué oui, mossieu le juge... c'est-à-dire, faites excuses, v'là l'histoire... Le mur en question, le long duquel Jean-Baptiste Macé accote ses...

Elle allait recommencer ses antiennes, mais le juge l'interrompit.

— C'est bien, c'est bien. Assez, la Martine, permis d'assigner. Greffier !

Le greffier leva lentement la tête, en faisant une affreuse grimace.

— Greffier ! répéta le juge, permis d'assigner... prenez note...

Et, comptant sur ses doigts :

— Mardi..., nous assignerons mardi... c'est cela, mardi ! A un autre.

Le greffier clignant de l'œil, consulta une feuille, la tourna, la retourna, puis, promenant son doigt de bas haut, sur la feuille, il s'arrêta tout à coup...

— Gatelier contre Rousseau, cria-t-il, sans bouger. Est-il là, Gatelier et Rousseau?

— Présent, dit une voix.

— Me v'là, dit une autre voix.

Et deux paysans se levèrent, et entrèrent dans le prétoire. Ils se placèrent gauchement en face du juge de paix qui allongea ses bras sur la table et croisa ses mains calleuses.

— Vas-y, Gatelier! Qu'est-ce qu'il y a encore, mon gars?

Gatelier se dandina, essuya sa bouche du revers de sa main, regarda à droite, à gauche, se gratta la tête, cracha, puis, ayant croisé ses bras, finalement il dit :

— V'là ce que c'est, mossieu le juge... J'revenions d'la foire Saint-Michel, la Gatelière, ma femme, et pis Roussiau, ensemble. J'avions vendu deux viaux et, sauf' vout'respect, un cochon, et dame! on avait un peu pinté. J'revenions donc, à la nuit tombante. Mé, j'chantais, Roussiau agaçait ma femme, et la Gatelière disait tout l'temps : « Finis donc, Roussiau, bon Dieu! qué t'es donc bête? qué t'es donc éfant! »

Et, se retournant vers Rousseau, il demanda :

— C'est-y ben ça?

— C'est ben ça! répondit Rousseau.

— A mi-chemin, reprit Gatelier, après un court silence, v'là ma femme qui mont' l'talus, enjambe la p'tite haie, au bas de laquelle y avait un grand foussé. « Où qu'tu vas? » que j'y dis. « Gâter de l'iau, » qu'è m'répond. « C'est ben! » que j'dis... Et j'continuons nout'route, Roussiau et mé. Au bout de queuques pas, v'là Roussiau qui mont' le talus, enjambe la p'tite haie au bas de laquelle y avait un grand foussé. « Où qu'tu vas? » que j'y dis. « Gâter de l'iau, » qu'y me répond. « C'est ben! » que j'dis. Et j'continue ma route.

Il se retourna de nouveau vers Rousseau :

— C'est-y ben ça? dit-il.

— C'est ben ça! répondit Rousseau.

— Pour lors, reprit Gatelier, j'continue ma route. J'marche, j'marche, j'marche. Et pis, v'là que j'me retourne, n'y avait personne sus l'chemin. J'me dis : « C'est drôle! où donc qu'ils sont passés? » Et je r'viens sus mes pas : « C'est ben long, que j'dis. On a un peu pinté, ça c'est vrai, mais tout de même, c'est ben long. » Et j'arrive à l'endroit où Roussiau avait

monté l'talus... Je grimpe la haie itout, j're-garde dans l'foussé : « Bon Dieu, que j'dis, c'est Roussiau qu'est sus ma femme ! » Pardon, excuse, mossieu le juge, mais v'là ce que j'dis.

Quelques rires fusèrent çà et là dans l'assistance, mais Gatelier n'y prêta aucune attention. Il poursuivit :

— Roussiau était donc sus ma femme, sauf vout'respect, et y gigottait dans le foussé, non, fallait voir comme y gigottait, se sacré Roussiau ! Ah ! bougre ! Ah ! salaud ! Ah ! propre à ren ! « Hé, gars, que j'y crie du haut du talus, hé Roussiau ! Voyons, finis donc, animal, finis donc ! » C'est comme si j'chantais. J'avais biau y dire de finir, y n'en gigottait que pus fô, l'mâtin ! Alors, j'descends dans le foussé, j'empoigne Roussiau par sa blouse, et j'tire, j'tire. — « Laisse-mé finir, » qu'y me dit. — « Laisse-le donc finir, » qu'me dit ma femme. — « Oui, laisse-mé finir, qu'y reprend, et j'te donnerai eune demi-pistole, là, t'entends ben, gars, eune demi-pistole ! » — « Eune demi-pistole, que j'dis, en lâchant la blouse, c'est-y ben vrai, ça ? » — « C'est ben vrai ! » — « C'est juré ? » — « C'est juré ! » — « — Donne tout

d'suite. » — « Non, quand j'aurai fini. » — « Eh ben, finis. » Et moi, j'reviens sus la route.

Gatelier prit pour la troisième fois Rousseau à témoin.

— C'est-y ben ça?

— C'est ben ça! répondit Rousseau.

Gatelier, satisfait, éleva la voix.

— V'entendez, mossieu l'juge, v'entendez... c'était promis, c'était juré! Quand il eut fini, y revint avé la Gatelière sus la route, ous que j'm'étions assis, en les attendant. « Ma d'mi-pistole? » que j'demandai. « D'main, d'main, qu'y m'fait, j'ai pas tant seulement deux liâs sus mè! » Ça pouvait êt' vrai, c'té ment'rie-là. J'n' dis rin, et nous v'là qui continuons nout' route, la Gatelière, ma femme, et pis Roussiau, ensemble. Mè, j'chantais, Roussiau agaçait ma femme, et la Gatelière disait tout l'temps : « Finis donc, Roussiau, bon Dieu! qu' t'es donc bête! qu't'es donc éfant! » En nous séparant, j'dis à Roussiau : « Attention, mon gars, c'est juré. » « C'est juré. » I'm'donne eune poignée d'main, fait mignon à ma femme, et pis, le v'là parti... Eh ben, mossieu l'juge, d'pis c'

temps-là, jamais y n'a voulu m'payer la d'mi-pistole... Et l'pus fô c'est, pas pus tard qu'avant-z-hier, quand j'y réclamais mon dû, y m'a appelé cocu! « Sacré cocu, qu'y m'a fait, tu peux ben t'fouiller. » V'là c'qu'y m'a dit.

Il se retourna encore vers Rousseau et demanda :

— C'est-y ben ça?

Mais Rousseau se dandina quelque temps, avec un air drôle, sur ses jambes et ne répondit pas.

Le juge de paix était devenu très perplexe. Il se frottait la joue avec sa main, regardait le greffier, puis l'huissier, comme pour leur demander conseil. Évidemment il se trouvait en présence d'un cas difficile.

— Hum! hum! fit-il.

Puis il réfléchit quelques minutes.

— Et toi, la Gatelière, que dis-tu de ça? demanda-t-il à une grosse femme, assise sur le banc, son panier entre les jambes, et qui avait suivi le récit de son mari, avec une gravité pénible.

— Mè, j'dis ren, répondit, en se levant, la Gatelière... Mais, pour ce qui est d'avoir pro-

mis, d'avoir juré, mossieu l'juge, ben sûr il a promis la d'mi-pistole, l'menteux...

Le juge s'adressa à Rousseau.

— Qu'est-ce que tu veux, mon gars? tu as promis, n'est-ce pas? tu as juré?

Rousseau tournait sa casquette d'un air embarrassé.

— Ben, oui! j'ai promis... dit-il... mais, j'vas vous dire, mossieu l'juge... Eune demi-pistole, j'peux pas payer ça, c'est trop cher... ça ne vaut pas ça, vrai de vrai!

— Eh bien! il faut arranger l'affaire... Une demi-pistole, c'est peut-être un peu cher, en effet... Voyons, toi, Gatelier, si tu te contentais d'un écu, par exemple?

— Non, non, non! Point un écu... La demi-pistole, puisqu'il a juré!

— Réfléchis, mon gars. Un écu, c'est une somme. Et puis, Rousseau paiera la goutte, par-dessus le marché... C'est-y convenu comme ça?

Les deux paysans se regardèrent, en se grattant l'oreille.

— Ça t'va-t-y, Roussiau? demanda Gatelier.

— Tout d'même, répondit Rousseau, j'sommes-t-y pas d'z amis!

— Eh ben! c'est convenu!

Ils échangèrent une poignée de main.

— A un autre! cria le juge, pendant que Gatelier, la Gatelière et Rousseau quittaient la salle, lentement, le dos rond, les bras ballants.

LA CONFESSION DE GIBORY

LA CONFESSION DE GIBORY

I

Le presbytère de Lonné-sur-Eau et la maison du père Gibory se touchent : celle-ci, basse, noire et branlante; celui-là, plus haut d'un étage, avec une belle façade toute jaune et des volets blancs. Les deux jardins, séparés par une mince haie d'épines, descendent jusqu'à la Rille, rivière étroite, peu profonde où l'eau, à cet endroit, chante doucement parmi les roseaux et les joncs. Coupés pareillement d'allées ou plutôt de sentes herbues, et pareillement disposées en plates-bandes, symétriques, autour desquelles courent des fraisiers,

des groseilliers et des quenouilles aux branches torses, ils font l'effet de deux jardins jumeaux. Mais dans celui du curé, juste au milieu, sous un laurier-sauce, se dresse une statue de la Vierge en plâtre colorié, plaquée de mousse çà et là, et délavée par la pluie. Le père Gibory a lui aussi sa statue que, pour « embêter le curé », il appelle son « estatue de saint Joseph ». C'est un bonhomme de paille qui, coiffé de travers par un chapeau haute forme pelé, roussi, tordu en vis, se balance au bout d'une gaule en écartant les bras, d'où pendent des loques rouges, terribles aux moineaux... A droite et à gauche, sont des petits vergers, attenant à d'humbles habitations ; en face la vallée s'étend, verdissante et large, avec ses rangées de peupliers grêles et ses bouquets d'aulnes, tout un pays de fraîcheur et d'herbe grasse, où l'on voit errer, par troupeaux, les grands bœufs cotentins.

Une après-midi, le père Gibory était en train de repiquer des poireaux dans la terre, nouvellement bêchée, quand le curé, sortant du presbytère, son bréviaire à la main, apparut de l'autre côté de la haie. Aussitôt, le

vieux se mit à quatre pattes, le dos arqué, le nez presque au ras du sol; et, raide comme un chien en arrêt sur un mulot, il ne bougea plus. Le curé, marmottant des mots latins, allait et venait le long de la haie mitoyenne que seule, sa tête dodelinante, violacée, hérissée de crins blancs et rudes dépassait. Lorsqu'il eut terminé sa pieuse lecture, le prêtre s'arrêta, déposa son bréviaire, ensoutané de noir, sur le dessus de la haie, croisa ses mains sur le bréviaire.

— Hé! père Gibory! cria-t-il.

Le père Gibory fit semblant de ne pas entendre. Toujours immobile, l'œil brillant de malice, les narines frémissantes, ainsi que celles de l'animal que l'odeur de la proie fascine, il ne remua pas.

— Mon père Gibory! répéta le curé d'une voix plus forte... Hé! père Gibory!... Vous ne m'entendez point, donc?... père Gibory?...

Lentement, avec des mouvements silencieux de bête à l'affût, il releva et tourna obliquement la tête.

— Chuuuu?... fit-il, en battant l'air de sa grosse main noueuse, comme s'il eût voulu

éloigner de lui le vol d'une mouche importune.

Et il reprit bien vite sa position de chien en arrêt, le corps allongé, tendu sur ses deux bras comme sur deux pattes.

Il y eut un silence. On eût dit qu'une chose grave, solennelle, presque terrible, s'accomplissait. Pourtant, un rouge-gorge s'effara dans la haie; deux pies très loin se mirent à jacasser et un coup de vent passa qui fit grincer, sur sa gaule, le bonhomme de paille. Impatienté de voir que le père Gibory s'acharnait à ne pas bouger, le curé appela de nouveau :

— Père Gibory?... Hé là? père Gibory? Eh bien, quoi?... Est-ce encore la taupe?

Le vieillard se redressa, eut un geste de colère, frappa la terre de ses poings.

— Ah! bon sens d'bon sens?... jura-t-il... Vous l'avez cor fait sauver... Ah! la garce?... A n'laisse ren... a fouille tout... J'vas qu'ri mon piège...

Il se releva en maugréant et, le corps plié en deux, faisant aller ses bras du même mouvement tremblé que ses jambes, il se dirigea

vers la maison. Mais le curé, qui souriait d'un air de malice, le rappela.

— Dites donc, mon père Gibory, comment ça se fait-il que, chaque fois que je viens dans le jardin, je vous trouve en train de guetter une taupe?

— J'sais-ti, mè? répondit le vieux d'un ton bourru... C'est p'tète ben vous qu'en êtes cause... Bédame!... Eune taupe et pis un curé, c'est-y point la même affaire, sensément... J'vas qu'ri mon piège...

— Attendez donc un peu, père Gibory... Et, à part ça, vous allez comme vous voulez?

— Point fô!... m'sieur l'curé, point fô?... C'est les jambes qui sont feubles, et pis la tête, itout... Ça m'vionde là-dedans... Ah! mâtin, ça m'vionde comme dans un moulin.

— Ainsi, reprit le curé, après un court silence, ainsi ça vous vionde là-dedans!... Faut faire attention à ça? Justement, voici Pâques qui approche...

A ce mot, le père Gibory ouvrit la bouche toute grande, une bouche de travers, taillée en grimace, comme avec un couteau, une bouche noire dans laquelle un chicot unique jaunissait.

— S'y vous plaît? murmura-t-il.

— Je vous dis que nous sommes bientôt à Pâques, répéta le curé...

— Ben oui...! Què que v'lez faire à ça?... Faudra le laisser v'ni, dites?

— Bien? bien?.. Plaisantez, vieux renard. Vous savez de quoi il retourne... Voyons! Est-ce que vous allez laisser passer Pâques, comme les autres années, sans vous confesser... Voyons!...

— Parlez point d'ça, t'nez... parlez point d'ça... J'vas qu'ri mon piège...

Le curé prit alors un ton d'autorité.

— Écoutez-moi, père Gibory, prononça-t-il gravement. Votre fille a du chagrin, beaucoup de chagrin... Elle pleure, elle se désespère... Vous la rendez très malheureuse, avec votre impiété.

— La Mélie! repartit vivement le bonhomme. Ça la r'garde point... Qué s'occupe d'ses affaires... et pis vous itout. J'aime ben l'bon Guieu, na! J'vas à la messe tous les dimanches... Mais pour ce qui est d'confesse, et pis d'ça, et pis de l'aut... C'est point mon idée... non, dame!

— Vous êtes vieux, mon père Gibory... Vous avez déjà eu des attaques... On ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt...

Il se croisa les bras, hocha la tête.

— Si vous aviez une attaque... ce soir... tout de suite... Hein que diriez-vous ?

— Eune attaque!... anuit?... mé!... Oua!... oua! Prenez ben garde d'mouri avant mè... vous n'êtes pas tant jeune, non pus, ni tant solide!... J'vas qu'ri mon piège !

— Eh là ! Eh là !

Le pauvre curé ne savait plus que dire. Les réponses du père Gibory, soulignées par la malice de deux petits yeux clignotants, ce calme entêtement de brute ironique, le déconcertaient, l'irritaient, lui faisaient peur, comme s'il se fût trouvé en présence du diable lui-même. Il eût voulu l'injurier, mais dans la crainte de l'effaroucher davantage, dans l'espoir aussi de ramener au repentir ce vieux pêcheur endurci, il se contint.

Les oiseaux volaient d'une quenouille à une autre, tout vibrants dans le soleil ; là-bas, la rivière doucement bruissait, froissant les hampes agitées des roseaux ; un chat roux,

qui rampait dans un plant de jeunes laitues, détala subitement, traversa le jardin en deux bonds, disparut dans une coulée de la haie.

Très embarrassé, le curé cherchait un moyen adroit de renouer la conversation. Il retira sa tabatière de la poche de sa soutane, saisit une pincée de tabac, et, ayant secoué sa main à petits coups, il aspira la prise et renifla bruyamment.

— Tenez, mon père Gibory, dit-il tout à coup, vous êtes un brave homme, je vais vous faire une proposition... Oh ! mais oui, une belle proposition !...

Et, sur le bréviaire, avec ses doigts, il tambourina un air de psaume.

Le vieux paysan dressa l'oreille ; il regarda le curé de ses yeux méfiants. Celui-ci poursuivit :

— Il me reste encore une bouteille, une seule bouteille de vieux vin, mais vieux, vieux, de plus de vingt ans... On ferait cent lieues pour en trouver une pareille... Ça vaut... Oh ! mon Dieu ! ça vaut au moins dix francs, peut-être quinze francs. On ne sait point ce que ça vaut une bouteille comme

ça... ça n'a pas de prix... Eh bien, si vous voulez vous confesser, je vous l'apporterai cette bouteille... Ce sera pour vous... et vous pourrez vous vanter d'avoir une chose bien rare, une chose comme n'en a point monseigneur l'évêque, ni le châtelain de Guilbaut, ni personne...

— Oua ! oua !... chevrota le bonhomme en se grattant l'oreille... C'est-y point d'la frime? C'est-y point pour m'attraper !...

— Puisque je vous le dis... Voyons, mon père Gibory, ça vous va-t-il?

— J'dis pas non.

— Alors, je vais chez vous, tout de suite !...

— A quand et la fiole?

— Oui, avec la bouteille...

— J'veux ben.

II

La Mélie était une fille maigre, sèche, aux regards extatiques, invariablement vêtue de noir, de la tête aux pieds, comme une religieuse. Le temps qu'elle ne passait pas à l'église, elle l'occupait à approprier la petite maison, à en orner les murs d'images de sainteté, et « sa lèvre était toujours en train d'une prière ». Son père et elle ne s'adressaient jamais la parole. Ce n'était point qu'ils fussent fâchés; mais si le bonhomme n'entravait pas sa fille dans ses actes d'excessive piété, il entendait qu'elle le laissât libre d'agir à sa guise, et que jamais elle ne lui fît la moindre remontrance « rapport à la religion ». Or, comme Mélie ne pouvait parler que du

bon Dieu, de la Vierge et des saints, elle ne parlait pas. Tous les deux, depuis dix ans, ils vivaient ainsi dans le plus complet silence.

Le père Gibory rentra, ne regarda pas la Mélie qui, les jupes retroussées en bourrelet autour de ses hanches plates, les manches relevées jusqu'au coude, astiquait un chaudron en marmottant ses oraisons; et il gagna sa chambre, dont il referma la porte.

Au bout d'un quart d'heure, il entendit un bruit de voix chuchotantes, des exclamations étouffées, dans la pièce voisine, et la porte s'étant ouverte, le curé apparut, souriant, épanoui, la bouteille à la main.

— Ah! ah! mon père Gibory, clama le curé, d'un air triomphant... La voilà!... c'est elle; la seule, la dernière, la meilleure des meilleures!... Ah! vieux chançard!...

L'élevant au-dessus de sa tête par l'extrémité du goulot, il la montra, dans toute la gloire de sa panse arrondie et de ses toiles d'araignées qui lui faisaient comme une barbe vénérable.

— C'est bon, c'est bon, grogna le vieux paysan qui dirigea sur la bouteille de vin des

yeux obliques et luisants... C'ment qu'j'allons arranger c'te affaire?

Le prêtre, d'un regard circulaire, fit une rapide inspection de la pièce, et dit :

— C'est bien simple... Voilà une petite table... vous allez vous mettre à un bout, moi à l'autre bout...

— Et pis la fiole au mitan! ajouta Gibory.

— C'est ça... Et dire que je la gardais pour le centenaire de saint Latuin!... Enfin, c'est promis... Allons! y êtes-vous? Nous commençons.

Le curé déposa respectueusement la bouteille sur la table, s'assit, et, faisant le signe de la croix, il murmura d'une voix grave et sourde :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il!... Répétez ça, père Gibory.

Ce dernier ne perdait pas la bouteille de vue. Maintenant, un soupçon lui venait. Il craignait d'être « mis dedans » par le curé, et il demanda :

— Quoi qu'c'est qu' c'vin-là?

— Du bourgogne, du vieux bourgogne, répondit le prêtre.

— Du bourgogne! j'aurais quasiment mieux aimé du bourdeaux!... C'est-y ben sûr au

moins que ça soye du bourgogne!... V'foutez pas de mè...

— Puisque je vous le dis!... Allons, recommençons. Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, ainsi soit-il... Répétez ça, mon père Gibory.

Et le père Gibory bredouilla distraitement :

— Au nom du Pè, du Fi, du Saint-Esprit... Ainsi soit-y...

Il se tourna vers le curé.

— Quoi qu'vous v'lez que j'vous dise?... J'ons ren à vous dire, ren en tout... J'ons point tuè, j'ons point violè, j'ons point volè...

La porte s'ouvrit brusquement, et Mélie entra, les yeux colères, le geste menaçant.

— C'est-y Dieu possible, cria-t-elle en s'avançant vers la table, c'est-y Dieu possible de dire des ment'ries pareilles... à confesse cor, au bon Dieu, à m'sieu le curé. Si, v'avez volè!... Oui, m'sieu le curé, il a volè, il a volè, et pas eune fois, pus d'dix fois... Ah! mais, j'veux point qu'y dise des choses comme ça... Il peut mourir à nuit... il irait en enfer... J'veux point... Il a volé un lapin à la femme Renaud, eune serpe au maît' d'la Trépaillère,

pus d'eune corde d'bois à M'sieu Bacoup, du biau bois d'charme, que j'en avons eu pour deux hivers... Il a volè deux mesures d'orge à Marchand, il a volè... J'sais-ti, mè, tout ce qu'il a volè?...

Le bonhomme écumait, montrait le poing à sa fille, criait :

— Veux-tu ben t'en aller, tè! Veux-tu ben t'taire!... Attends, attends!....

Il voulut se lever, mais, dans sa précipitation, il heurta la table si fort que la bouteille se pencha, roula et, — avant que le curé ait eu le temps de la rètenir, — tomba sur le carreau où le liquide rouge se répandit, dans un bruit sec de verre cassé.

Tous les trois, ils demeurèrent un instant consternés, anéantis, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, suivant du regard les petites rigoles sinueuses et pourprées, qui coulaient, se divisaient, se rejoignaient, disparaissaient dans les fentes des carreaux.

— Sacré coquin! jura le curé, en tapant sur la table.

— Sainte Vierge! implora la Mélie, joignant les mains.

— J'vas qu'ri mon piège! dit simplement le père Gibory, qui s'était levé tout à fait et qui s'éloigna lentement, en traînant ses sabots et balançant les bras...

LA TRISTESSE DE MAIT'PITAUT

LA TRISTESSE DE MAIT'PITAUT

I

Ronchonnant, sacrant, crachant, maît'Pitaut habillait ses chevaux dans l'écurie et se préparait à partir pour le labour. Une lanterne, au vitrage de corne, éclairait le plafond entre les planches crevées duquel pendaient des mèches ébouriffées de foin ; et sur les murs sordides, éclaboussés de purin, se mouvait l'ombre démesurée des bêtes. Louise, la servante, se montre à la porte de l'écurie :

— Hé ! nout'maît' ! appela-t-elle, nout'maît' !

— Quoi qu'y a cor? demanda maît'Pitaut, en train de rassembler les traits de corde de l'attelage et de les rouler en un large nœud. Quoi qu'y a cor?

BIBLIOTHECA

— Faut qu'v'niez ben vite ! J'sais point c'qu'a la Caille. A n'veut point s'lever. J'ai biau y fout'e des coups d'sabot dans l'd'rière. A n'bouge point. Et pis, a souff'e !... a souff'e!... Bon Guieu, qu'a souff'e!

— Quen! quen! Et tu dis comme ça qu'a n'veut point s'l'ver, c'te rosse-là !

— Mais non!

— Quen! quen!... Attends mè...

Maît'Pitaut décrocha la lanterne et suivit la servante.

Au dehors, le matin se levait à peine, tout frileux et tout pâle, dans le brouillard, un de ces brouillards jaunes de novembre, sans terre et sans ciel, un brouillard où les arbres et les maisons s'esquissent faiblement, puis s'effacent, se confondent avec l'atmosphère épaissie, décolorée, image attristante du néant. Dans la cour de la ferme, les poules, réveillées au clairon des coqs, picoraient le fumier ; au bord de la mare boueuse, les canards lissaient leurs plumes ; et, lentement, lourdement, pendant que le pasteur, suivi de son troupeau, s'enfonçait dans la brume, comme un spectre, les vaches sortaient de l'étable, se dirigeaient vers

le couchis, meuglaient, en allongeant le col, et venaient l'une après l'autre se frotter les épaules contre le tronc du noyer, dont les branches dépouillées, ruisselantes de l'humidité de la nuit, s'égouttaient sur le sol avec un bruit de pluie.

Pitaut pénétra, devant la Louise, par une porte ouverte, et voici ce qu'il vit. Dans le sombre, au fond de l'étable, chaude comme une étuve, toute pleine de senteurs à la fois âcres et fades de fumier et de laitage, la vache reposait couchée sur un lit de fougères fangeuses. Ses flancs énormes, tout blancs, s'enflaient et s'aplatissaient, pareils à un soufflet de forge en marche ; ses cuisses, marbrées de taches rouges, étaient souillées d'urine et de bouse verdâtre, et de son mufle allongé sur l'ordure de la litière, sortait le bruit d'une respiration sifflante et courte. Eclairé par la Louise, à qui il avait confié la lanterne, Pitaut se pencha sur la vache, l'examina minutieusement, lui palpa les membres de ses grosses mains violacées, lui écarta les paupières, découvrant l'œil doux et sans pensée, où brillait un éclat de fièvre :

— Na! ma Caille, fit-il tendrement... Na! ma belle Caille... Quoiqu't'as ma poulette?... Où qu't'as mal, dis, ma reine?... Où qu't'as mal?...

Il prit dans la mangeoire une betterave qu'il rompit, en présenta successivement, après les avoir flairés, les deux morceaux à la vache qui détourna la tête et ne bougea plus.

— Quen!... quen!... murmura-t-il.

Son visage, semblable à une motte de terre surmontée d'une casquette, se fit soucieux tout à coup. A plusieurs reprises, maît'Pitaut se gratta la tête et il s'abîma en des réflexions profondes et pénibles, pendant que Louise, balançant ses fortes hanches, regardait distraitement l'étable vide, et les lourdes charpentes qui se perdaient dans l'angle noir du toit. Ayant rejeté les morceaux de betteraves dans la mangeoire, il s'agenouilla sur le fumier, appliqua son oreille contre la poitrine de la vache et ferma les yeux pour se mieux recueillir et pour mieux entendre. Un rat courut, hideux, sur le montant du râtelier, se glissa aussitôt dans une fente du mur en torchis et les poules envahirent l'étable.

— Bon Guieu! qu'a ronf'e! s'écria Pitaut en se relevant... Ça y bout dans l'pomon, quasiment comme l'cidre nouviau dans eune pipe... All est malade c'te bête; ben sû qu'all est ben malade, ben, ben malade!... Bon sens d'bon Guieu!... mais quoi qu'elle a la Louise?...

— S'y ous plaît?

— Va-t'en qu'ri dans le fournil les sacs à poumes et pis la vieille bâche, tu sais ben, la vieille bâche, à drette, à mont l'cuvier?... Bon Guieu! qu'a souff'e!

La servante tendit la lanterne à son maître et sortit en faisant claquer ses sabots.

Inquiet, le sourcil froncé, Pitaut se mit à tourner autour de la vache, dont les flancs de plus en plus haletaient.

La peur de la perdre, de la voir là, bientôt, étalée sans souffle, les membres raidis, lui serra le cœur, et il sentit une angoisse l'étreindre, un frisson lui courir par tout le corps. Une si belle vache, et la meilleure du troupeau! Une vache qui lui donnait tous les jours seize litres de lait, tous les ans un veau qu'il vendait 90 francs à la foire franche d'Echauffour! Pourquoi était-elle malade? De quel droit venait-elle le priver

d'un bénéfice juste et assuré? Est-ce qu'on la soignait mal? N'avait-elle pas toujours de la bonne herbe, des carottes et des betteraves tout son soûl? En lui tâtant l'échine, le ventre, les fanons, le pis, en lui soulevant les paupières fermées, Pitaut ne savait au juste s'il devait s'encolérer contre elle, ou bien la plaindre. Pourtant, dans la crainte d'augmenter son mal s'il la brutalisait, il lui parlait doucement, lui prodiguait des caresses.

— Na! ma belle Caille... Na! ma reine, mon coco, mon petit!...

Mais, dans le fond, il eût voulu l'appeler « sale rosse », la secouer rudement par les cornes, et déchaîner sur elle les chiens qui l'eussent mordue aux jarrets.

Louise rentra, apportant les sacs et la bâche. Tous les deux, avec des précautions délicates, ils enveloppèrent la vache, l'emmaillotèrent douillettement comme on fait d'un enfant.

— Na! ma pauv' Caille! disait Pitaut.

Et, chaque fois, Louise répondait :

— Na! mon chérubin, mon poulot, mon p'tit cochon d'lait... Na! ma pauv' Caille!

II

— Veux-tu ben t'taire, méchant gas ! criait la Pitaut qui, accroupie devant un vaste chaudron, les manches de sa chemise relevées jusqu'au coude, écrasait entre ses mains des pommes de terre, qu'elle brassait ensuite avec du son et du lait aigre... Attends, attends ! J'vas t'fesser, mè ! J'vas t'apprendre à gueuler comme ça !

Mais les cris qui venaient d'un petit berceau d'osier, placé entre les deux lits de la pièce, continuèrent, et, brusquement, ce fut un bruit rauque, quelque chose comme le râle d'un enfant qu'on étrangle.

— Ah ! l'sacré marmot ! Ah ! l'enragé ! clama la fermière... Mais veux-tu t'taire.

Devant la haute cheminée, au crépi de suie,

Riquet, le chien favori, assis sur son derrière, regardait fixement les restes d'un fagot achevant de se consumer, et deux chats dormaient, allongés sur les cendres chaudes.

La Pitaut s'approcha du berceau où l'enfant toujours criait. Sa petite figure maigre, pâle, ridée et toute grimaçante, faisait peine à voir. Une peau flasque recouvrait ses yeux, et la raie des paupières, rejointes, semblait une blessure qui suinte. Les cris s'arrachaient avec effort de sa gorge contractée, et son corps s'agitait convulsivement sous les draps de lin gris.

— Quand t'auras fini d'geind'e, hein méchant gas, dit la fermière qui, se penchant vers le berceau, souleva l'enfant et secoua la paillasse de balle, salie d'ordures... Allons! ajouta-t-elle, en le recouchant, allons, dô!... Si on t'écoutait, on n'aurait affaire qu'après tè...

Elle quitta le berceau, vint s'agenouiller devant la cheminée et ranima le feu qui était près de s'éteindre. Le chien se leva, tourna dans la salle, flairant les carreaux; les chats réveillés s'étirèrent et grimpèrent sur une

chaise. A ce moment, maît'Pitaut entra, suivi de la Louise.

— J'crai qu'la Caille est malade, dit-il, en branlant la tête, ben malade, oui, ben malade!

La fermière, qui soufflait sur les tisons, se redressa vivement :

— Quoi qu'tu chantes ?... Quoi qu'tu chantes?... demanda-t-elle un peu pâle.

— J'chante que la Caille est ben malade... V'là ce que j'chante!... ben, ben malade!

— Què qu'y a pris?

— J'sais point... C'est dans l'pomon qu'ça la travaille... A'n'mange ren... et pis all' enf'e !

— Et pis a souff'e ! appuya la Louise.

— Et pis all' est ben, ben, ben malade! conclut Pitaut, qui jeta sa casquette sur la table, d'un geste désespéré.

Consternée, la Pitaut ne disait rien. D'apprendre, tout d'un coup, que sa belle vache, sa belle laitière, que la Caille soufflait, enflait, ne mangeait rien, était ben malade, cela lui avait cassé l'estomac. Elle en demeurait tout étourdie. Cependant, elle se remit vite, et

lançant à Pitaut un regard mauvais, elle cria :

— All' enf'e!... a souff'e... Et pis, tu restes là, tè, comme un s'rin, à t'gratter la tête... Tu crois p'tête qu' l'v'trinaire, c'est fait pour des chiens, espèce de grande carne!... Les bêtes peuvent ben crever, c'est pas l'embarras... tu n'en démarres pas plus qu'eune souche... I as-tu seulement mis de la paille fraîche... Ah! bon Guieu d'bon Guieu!

L'enfant s'était remis à crier et le berceau geignait sous l'effort de ce pauvre petit être qui se débattait contre la souffrance. Sa voix, tantôt faible comme une plainte, tantôt perçante comme un déchirement, tantôt sourde comme un râle, avait des implorations douloureuses. Mais ni le père, ni la mère, n'entendaient ces appels qui ne s'exprimaient que par des sons inarticulés. Tous les deux, ils continuaient de se disputer. La Pitaut, furieuse, gesticulait, disant :

— Quand tu seras là à me regarder, le bec ouvert, c'est-y ça qui la f'ra r'venir?

Et se tournant vers la servante, elle vociférait :

— C'est tè qu'en est cause, vilaine créture... T'l'auras menée dans l'herbage aux avelines? Et pis, elle aura brouté d'la mauvaise herbe.

S'affaissant sur une chaise, elle se couvrit la figure de son tablier et pleura.

— Ma pauv' Caille qu'est poisonnée!... Hou! Hou! Hou!

L'enfant eut une quinte de toux; on eût dit que son corps allait se briser dans un suprême hoquet. Pitaut leva les yeux dans la direction du berceau, dont l'osier craquait, et où l'on apercevait, au-dessus du bord, deux petites mains maigres qui se tordaient.

— Quen! C'est-y le p'tit gas qui gueule comme ça? demanda-t-il. Quoi qu'il a à gueuler comme ça?

— I n'a ren... C'est les dents... Ma pauv' Caille!... Hou! Hou!

— Allons, j'vas qu'ri l' v'trinaire... Et pis, all'n'est point cor défunte. T'as qu'faire d' t'manger les sangs d'avance.

— Ma pauv' Caille!... jamais j'retrouverons la pareille, jamais!...

Veux-tu ben t'taire, sacré cochon!... Attends, j'vas t'donner l'fouet.

Mais la Louise avait pris l'enfant et, pendant que Pitaut passait sa blouse, assise près du feu, elle bourrait d'une bouillie épaisse et gluante le petit qui se débattait, vomissait et râlait.

III

Le docteur Ragaine, chaudement emmitoufflé d'une peau de loup, conduisait son tilbury. Il tâchait d'éviter les ornières profondes et les grosses pierres dont les têtes rondes crevaient le chemin çà et là. Malgré sa prudence et la docilité de son cheval, les roues parfois butaient contre les pierres ou glissaient dans les trous, et la voiture dansait sur ses ressorts comme une barque secouée par la houle. Il bruinait. Des corbeaux passaient, très hauts, dans le ciel gris, et des bandes de grives, attirées par les venelles du houx et des églantiers, dont la route était bordée, de chaque côté, s'élevaient, et allaient se poser sur les branches des pommiers voisins.

— Bonjour, monsieur Ragaine, dit un gros homme qui, enjambant une brèche de la haie, se dressa soudain, au milieu de la traverse.

Il était vêtu d'un veston très court et d'un

pantalon crasseux que terminaient des bottes éculées et couvertes de boue.

Le docteur arrêta son cheval.

— Ah! monsieur Thorel! fit-il... Bonjour, monsieur Thorel! Comme vous courez la campagne de grand matin.

M. Thorel souffla un instant, enleva le cache-nez de laine grise qui lui enveloppait le cou. Il répondit :

— Mais oui, monsieur Ragaine... J'ai, à l'Epine, un anthenais atteint de la gourme, et j'allais, à travers champs, jusque chez maît' Pitaut, pour sa vache atteinte de pneumonie, et que je soigne depuis quatre jours... nous avons beaucoup de pneumonies en ce moment.

— Tiens! mais je vais aussi chez maît' Pitaut.

— Oui, oui, je sais... pour son enfant. C'est moi qui lui ai conseillé de venir vous chercher. Il me paraît bien malade, son enfant... Mais je ne vous retiens pas, monsieur Ragaine.

— Nous allons faire route ensemble, monsieur Thorel, montez donc avec moi...

— C'est que mes bottes sont crottées, monsieur Ragaine.

— Ça ne fait rien, allez, monsieur Thorel!

— Enfin, tout de même, monsieur Ragaine..., avec plaisir...

Un paysan qui marchait grand train apparut au détour du chemin.

— Tiens! Tiens! Mais c'est maît'Pitaut..., s'écrie M. Thorel qui avait déjà une jambe sur le marchepied du tilbury... Hé! maît'Pitaut!... Bonjour maît'Pitaut!...

— Ben le bonjour, m'sieur Thorel et la compagnie, fit le fermier qui s'était arrêté et se découvrait respectueusement.

— Eh bien! Et notre vache! demanda le vétérinaïre...

— Vous êtes ben honnête, m'sieu Thorel... All'est morte, à c'matin!... Mon Guieu, oui! L'temps d'remettre eune douve neuve à eune pipe... Et pis, all' a passé!... J'allions cheux vous pour vous dire d'n'point vous déranger... All' est morte, quoi!

Il eut un geste de colère.

— J'ons l'malheu!... Y a trois ans, j'ons perdu deux poulains et un viau, sauf vout'respect!... L'année d'rinière, y nous a crevé une jument qu'était pleine... C'coup-ci, on ne sait

point comment ça s'est fait, toutes les poules ont péri; et pis, à c't'heure, c'est une vache, une belle vache, une vache, ben râle, tout à fait râle!... Gnia pas de bon Guieu, m'sieu Thorel, ben sû, y a un sô sur nous, y a un sô!... On m'outera point de l'idée qu'y a un sô!

Pitaut frappait la terre du pied et s'arrachait les cheveux.

— C'est qu'ça fait ben d'l'argent, toutes ces pertes-là!... ben d'l'argent!... Et pis, l'blé n'va point, les pommes sont quasiment pour ren... avec eune sécheresse comme y a eu, la viande n'a point profité!... C'est ben d'l'argent!... Bon Guieu, d' bon Guieu! qui qu'a pu nous jeter un sô?

— Et l'enfant? demanda M. Ragaine.

— Maît'Pitaut regarda le docteur, comme s'il ne comprenait pas.

— S'y vous plaît? interrogea-t-il.

— L'enfant malade, que je vais voir, comment est-il?

— C'est-y point nout' petit gars, que v'lez dire?

— Mais oui!...

— Ah! ben, il est mô itout...

HÉ ! PÈRE NICOLAS !

HÉ! PÈRE NICOLAS!

Il y avait deux longues heures que nous marchions, dans les champs, sous le soleil qui tombait du ciel comme une pluie de feu ; la sueur ruisselait sur mon corps et la soif, une soif ardente, me dévorait. En vain, j'avais cherché un ru, dont l'eau fraîche chante sous les feuilles, ou bien une source, comme il s'en trouve pourtant beaucoup dans le pays, une petite source qui dort dans sa niche de terre moussue, pareilles aux niches où nichent les saints campagnards. Et je me désespérais, la langue desséchée et la gorge brûlante.

— Allons jusqu'à la Heurtaudière, cette ferme que vous voyez là-bas, me dit mon com-

pagnon ; le père Nicolas nous donnera du bon lait.

Nous traversâmes un large guéret dont les mottes crevaient sous nos pas en poussière rouge ; puis, ayant longé un champ d'avoine, que la brise légère moirait de reflets bleuâtres, nous arrivâmes en un verger où des vaches, à la robe bringelée, dormaient couchées à l'ombre des pommiers. Au bout du verger était la ferme. Il n'y avait dans la cour, formée par quatre pauvres bâtiments, aucun être vivant, sinon les poules picorant le fumier qui, tout près de la bergerie, baignait dans un lit immonde de purin. Après avoir inutilement essayé d'ouvrir les portes fermées et barricadées, mon compagnon dit :

— Sans doute que le monde est aux champs !

Pourtant il héla :

— Père Nicolas ! Hé ! père Nicolas !

Aucune voix ne répondit.

— Hé ! père Nicolas !

Ce second appel n'eut pour résultat que d'effaroucher les poules qui s'égaillèrent en gloussant et en battant de l'aile.

— Père Nicolas !

Très désappointé, je pensais sérieusement à aller traire moi-même les vaches du verger, quand une tête de vieille femme, revêche, ridée et toute rouge, apparut à la porte entrebâillée d'un grenier.

— Quen? s'écria la paysanne, c'est-y vous, monsieur Joseph? J'vous avions point remis, ben sû, tout d'suite. Faites excuses et la compagnie.

Elle se montra tout à fait. Un bonnet de coton, dont la mèche était ramenée sur le front, enserrait sa tête; une partie des épaules et le cou qu'on eût dits de brique, tant ils avaient été cuits et recuits par le soleil, sortaient décharnés, ravinés, des plis flottants de la chemise de grosse toile qui rattachait, aux hanches, un jupon court d'enfant à rayures noires et grises. Des sabots grossièrement taillés à même le tronc d'un hêtre, servaient de chaussures à ses pieds nus, violets et gercés comme un vieux morceau de cuir.

La paysanne ferma la porte du grenier, assujettit l'échelle par où l'on descendait; mais, avant de mettre le pied sur le premier barreau, elle demanda à mon compagnon :

— C'est-y vous qu'avions hélé après le père Nicolas, moun homme?

— Oui, la mère, c'est moi.

— Qué qu'vous l'y v'lez, au père Nicolas?

— Il fait chaud, nous avions soif, et nous voulions lui demander une jatte de lait.

— Espérez-mé, monsieur Joseph; j'vas à quant vous.

Elle descendit, le long de l'échelle, lentement, en faisant claquer ses sabots.

— Le père Nicolas n'est donc point là? interrogea mon compagnon.

— Faites excuses, répondit la vieille, il est là. Ah! pargué si! y est, le pauv' bounhomme, pas prêt à démarrer, pour sû! On l'a mis en bière à c'matin.

Elle était tout à fait descendue. Après s'être essuyé le front, où la sueur coulait par larges gouttes, elle ajouta :

— Oui, monsieur Joseph, il est mô, le père Nicolas. Ça y est arrivé hier dans la soirant.

Comme nous prenions une mine contristée :

— Ça ne fait ren, ren en tout, dit-elle, v' allez entrer vous rafraîchi un brin, et vous

met' à vout'aise, attendiment que j'vas qu'ri ce qui vous faut.

Elle ouvrit la porte de l'habitation, fermée à double tour.

— Entrez, messieurs, et n'vous gênez point... faites comme cheux vous... T'nez, l'v'là, l'père Nicolas.

Sous les poutres enfumées, au fond de la grande pièce sombre, entre les deux lits, drapés d'indienne, sur deux chaises, était posé un cercueil de bois blanc, à demi recouvert d'une nappe de toile écrue qu'ornaient seulement le crucifix de cuivre et le rameau de buis bénit. Au pied du cercueil, on avait apporté une petite table, sur laquelle une chandelle coulante, en guise de cierge, achevait de se consumer tristement. Tout près, s'étalait un pot de terre brune, plein d'eau bénite, avec un mince balai de genêts servant d'aspergeoir. Ayant fait le signe de la croix, nous jetâmes un peu d'eau sur la bière, et, sans rien dire, nous nous assîmes devant la grande table, en nous regardant ahuris.

La mère Nicolas ne tarda pas à rentrer. Elle apportait avec précaution une vaste jatte de

lait qu'elle déposa sur la table en disant :

— Vous pouvez ben en boire tout vout' soûl, allez ! Y en a pas de pus bon et de pus frais.

Pendant qu'elle disposait les bols et qu'elle tirait de la huche la bonne miche de pain bis, mon compagnon lui demanda :

— Était-il malade depuis longtemps, le père Nicolas?

— Point en tout, monsieur Joseph, répondit la vieille. Pour dire, d'pis queuque temps, y n'était pas vaillant, vaillant. Ça le tracassait dans les pomons ; l'sang, à c'que j'créiais. Deux coups, il était v'nu blanc, pis violet, pis noir, pis il était chu, quasiment mô.

— Vous n'avez donc pas été chercher le médecin ?

— Ben sûr non, monsieur Joseph qu'j'ons point été l'qu'ri, l'médecin. Pour malade, y n'était point malade pour dire. Ça ne l'empêchait point d'aller à dreite, à gauche, de virer partout avé les gas Hier, j'vas au marché : quand je reviens v'là-t-y pas que l'père Nicolas était assis, la tête cont'la table, les bras ballants, et qui ne bougeait pas pus qu'eune pierre. « Moun homme ! » qu'j'y dis. Ren.

« Père Nicolas, moun homme! » qu'j'y dis cont'l'oreille. Ren, ren, ren en tout. Alors, j'l'bouge comme ça. Mais v'là-t-y pas qu'y s'met à branler, pis qu'y chute sur l'plancher, pis qu'y reste sans seulement mouver eune patte, et noir, noir quasiment comme du charbon. « Bon sens, qu'j'dis, l'père Nicolas qu'est mô! » Et il était mô, monsieur Joseph, tout à fait mô... Mais vous n'buvez point... Ne v'gênez pas... j'en ai cor, allez... Et pis j'faisons point le beurre en c'moment...

— C'est un grand malheur, dis-je.

— Qué qu'vous v'lez! répondit la paysanne. C'est l'bon Dieu qui l'veut, ben sûr.

— Vous n'avez donc personne pour le veiller? interrompit mon compagnon. Et vos enfants?

— Oh! y a pas de danger qu'y s'en aille, le pauv'bounhomme. Et pis les gas sont aux champs, à rentrer les foins. Faut pas qu'la besogne chôme pour ça.. Ça n'l'f'rait point r'veni, dites, pis qu'il est mô!

Nous avions fini de boire notre lait. Après quelques remerciements, nous quittâmes la mère Nicolas, troublés, ne sachant pas s'il fal-

lait admirer ou maudire cette insensibilité du paysan dans la mort, la mort qui pourtant fait japper douloureusement les chiens dans le chenil vide, et qui met comme un sanglot et comme une plainte au chant des oiseaux, près des nids dévastés.

LA MORT DU CHIEN

LA MORT DU CHIEN

I

Son maître l'avait appelé Turc.

Il était maigre, jaune, triste, de mine basse et de museau pointu, avec de courtes oreilles mal coupées, toujours saignantes, et une queue qui se dressait sur son derrière comme un teigneux point d'interrogation.

L'été, Turc allait aux champs, gardait les vaches, aboyait le long des routes après les voitures et les passants, ce qui lui attirait force coups de pieds et force coups de pierres. Sa grande joie, c'était, au milieu d'un chaume, tapissé de trèfle naissant, de lever un lièvre

qui détalât devant lui et, à travers haies, douves, ruisseaux et fossés, de le poursuivre en bonds énormes et en courses folles, dont il revenait essoufflé, les flancs sifflants, la langue pendante et ruisselante de sueur.

L'hiver, alors que les bestiaux restaient à l'étable, engourdis sur leur litière chaude, Turc, lui, restait à la niche : un misérable tonneau défoncé et sans paille, au fond duquel, toute la journée, il dormait roulé en boule, ou bien, longuement, se grattait. Il mangeait une maigre et puante pitance, faite de créton et d'eau sale qu'on lui apportait, le matin dans une écuelle de grès ébréchée, et chaque fois que quelqu'un qu'il ne connaissait pas pénétrait dans la cour de la ferme, il s'élançait d'un bond, jusqu'au bout de sa chaîne, et montrait les crocs, en grondant.

Il accompagnait aussi son maître dans les foires, quand celui-ci avait un veau à vendre, un cochon à acheter, ou des stations à faire dans les auberges de la ville.

D'ailleurs, résigné, fidèle et malheureux, comme sont les chiens.

II

Une fois, vers le tard, s'en revenant d'une de ces foires lointaines, avec son maître, arrêté à un cabaret de village, il le perdit. Pendant que le maître buvait des petits verres de trois-six, le chien s'était mis à rôder dans les environs, fouillant avidement les tas d'ordures, pour y déterrer un os ou quelque régal de ce genre. Quand il rentra dans le cabaret, tout honteux de son escapade et les reins prêts déjà aux bourrades, il ne trouva plus que deux paysans à moitié ivres, qui lui étaient tout à fait inconnus et qui le chassèrent à coups de pied. Turc s'en alla.

Le village était bâti sur un carrefour. Six routes y aboutissaient. Laquelle prendre? Le pauvre chien parut d'abord très embarrassé.

Il dressa l'oreille, comme pour saisir dans le vent un bruit de pas connu et familier, flaira la terre comme pour y découvrir l'odeur encore chaude d'une piste; puis poussant deux petits soupirs, prestement il partit. Mais bientôt il s'arrêta, inquiet et tout frissonnant. Il marchait maintenant de biais, avec prudence, le nez au ras du sol. Il s'engageait quelques mètres seulement dans les chemins de traverse qui débouchent sur la grande route, grimpait aux talus, sentait les ivrognes étendus le long des fossés, tournait, virait, revenait sur ses pas, sondait le moindre bouquet d'arbres, la moindre touffe d'ajoncs.

La nuit se faisait; à droite, à gauche de la route, les champs se noyaient d'ombre violette. Comme la lune se levait, montait dans le ciel uni et sans nuages, Turc s'assit sur son derrière, et le col étiré, la tête droite vers le globe astral, longtemps, longtemps, il cria au perdu :

— Houou! Houou! Houou!

Il y avait partout un grand silence épandu.

— Houou! Houou! Houou!

Seuls les chiens des fermes voisines répon-

dirent des profondeurs de la nuit aux sanglots du pauvre animal.

La lune montait toujours, éclatante et magique et l'ombre du chien s'allongeait sur la route blanchâtre.

III

M. Bernard, notaire, sortait de chez lui, à pointe d'aube et se disposait à faire sa promenade accoutumée. Il était entièrement vêtu de casimir noir, ainsi qu'il convient à un notaire. Mais, comme on se trouvait au plus fort de l'été, M. Bernard avait cru pouvoir égayer sa tenue sévère d'une ombrelle d'alpaga blanc. Tout dormait encore dans la petite ville; à peine si quelques débits de boissons ouvraient leurs portes, si quelques terrassiers, leurs pioches sur l'épaule, se rendaient, d'un pas gourd, à l'ouvrage.

— Toujours matinal, donc, mossieu Bernard! dit l'un d'eux, en saluant avec respect.

M. Bernard allait répondre — car il n'était pas fier — quand il vit venir, du bout de la

Promenade, un chien si jaune, si maigre, si triste, si crotté et qui semblait si fatigué, que M. Bernard, instinctivement se gara contre un platane. Ce chien, c'était Turc, le pauvre, lamentable Turc.

— Oh! oh, se dit M. Bernard, voilà un chien que je ne connais pas! oh! oh!

Dans les petites villes, on connaît tous les chiens, de même qu'on connaît tous les citoyens, et l'apparition d'un chien inconnu est un événement aussi important, aussi troublant que celle d'un étranger.

Le chien passa devant la fontaine qui se dresse au centre de la Promenade, et ne s'arrêta pas.

— Oh! oh! se dit M. Bernard, ce chien, que je ne connais pas, ne s'arrête point à la fontaine. Oh! oh! ce chien est enragé, évidemment enragé...

Tremblant, il se munit d'une grosse pierre. Le chien avançait, trottinant doucement, la tête basse.

— Oh! oh! s'écria M. Bernard, devenu tout pâle, je vois l'écume. Oh! oh! au secours... l'écume!... au secours!

Et se faisant un rempart du platane, il lança la pierre. Mais le chien ne fut pas atteint. Il regarda le notaire de ses yeux doux, rebroussa chemin, et s'éloigna.

IV

En un instant, la petite ville fut réveillée par cette nouvelle affolante : un chien enragé! Des visages encore bouffis de sommeil apparurent aux fenêtres; des groupes d'hommes en bras de chemise, de femmes en camisole et en bonnet de nuit, se formèrent, animés, sur le pas des portes. Les plus intrépides s'armaient de fourches, de pieux, de bêches, de serpes et de râteaux; le menuisier gesticulait avec son rabot, le boucher avec son couperet; le cordonnier, un petit bossu, au sourire obscène, grand liseur de romans en livraisons, proposait des supplices épouvantables et raffinés.

— Où est-il? ou est-il?

Pendant que la petite ville se mettait en état de défense, et que s'exaltaient les courages,

M. Bernard avait réveillé le maire et lui contait la terrible histoire :

— Il s'est jeté sur moi, monsieur le maire, la bave aux dents; il a failli me mordre, monsieur le maire! s'écriait M. Bernard, en se tâtant les cuisses, les mollets, le ventre. Oh! oh! j'ai vu bien des chiens enragés dans ma vie, oui, bien des chiens enragés; mais, monsieur le maire, jamais, jamais, je n'en vis de plus enragé, de plus terrible. Oh! oh!

Le maire, très digne, mais aussi très perplexe, hochait la tête, réfléchissait.

— C'est grave! très grave! murmurait-il. Mais êtes-vous sûr qu'il soit si enragé que cela?

— Si enragé que cela! s'écria M. Bernard indigné, si vous l'aviez vu, si vous aviez vu l'écume, et les yeux injectés, et les poils hérissés. Ce n'était plus un chien, c'était un tigre, un tigre, un tigre!

Puis, devenant solennel, il regarda le maire bien en face et reprit lentement :

— Écoutez, il ne s'agit plus de politique, ici, monsieur le maire; il s'agit du salut des habitants, de la protection, du salut... je le répète, des citoyens. Si vous vous dérobez aux respon-

sabilités qui vous incombent, si vous ne prenez pas, à l'instant, un parti énergique, vous le regretterez bientôt, monsieur le maire, c'est moi qui vous le dis, moi, Bernard, notaire!

M. Bernard était le chef de l'opposition radicale et l'ennemi du maire. Celui-ci n'hésita plus et le garde champètre fut mandé.

V

Turc, réfugié sur la place, où personne n'osait l'approcher, s'était allongé tranquillement. Il grignotait un os de mouton qu'il tenait entre ses deux pattes croisées.

Le garde champêtre, armé d'un fusil que lui confia le maire, et suivi d'un cortège nombreux, s'avança jusqu'à dix pas du chien.

Du balcon de l'hôtel de ville, le maire qui assistait au spectacle avec M. Bernard, ne put s'empêcher de dire à celui-ci : « Et cependant, il mange! » de la même voix que dut avoir Galilée en prononçant sa phrase célèbre.

— Oui! il mange... l'horrible animal, le sournois! répondit M. Bernard, et s'adressant au garde champêtre, il commanda :

— N'approche pas, imprudent!

L'heure devint solennelle.

Le garde champêtre, le képi sur l'oreille, les manches de sa chemise retroussées, le visage animé d'une fièvre héroïque, arma son fusil.

— Ne te presse pas! dit une voix.

— Ne le rate pas! dit une autre voix.

— Vise-le à la tête!

— Non au défaut de l'épaule?

— Attention! fit le garde champêtre qui, sans doute gêné par son képi, l'envoya, d'un geste brusque, rouler derrière lui, dans la poussière. Attention!

Et il ajusta le chien, le pauvre chien, le lamentable chien qui avait délaissé son os, regardait la foule de son œil doux et craintif et ne paraissait pas se douter de ce que tout ce monde voulait de lui. Maintenant un grand silence succédait au tumulte; les femmes se bouchaient les oreilles, pour ne pas entendre la détonation; les hommes clignaient des yeux; on se serrait l'un contre l'autre. Une angoisse étreignait cette foule, dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire et d'horrible.

Le garde champêtre ajustait toujours.

Pan! pan!

Et en même temps éclata un cri de douleur

déchirant et prolongé, un hurlement qui emplit la ville. Le chien s'était levé. Clopinant sur trois pattes, il fuyait, laissant tomber derrière lui des petites gouttes de sang.

Et pendant que le chien fuyait, fuyait, le garde champêtre, stupéfait, regardait son fusil; la foule hébétée regardait le garde champêtre, et le maire, la bouche ouverte, regardait M. Bernard, saisi d'horreur et d'indignation.

VI

Turc a couru toute la journée, dansant affreusement sur ses trois pattes, saignant, s'arrêtant parfois pour lécher sa plaie, repartant, trébuchant; il a couru par les routes, par les champs, par les villages. Mais partout la nouvelle l'a précédé, la terrifiante nouvelle du chien enragé. Ses yeux sont hagards, son poil hérissé; de sa gueule coule une bave pourprée. Et les villages sont en armes, les fermes se hérissent de faux. Partout des coups de pierre, des coups de bâton, des coups de fusil! Son corps n'est plus qu'une plaie, une plaie horrible de chair vive et hachée qui laisse du sang sur la poussière des chemins, qui rougit l'herbe, qui colore les ruisseaux où il se baigne. Et il fuit, il fuit toujours, et il bute contre les pierres, contre les mottes de terre,

contre les touffes d'herbe, poursuivi sans cesse par les cris de mort.

Vers le soir, il entre dans un champ de blés, de blés hauts et mûrs, dont la brise balance mollement les beaux épis d'or. Les flancs haletants, les membres raidis, il s'affaisse sur un lit de coquelicots, et là, tandis que les perdrix égaillées rappellent, tandis que chante le grillon, au milieu des bruissements de la nature qui s'assoupit, sans pousser une plainte, il meurt, en évoquant l'âme des pauvres chiens,

Qui dorment dans la lune éclatante et magique.

AGRONOMIE

AGRONOMIE

I

M. Lechat m'attendait à la gare.

— Ah, enfin! vous voilà! s'écria-t-il. Ça n'est pas malheureux.

— Vous voyez, dis-je, je suis de parole...

— Bravo! j'aime qu'on soit de parole, moi!... Par ici!... Et votre bulletin?... Donnez votre bulletin... Allons, dépêchons-nous de monter en voiture... Avez-vous des bagages?... Non... Tant mieux... Par ici!...

M. Lechat saisit un pan de mon pardessus, me fit traverser la gare en courant, et m'entraîna ainsi jusqu'à sa victoria qui stationnait,

avec d'autres voitures, sur une petite place plantée d'acacias.

— Montez, montez, sapristi ! me criait-il.

Et, s'adressant au cocher, il commanda :

— Toi, marche, et rondement... Et tu sais !... si je suis dépassé par un de ces imbéciles, je te flanque à la porte... Au château ! vite...

Les chevaux piaffèrent, dansèrent un instant sur leurs jambes fines, en encensant de la tête, puis la voiture vola sur la route. Agenouillé sur les coussins, penché sur la capote, M. Lechat surveillait attentivement les autres voitures qui, derrière nous, filaient, l'une après l'autre, et faisaient de petits nuages de poussière.

— Attention ! disait-il de temps en temps au cocher, attention, nom d'un chien?

Mais nous marchions grand train. A droite et à gauche, la campagne semblait emportée dans une course folle... Au bout de quelques minutes, les voitures rivales ne furent plus qu'un petit point gris sur la blancheur de la route, et le point gris lui-même s'effaça.

Tranquillisé, M. Lechat s'assit et poussa un soupir de soulagement.

— Je ne veux pas être dépassé, déclara-t-il en posant sa grosse main sur mes genoux, je ne le veux pas... Comprenez-vous cela ?

— Parbleu ! fis-je, si je comprends cela !

— Tiens ! vous êtes rond, vous ! Bravo ! J'aime qu'on soit rond, moi !... C'est vrai aussi, ils sont là deux ou trois hobereaux qui n'ont pas seulement vingt mille francs de rentes, et qui voudraient lutter avec mes trotteurs !... Regarde... Tu permets, hein ?... Regarde mes trotteurs... Dix-huit mille balles, mon vieux, dix-huit mille...

Il retourna encore la tête et n'apercevant plus rien sur la route, il ordonna au cocher de modérer l'allure des chevaux... M. Lechat me serra les genoux très fort.

— Ecoute, reprit-il, tu vas voir... Avant-hier... Mais ça ne t'ennuie pas que je te tutoie ?...

— Pas du tout ! au contraire...

— Bravo ! J'aime qu'on se tutoie, moi !... Avant-hier je revenais de Sainte-Gauburge, par les bois... Le chemin est étroit et praticable à une seule voiture... Qu'est-ce que j'aperçois, à quarante pas, devant moi ?... Le duc

de la Ferté... Un grand serin... Je ne veux être dépassé par personne, surtout par le grand serin de duc de la Ferté... Je dis au cocher : « Dépasse, nom d'un chien ! » — « Il n'y a pas de place », répond le cocher. — « Alors, bouscule et jette-moi duc, voiture, chevaux dans le fossé... » Non, mais tu vas rire !... Le cocher lance ses chevaux... Patatras !... Le duc d'un côté, moi de l'autre, le cocher à dix mètres dans le taillis !... Quelle marmelade !... Je ne perds pas la carte... prestement je me remets sur pied, dégage les chevaux, relève la voiture et je passe... pendant que le duc, les quatre fers en l'air... ha ! ha ! ha !... Voilà comment je les traite, moi, tes ducs !... Qu'est-ce que tu dis de cela ?

— C'est admirable !

— N'est-ce pas... Dame ! c'est juste !... J'ai quinze millions... Et le duc, qu'est-ce qu'il a, lui ?. . A peine deux pauvres millions... Et les moutons ? Faut voir comme j'écrase les moutons !... J'ai aussi écrasé des enfants, des enfants de pauvres... Qu'est-ce que cela fait ?... Je paie.

Et M. Lechat se frotta les mains.

— Avec ces manières-là, lui demandai-je,

vous devez être joliment populaire dans votre pays ?

— Si je suis populaire ? Tu verras cela aux élections, mon petit... Sais-tu comment on m'appelle ? ajouta-t-il en se rengorgeant... On m'appelle Lechat-tigre... c'est chic, hein ?... Lechat-tigrrre !...

Pendant quelques minutes, les yeux arrondis, les lèvres écartées, hérissant sa maigre moustache, il imita grotesquement les chats en colère, puis, tout à coup il me dit :

— Tout ce que tu vois, à droite, à gauche, devant toi, derrière toi, tous ces champs, toutes ces maisons, toutes ces prairies, et là-bas, tous ces bois, tout cela c'est à moi... Et encore tu ne vois rien !... Je suis sur trois chefs-lieux de canton, quatorze communes... J'ai six cent soixante dix-sept champs... D'ailleurs tu verras tout cela sur mon plan, dans le vestibule de mon château... Il faut vingt-deux heures pour faire le tour de ma propriété, vingt-deux heures... à cause des détours... mais tu verras tout cela sur mon plan... c'est épatant... Tu verras mes vaches aussi, mes cinquante-sept vaches, tu verras

mes cent quatre-vingt-dix bœufs cotentins, tu verras mes viviers. Enfin, tu verras tout... Ah! tu ne vas pas t'embêter!...

Il se renversa sur le dossier de la victoria, allongea les jambes, croisa les bras, et souriant d'un sourire béat, il contempla ses champs, ses prairies, ses bois, ses maisons qui défilaient, fuyaient derrière nous. Des paysans, en nous voyant passer, levaient la tête, s'arrêtaient de travailler et saluaient très bas, mais M. Lechat n'y prêtait aucune attention.

— Vous ne saluez jamais? lui dis-je.

— Ces gens-là! me répondit-il avec dégoût et en haussant les épaules. Tiens, voilà ce qu'ils me font faire.

D'un coup de poing il enfonça son chapeau sur la tête et il miaula férocement...

Petit, vif, très laid, les yeux fourbes, la bouche lâche, tel était au physique Théodule-Henri-Joseph Lechat, de l'ancienne maison Lechat et Cie : *Cuirs et Peaux*, maison célèbre dans tout l'Ouest de la France. Au temps de la guerre, Lechat avait eu cette idée de

génie de fabriquer, pour l'armée, des cuirs avec du carton, des chiffons et de vieilles éponges. Il en était résulté que vers 1872, il se retira des affaires industrielles, décoré de la Légion d'honneur, riche de quinze millions, et qu'il acheta le domaine de Vauperdu, afin de se vouer tout entier à l'agronomie, ainsi qu'il disait pompeusement.

Le domaine de Vauperdu est un des plus beaux qui soient en Normandie. Outre le château, imposant spécimen de l'architecture du seizième siècle, et les réserves considérables en bois, herbages, terres arables qui l'entourent, il comprend vingt fermes, cinq moulins, deux forêts et des prairies, le tout d'un revenu net de quatre cent cinquante mille francs.

Après avoir vendu ses tanneries et corroiries, M. Lechat vint s'installer à Vauperdu, avec la femme qu'il avait épousée, n'étant encore qu'un pauvre ouvrier — de quoi il se repentait furieusement aujourd'hui. Mme Lechat, au même degré que M. Lechat, manquait d'élégance, d'orthographe et de grâces mondaines, mais sous la robe de soie et le chapeau à la mode gauchement portés, elle était

restée la paysanne simple, honnête, de bon sens, d'autrefois, et M. Lechat dans sa transformation subite de tanneur en gentilhomme terrien souffrait beaucoup, quoiqu'il affichât des opinions républicaines très avancées, de l'infériorité sociale de sa femme, et il s'irritait de ce qu'elle marquât trop la naissance peuple et le passé de roture.

On ne possède pas, dans un pays, quatre cent cinquante mille francs de rentes en terre, sans qu'une grande notoriété ne s'ensuive. Lechat était donc le personnage le plus connu de la contrée, étant le plus riche et il ne se passait pas de minutes qu'à dix lieues à la ronde, partout, on ne parlât de lui. On disait : « Riche comme Lechat. » Ce nom de Lechat servait de terme de comparaison forcé, d'étalon obligatoire, pour désigner des fortunes hyperboliques. Lechat détrônait Crésus et remplaçait le marquis de Carrabas. Pourtant on ne l'aimait point, et bien que les campagnards s'empressassent de le saluer obséquieusement, tous se moquaient de lui, le dos tourné, car il était grossier, taquin, fantasque, vantard et très *fier*, sous des dehors familiers

et des allures de bon enfant qui ne trompaient personne. Il avait une manière de faire le bien tapageuse et maladroite, qui déroutait les reconnaissances, et ses charités, inhabiles à masquer l'effroyable égoïsme du parvenu, au lieu de couler dans l'âme des pauvres gens un apaisement, leur apportaient la haine, tant elles étaient de continuelles insultes à leurs misères. Du reste, trois fois il s'était présenté aux élections et, trois fois, malgré l'argent follement gaspillé, il n'avait pu réunir que trois cents voix sur vingt-cinq mille. Tels étaient les renseignements que j'avais recueillis sur M. Lechat dont le nom, sans cesse, revenait dans les conversations du pays.

Un jour, je l'avais rencontré par hasard. Ce jour-là, M. Lechat ne me quitta pas et me prodigua toutes les vulgarités de sa politesse. Il voulait me recevoir à Vauperdu, me faire les honneurs de ses exploitations agricoles, et comme je prétextais de ma sauvagerie, de mes goûts sédentaires, de mes occupations...

— Ta!... ta!... ta!... m'avait-il dit, en me tapant sur l'épaule... Je vois ce que c'est... vous ne pouvez me rendre mon hospitalité,

hein?... C'est cela qui vous gêne?... Eh bien, vous me revaudrez cela, en parlant de moi, dans les journaux!

Le tact exquis de M. Lechat m'avait vaincu.

La voiture roulait sur une large avenue, plantée d'ormes magnifiques, au bout de laquelle, dans le soleil, le château de Vauperdu montrait ses toits inclinés aux arêtes historiées, et sa belle façade de pierres blanches imbriquée de rose.

— Ah! nous sommes arrivés, mon vieux, s'écria M. Lechat... Eh bien! qu'est-ce que tu dis de mon coup d'œil?

II

Un vieil homme à barbe grise, voûté, toussant, qui, les mains derrière le dos, se promenait sur le perron, de long en large, se précipita à notre rencontre. Respectueusement il aida M. Lechat à descendre de voiture.

— Eh bien! père la Fontenelle, as-tu été chercher le vétérinaire, pour la vache?

— Oui, monsieur Lechat.

— D'abord, ôte ton chapeau... Est-ce dans ton monde qu'on apprend aux domestiques à parler aux maîtres la tête couverte?... C'est bien... Et qu'est-ce qu'il a dit le vétérinaire?

— Il a dit qu'il fallait abattre la vache, monsieur Lechat.

— C'est un serin, ton vétérinaire... Abattre une vache de cinq cents francs!... Tu me feras le plaisir, mon père la Fontenelle, de conduire

la vache, toi-même, tu entends!... toi-même, au rebouteux de Saint-Michel... et tout de suite... Allons, hop, monsieur le comte!

Le vieil homme salua, et il allait s'éloigner, quand Lechat le rappela par un *psitt,* comme on fait pour les chiens.

— Je permets, lui dit-il, que tu remettes ton chapeau sur la tête, et même ta couronne, si tu ne l'as pas vendue avec le reste... Décampe maintenant.

Et, se tournant vers moi, ce farceur de Lechat m'expliqua que le vieil homme était son régisseur, qu'il s'appelait authentiquement le comte de la Fontenelle, et qu'il l'avait ramassé, ruiné, sans ressources, pour le sauver de la misère.

— Oui, mon vieux, conclut-il, c'est un noble, un comte!... Voilà ce que j'en fais, moi, de tes comtes!... Oh! elle en voit de rudes, chez moi, la noblesse!... N'empêche qu'il me doit la vie, ce grand seigneur, hein?... Entrons.

Le vestibule était immense. Un escalier monumental, orné d'une rampe à balustres de vieux chêne, conduisait aux étages supérieurs. Des portes s'ouvraient sur des enfilades de

pièces, dont on apercevait les meubles vagues, recouverts de housses, et les lustres emmaillotés de gaze métallique. En face de la porte d'entrée, le plan du domaine, énorme carte, teintée de couleurs voyantes, occupait tout un panneau.

— Tiens, me dit Lechat, le voilà mon plan. Mes champs, mes forêts, tu les vois, comme si tu te promenais dedans... Ces carrés rouges, ce sont mes vingt fermes... Amuse-toi à regarder, pendant que je vais prévenir ma femme... Tu sais, ne te gêne pas, regarde tout... Veux-tu te débarrasser de ton chapeau?... A gauche, là-bas, le porte-manteau... ne te gêne pas... Dis donc, ne va pas te figurer que ma femme soit comme les dames de Paris... C'est une paysanne, je t'avertis, elle manque d'usage. Et ce qu'elle me nuit... non, ce qu'elle me nuit, c'est effrayant... Enfin, ça y est... C'est comme ça!... Vois-tu ça, noir?... c'est ma distillerie... Veux-tu t'asseoir?... ne te gêne pas.

Autour de moi, peu de meubles, de grandes armoires d'acajou, des tables, des fauteuils d'osier, des banquettes en cuir et quelques tableaux de chasse, mais sur les armoires, sur

les tables, au-dessus des tableaux, partout, des oiseaux empaillés en des attitudes dramatiques, qui portaient, pendues à leur col, des plaques de cuivre sur lesquelles étaient gravées des inscriptions comme celle-ci :

HÉRON ROYAL

tué par

M. THÉODULE LECHAT,

propriétaire du domaine de Vauperdu,

dans sa prairie du Valdieu,

le 25 septembre 1880.

Je remarquai aussi, dans une jardinière de marbre qui se creusait au bas d'une grande glace, des sabots, des pantoufles, des socques de caoutchouc, tout un pêle-mêle d'objets bizarres et affreux.

Lechat ne tarda pas à revenir accompagné de sa femme. C'était une personne petite, grosse et souriante qui roulait plutôt qu'elle ne marchait. Elle avait des yeux qui ne manquaient ni de finesse, ni de franchise, et un bonnet immense que surmontaient des fleurs

en paquet et dont les brides larges battaient à ses épaules comme des ailes. Mme Lechat fit deux révérences, et me dit d'une voix un peu rauque :

— Vous êtes bien aimable, monsieur, bien aimable d'être venu voir Lechat. . Ah ! il a dû vous en raconter des histoires et des histoires, mais il ne faut pas faire attention à ce qu'il dit, allez !... Il n'y a pas de plus grand blagueur, de plus grand espiègle... Ça lui nuit quand on ne le connaît pas, et, dans le fond, il est bien moins mauvais qu'il le paraît... C'est une manie qu'il a comme ça de parler à tort et à travers... Il ne sait quoi inventer, mon Dieu !... Quand ça le prend, il va, il va, il ne s'arrête pas...

Lechat balançait la tête, haussait les épaules et me regardait en clignant de l'œil, sans doute pour m'engager à ne pas écouter les sornettes de sa femme.

— Vous avez là, dis-je à Mme Lechat, afin de détourner le cours de la conversation, vous avez là une propriété superbe.

Mme Lechat soupira.

— C'est trop grand, voyez-vous... Je ne peux

pas m'habituer dans des bâtisses si grandes... On s'y perd... Et puis ça coûte bien de l'argent, allez!... Lechat s'est mis dans la tête de cultiver lui-même... Il ne veut rien faire comme personne... C'est des inventions nouvelles, tous les jours, des machines à vapeur, des expériences!... Ah! l'argent file avec tout cela, ce n'est rien que de le dire... Je sais bien que le blé ne se vend pas... le monde n'en veut plus et ce n'est point avantageux d'en récolter... Mais, voilà-t-il pas que Lechat s'est imaginé de semer du riz à la place! Il dit : « Ça pousse bien en Chine, pourquoi ça ne pousserait-il pas chez moi? » Ça n'a point poussé, comme de juste... Et pour tout, c'est la même chose.

Un domestique entra.

— Eh bien! mon garçon, le déjeuner est-il prêt? interrogea-t-elle.

Et se retournant aussitôt vers moi, elle me demanda : Vous devez avoir faim, depuis ce matin que vous êtes en route?... Ah! dame, chez nous, à la fortune du pot!... à la guerre, comme à la guerre!... Parce qu'on est riche, ce n'est pas une raison de ne manger que des truffes et de gaspiller la nourriture... Allons

déjeuner!... Dis donc, Lechat, ce monsieur boit sans doute du cidre?

— Certainement qu'il boit du cidre, affirma résolument Lechat qui m'entraîna dans la salle à manger, en me répétant, tout bas à l'oreille :

— Ne fais pas attention à la patronne; elle n'a pas d'usage... Ce qu'elle me nuit!...

Le déjeuner fut exécrable. Il ne se composait que de restes bizarrement accommodés. Je remarquai surtout un plat fabriqué avec de petits morceaux de bœuf jadis rôti, de veau anciennement en blanquette, de poulet sorti d'on ne savait quelles lointaines fricassées, le tout nageant dans une mare d'oseille liquide, qui me parut le dernier mot de l'arlequin. Cinq ou six bouteilles de vin, à peu près vides, étaient rangées sur la table, devant Lechat qui, de temps en temps, les égouttait dans mon verre, en ayant soin, chaque fois, de déclarer qu'il ne « débouchait » le vin fin que le dimanche et seulement en semaine, quand il avait du monde.

Abasourdi par ce que, depuis une heure, je voyais et entendais, je ne savais, en vérité,

quelle contenance me donner. Devant ces deux pauvres êtres, égarés dans les millions par une inquiétante ironie de la vie, une grande mélancolie m'envahissait, et, en même temps, la puanteur de la richesse malfaisante et sordide me soulevait le cœur de dégoût. A cela venait s'ajouter l'amer sentiment de l'inanité de la justice humaine, de l'inanité du progrès et des révolutions sociales qui avaient pour aboutissement : Lechat et les quinze millions de Lechat ! Ainsi c'était pour permettre à Lechat de se vautrer stupidement dans l'or volé, dans l'or immonde, que les hommes avaient lancé aux quatre vents des siècles les semences de l'idée, et que la rosée sanglante était tombée, du haut des échafauds populaires, sur la vieille terre épuisée et stérile ! Et par la baie ouverte de la salle à manger, qui encadrait, comme un tableau, la fuite douce des pelouses vallonnées et les massifs des futaies bleuissantes, il me semblait que je voyais s'acheminer de tous les points de l'horizon, les cortèges maudits des misérables et des déshérités, qui venaient se broyer les membres et se fracasser le crâne contre les murs du château de Vauperdu. Je

restais silencieux, aucun mot ne m'arrivait aux lèvres.

Tout à coup, Lechat s'écria :

— Quand je serai député... Oui, quand je serai député...

Il acheva sa pensée, en faisant tournoyer sa fourchette au-dessus de lui. Sa femme le regarda d'un air de pitié, haussa les épaules à plusieurs reprises.

— Quand tu seras député, répéta-t-elle... Député, toi !... Ah ! oui, député !... tu es bien trop bête !...

Puis elle me prit à témoin.

— Je vous le demande, monsieur... Est-ce raisonnable de dire des choses comme ça ? Tel que vous le voyez, il s est porté trois fois... Et les trois fois, il n'a pu attraper que trois cents voix !... J'en aurais eu honte, moi, à sa place, bien sûr ! Mais savez-vous ce que ces trois cents voix nous ont coûté ?... Six cent mille francs, monsieur, aussi vrai que cette bouteille est là... Oh ! j'ai fait le compte, allez !... C'est six cent mille francs et pas un sou de moins... c'est-à-dire que ça remet la voix, l'une dans l'autre, à deux mille francs. Et il parle de se

porter encore !... Tenez, vous ne pourriez jamais vous imaginer ce qu'il a inventé, à la dernière fête du 14 juillet, comme manifestation, à ce qu'il dit... Eh bien ! il a fait peindre en tricolore tous les troncs des arbres de l'avenue.

Lechat souriait, se frottait les mains, semblait heureux qu'on rappelât un de ses hauts faits, une de ces idées supérieures, comme il lui en sortait quelquefois du cerveau. Il cherchait dans mon regard une approbation, un enthousiasme.

— C'est un coup, ça, hein ? me dit-il... mais est-ce que les femmes entendent quelque chose à la façon dont on doit mener le peuple... Écoute-moi, mon vieux... Cette fois-ci, je serai nommé, et ça ne me coûtera pas un centime... J'ai un plan de combat, tu verras mon plan !... Je me porte comme agronome socialiste... Je suis le candidat de l'agronomie radicale ! Plus d'armée, plus de justice, plus de percepteurs, je biffe tout cela... Plus de pauvres, tous propriétaires !... Tu verras mon plan, plus tard, au moment des élections... Non, mais ce que ça va leur couper la chique aux curés... Ah !

j'oubliais, plus de curés non plus !... car c'est les curés qui m'ont empêché de passer, parce que je suis libre penseur, moi ; parce que je ne mange pas de leur bon Dieu, moi !... Ah ! ils riront, avec mon plan de combat, les calotins !...

A ce mot, Mme Lechat s'emporta et cria :

— Tais-toi... Je te défends d'appeler les prêtres ainsi et de dire du mal de la religion devant moi, tu entends... Mon Dieu ! avec lui, c'est pire qu'avec les enfants !... Ne croyez pas qu'il soit irreligieux, monsieur... mais quand il se trouve en compagnie, c'est plus fort que lui, il faut qu'il se vante... Aussi, dès qu'il a le moindre bobo, tout est perdu, et vite, vite, un prêtre ! Si on l'écoutait, ce pauvre monsieur le curé serait tout le temps chez nous, en train de l'administrer, quoi !

Pour dissimuler la gêne où le mettaient les reproches de sa femme, Lechat tambourinait sur le bord de son assiette, suivait, au plafond, le vol d'une mouche, et négligemment sifflotait un air. Puis il toussa, et brusquement changea la conversation.

— C'est dommage, me dit-il, que tu ne sois

pas venu au château, il y a quinze jours... J'ai dansé le cancan, tu aurais vu si je danse le cancan ! Comme à Paris, mon vieux !

Et, se trémoussant sur sa chaise, il se mit à lancer ses bras en avant et à leur imprimer des mouvements grotesques.

— Ah ! je te conseille de te vanter encore de cela, soupira Mme Lechat, car c'est de ta faute, avec ton cancan, si nous n'avons pas nos chemises... Je vous en fais juge, monsieur... Tous les mois, nous recevons ces messieurs de la ville... Ce sont des messieurs très aimables et leurs dames aussi... M. Gatinel, le conservateur des hypothèques, surtout, est très gai... Ça, c'est vrai qu'il sait faire rire les gens... Figurez-vous qu'il joue du piano avec les pieds, avec le nez, avec tout, et qu'il en joue très bien... Moi, il m'amuse, M. Gatinel... et puis tout ce qu'il dit est si drôle !... Eh bien, ces messieurs étaient donc venus et leurs dames aussi, il y a quinze jours... Après le dîner, on s'est mis à danser... une idée, quoi, qui leur avait passé par la tête !... Il faisait chaud, si vous vous souvenez, et dame ils suaient ! ils suaient ! c'était affreux de voir comme ils

suaient... On avait pourtant ouvert les fenêtres... Mais il y avait un fort orage dans l'air !... Et puis on se trémoussait aussi... C'était gentil !... Quand on s'amuse bien, n'est-ce pas, le temps s'en va, et on oublie tout... Nous avions oublié l'heure du train ! Je me dis : « Mon Dieu, il va falloir coucher tous ces gens-là, ce n'est pas une petite affaire... On a beau avoir beaucoup de chambres, c'est les draps souvent qui manquent, et des draps pour seize personnes, c'est à en perdre la tête !... Tant pis !... Enfin on arriva tant bien que mal à les caser... Seulement, pensez donc, ce n'était pas le tout... Il fallait des chemises aussi à tous ces gens-là, car vraiment, leurs chemises à eux étaient si mouillées, si mouillées, qu'on aurait dit qu'elles sortaient de la lessive... Lechat en prête des siennes aux messieurs ; moi, j'en prête des miennes aux dames. Puis, je fais sécher, toute la nuit, dans le four, leurs chemises à eux, en me disant qu'ils pourraient bien les remettre le lendemain... Le lendemain les chemises étaient sèches comme de juste. Mais, si vous aviez vu cela, elles étaient sales, sales, toutes fripées, de vrais torchons. Il n'y avait pas moyen,

pas moyen... Alors Lechat reprêta des chemises de jour aux messieurs... Et voilà tout le monde parti bien content!... Eh bien! mon cher monsieur, il y a quinze jours de cela, et ils gardent toujours nos chemises!... Vous direz ce que vous voudrez, moi, je trouve que ce n'est pas délicat... On a beau avoir une forte lingerie, c'est que seize chemises ça compte dans un trousseau.

Le déjeuner était fini. Nous nous levâmes de table, et Lechat, prenant mon bras, m'entraîna très vite, en me disant qu'il allait me montrer ses exploitations agricoles... Et nous partîmes...

*
* *

Débarrassé de sa femme, Lechat était redevenu gai, vif, loquace et plus vantard que jamais. Il me supplia de ne pas croire un mot de ce qu'elle avait raconté pendant le déjeuner et m'affirma sur l'honneur qu'il était libre penseur, qu'il ne croyait ni à Dieu, ni au diable, et qu'au fond il se moquait pas mal du peuple, quoique socialiste... Il me confia aussi qu'il avait une maîtresse à la ville, pour

laquelle il dépensait beaucoup d'argent, et que toutes les belles filles de la campagne raffolaient de lui.

— Ah ! la pauvre femme, conclut-il, comme je la trompe ! comme je les trompe toutes !

Nous visitâmes les étables, les écuries, la basse-cour, et il ne me fit grâce ni d'une vache, ni d'une poule, disant le nom de chaque bête, son prix, ses principales qualités. En traversant le parc, il voulut bien m'apprendre qu'il possédait douze mille chênes de hautes futaies, trente-six mille sapins, vingt-cinq mille neuf cent soixante-douze hêtres. Quant aux châtaigniers, il en avait tant, qu'il ne pouvait en savoir le nombre exact. Enfin, nous débouchâmes sur la campagne.

Une grande plaine s'étendait devant nous, rase, sans un brin d'herbe, sans un arbre. La terre, unie comme une route, avait été soigneusement hersée et passée au rouleau ; le vent y soulevait des nuages de poussière qui se tordaient en blondes spirales, et s'échevelaient dans le soleil. Je m'étonnai de n'apercevoir, en plein mois d'août, ni un champ de blé, ni un champ de trèfle...

— Ce sont mes réserves, me dit Lechat... Je vais t'expliquer... Tu comprends, je ne suis pas un agriculteur, moi ; je suis un agronome... Saisis-tu bien la différence ? Cela veut dire que je cultive en homme intelligent, en penseur, en économiste, et pas en paysan... Eh bien ! j'ai remarqué que tout le monde faisait du blé, de l'orge, de l'avoine, des betteraves... Quel mérite y a-t-il à cela, et au fond, entre nous, à quoi ça sert-il ?... Et puis le blé, les betteraves, l'orge, l'avoine, c'est vieux comme tout, c'est usé... Il faut autre chose ; le progrès marche, et ce n'est pas une raison parce que tout le monde est arriéré pour que, moi Lechat, moi, châtelain de Vauperdu, riche de quinze millions, agronome socialiste, je le sois aussi... On doit être de son siècle, que diable !... Alors j'ai inventé un nouveau mode de culture... Je sème du riz, du thé, du café, de la canne à sucre... Quelle révolution !... Mais te rends-tu bien compte de toutes les conséquences !... Tu n'as pas l'air de comprendre ? Avec mon système, je supprime les colonies, simplement, et du même coup, je supprime la guerre !... Tu es renversé, hein ! Tu n'aurais jamais pensé à

cela, toi?... On n'a plus besoin d'aller au bout du monde pour chercher ces produits... Dorénavant, on les trouve chez moi... Vauperdu, voilà les véritables colonies! C'est l'Inde, c'est la Chine, l'Afrique, le Tonkin... Seulement, je l'avoue, ça ne pousse pas encore... Non... On me dit : « Le climat ne vaut rien... » De la blague! le climat ne fait rien à l'affaire... C'est l'engrais. Tout est là... Il me faut un engrais, et je le cherche... J'ai un chimiste, pour qui j'ai fait bâtir, là-bas, derrière le bois, un pavillon et un laboratoire... C'est lui qui cherche, depuis trois ans... Il n'a pas trouvé, mais il trouvera... Ainsi, ce que tu vois là, c'est du riz, tout cela c'est du riz... Moi, je crois une chose, c'est que les oiseaux qui en ont assez du blé, depuis le temps qu'ils en mangent, se sont jetés sur le riz et qu'ils n'en ont pas laissé un grain... Voilà ce que je crois... Aussi, je les fais tous tuer... Tu peux regarder, il n'y a plus un oiseau sur ma propriété... J'ai été malin, je paie deux sous le moineau mort, trois sous le verdier, cinq sous la fauvette, dix sous le rossignol, quinze sous le chardonneret. Au printemps, je donne vingt sous pour un nid

avec ses œufs. Ils m'arrivent de plus de dix lieues à la ronde... Si cela se propage, dans quelques années, j'aurai détruit tous les oiseaux de la France. Marchons... je vais te montrer maintenant quelque chose de curieux.

Et faisant tourbillonner sa canne dans l'air, il se mit à arpenter la rizière à grandes enjambées, se baissant parfois pour arracher un brin d'herbe, qu'il rejetait, après l'avoir examiné, en disant :

— Non, c'est du chiendent.

Au bout d'une heure de marche sur la terre poussiéreuse et brûlante, nous arrivâmes devant un vaste champ tout vert qui, partant de la bordure d'une grande route, montait en pente douce, jusqu'à la lisière des bois... Et, pareil aux personnages des tragédies classiques, je demeurai stupide... Sur le fond clair de la luzerne, se détachaient en trèfle, d'un violet sombre, toutes les lettres, nettement dessinées, qui forment le nom de Théodule Lechat. Le nom était non seulement lisible sur la nappe verte, mais il semblait vivant. La brise, qui balançait l'extrémité des herbes, et les faisait onduler, comme des vagues, parfois agrandis-

sait les lettres du nom, parfois les rétrécissait suivant sa direction et son intensité. Lechat, épanoui, contemplait son nom qui frissonnait, dansait et courait, étoilé çà et là de coquelicots, sur la mer de verdure éclatante. Il jouissait de voir ce nom magique, étalé à la face du ciel, exposé sans cesse aux regards des passants qui, sans doute, s'arrêtaient devant ce nom, l'épelaient et le prononçaient avec une sorte de crainte mystérieuse... Ravi et charmé, il murmurait tout bas scandant chaque syllabe :

— Théodule Lechat ! Théodule Lechat !

Le visage rayonnant d'une joie triomphante, il se tourna vers moi :

— C'est trouvé, hein ?... J'ai fait venir, figure-toi, un jardinier célèbre de Paris pour semer ce champ, parce que, tu le penses bien, personne ici n'était capable d'un tel tour de force... C'est flatteur, n'est-ce pas, de voir son nom écrit comme ça ?... On se dit tout de suite en voyant ce nom : « C'est pas un mufle, au moins, celui-là. » Et puis si tout le monde signait ses champs, il n'y aurait plus de contestations dans la propriété !... Oh ! j'ai encore d'autres idées plus épatantes !... Viens par ici.

Nous longeâmes le champ de luzerne, pénétrâmes dans le bois à travers une jeune taille de châtaigniers, et comme nous atteignions une large allée, ratissée ainsi qu'une avenue de parc, nous vîmes venir une pauvresse dont le dos ployait sous le faix d'une bourrée de bois mort. Deux petits enfants, en guenilles et pieds nus, l'accompagnaient. Lechat devint pourpre, une flamme de colère s'alluma dans ses yeux et, la canne levée, il se précipita vers la pauvre femme.

— Mendiante, voleuse, cria-t-il, qu'est-ce que tu viens faire chez moi ? Je ne veux pas qu'on ramasse mon bois mort, je ne veux pas, misérable vagabonde !... Allons, jette ma bourrée... Veux-tu bien jeter ma bourrée, quand j'ordonne !

Il saisit le fagot par la hart qui le liait, et le secoua si violemment que la femme roula avec la bourrée sur la route.

— Et qu'est-ce qui t'a permis de fouler mes allées de tes sales pieds, dis? tu crois peut-être que c'est pour toi que je les fais ratisser, hein, mes allées, vieille voleuse?... Veux-tu me répondre quand je te parle !

La femme, toujours à terre, gémissait.

— Mon bon monsieur, je ne vous fais pas de tort. J'avons toujours ramassé le bois... Et personne, par charité, ne nous a rien dit... Nous sommes si malheureux !

— Personne ne t'a rien dit, riposta le féroce châtelain en brandissant sa canne... Est-ce donc que je ne suis personne, moi? Je suis M. Lechat, tu entends, M. Lechat de Vauperdu... Tiens, voleuse, tiens, mendiante!

La canne tombait et retombait sur la vieille bûcheronne, qui pleurait, se débattait, appelait au secours, pendant que les petits enfants, effrayés, poussaient des cris déchirants... Et l'on entendait, entre des soupirs et des sanglots, la voix de la pauvresse qui disait :

— Aïe! aïe! vous n'avez pas le droit de me battre, méchant homme... Aïe! aïe! Je vous ferai condamner par le juge de paix. Aïe! aïe! je le dirai aux gendarmes!

Lechat, au mot de gendarmes, s'arrêta net... Son œil, injecté de sang, prit une expression subite d'effroi, et son visage empourpré tout à coup pâlit. Il tira de son porte-monnaie une pièce d'or, la glissa, presque suppliant, dans la main de la vieille.

— Voilà vingt francs, pauvre femme, lui dit-il... Tu vois, c'est vingt francs. Ha! ha!... C'est beau vingt francs, hein?... Et puis, tu sais, ramasse du bois tant que tu voudras... Tu as bien vu, dis!... C'est vingt francs... Quand tu n'en auras plus, tu viendras m'en demander. Allons, au revoir.

Nous rentrâmes au château, silencieux.

L'heure du départ approchait. Au moment de monter en voiture, Lechat me dit :

— Tu as vu, la vieille femme dans le bois?... Oui... Eh bien, son mari, c'est une voix de plus pour moi aux élections!... Qu'est-ce que tu veux? Aujourd'hui, il faut bien corrompre le peuple.

Et, ricanant d'un rire sinistre, qui lui découvrait les dents, il ajouta :

— Et le battre!

AVANT L'ENTERREMENT

AVANT L'ENTERREMENT

Le maît' Poivret descendit de sa carriole devant la boutique de son gendre Pierre Gasselin, attacha le cheval à un gros anneau de fer, scellé dans la bordure du trottoir, et, ayant, par trois fois, éprouvé la solidité du nœud de la longe, il entra dans la boucherie, en faisant *clarer* son fouet.

— Y a-t-y du monde? cria-t-il.

Le chien qui dormait, barrant le seuil de son corps étendu, se leva grognant, et alla se recoucher plus loin. La boutique était déserte, et comme c'était un jeudi, l'étal à peu près dégarni de viande. Un quartier de bœuf presque noir gisait sur le billot couvert de mouches bourdonnantes; à l'un des crocs mobiles du plafond, un cœur de veau pendait, fendu par

le milieu. Dans un coin, au fond d'une bassine de cuivre, des os sanguinolents et des paquets de graisse jaunâtre commençaient de pourrir; et de cela une odeur s'exhalait, l'odeur affadissante de la mort qui vous soulève l'estomac, dans les hôpitaux et les charniers.

— Y a-t-y du monde? répéta maît' Poivret. Hé! Gasselin!... Où qu't'es!

Gasselin sortit du café Gadaud, situé juste en face de la boucherie, de l'autre côté de la rue. Il s'essuya la bouche du revers de sa main, ralluma sa pipe éteinte et accourut, disant :

— Me v'là!... Me v'là!

Il était nu-tête, la face toute rose, grasse et fraîche, les manches de sa chemise relevées jusqu'à la saignée. Son tablier de toile blanche, étoilé de taches rouges, le recouvrait tout entier, depuis le foulard bleu, noué très lâche autour du cou, jusqu'aux sabots, où ses pieds étaient nus. Son *foiril* dansait le long de sa jambe gauche au bout d'une chaîne d'acier. Il s'avança sur son beau-père et lui tendit la main.

— Ça va-t-y comme vous v'lez!

— Ça va, mon gars, ça va tout bellement.

— Faut-y donner d'l'avoine à votre cheval...

— Pargué non ! Il a bu et mangé à c'matin... J'viens d'la foire d'Chassant, mon gars !...

— C'était-y une bonne foire !

Maît' Poivret hocha le chef ; il répondit simplement :

— Oua !... oua !... Point tant bonne, point mauvaise itout... Les prix s'tiennent cor...

Changeant de ton :

— Eh ben ? quoi donc ? En arrivant à la Mansonnière le petit gars Auguste m'a appris l'malheur...

— Ben oui !... Ben oui !...

— Alors, j'ons point dételé... j'ons seulement donné quat' litres d'avoine à mon cheval... Et pis me v'là...

Pierre Gasselin demanda :

— Vous allez p'tête ben vous rafraîchir ?

— Ma foi, c'est point d'refus... J'ons la gueule sèche quasiment comme un four... Alors, c'est ben vrai, c'est pas d'la frime, all' est morte, ta femme ?

Le boucher prit sa pipe, en secoua la cendre sur le talon de son sabot.

— Elle est ben morte, dit-il, c'te nuit, sur le coup de deux heures... Oui, deux heures et demie peut-être... dans ces tournants-là, quoi!

— C'te nuit, fit Poivret, qui balança la tête... quen!... quen!... quen!... Voyez-vous ça?... quoi qu'y a pris? C'est donc une maladie enragée, un coup de sang?

Gasselin expliqua :

— C'est point un coup d'sang, maît' Poivret, non, point un coup d'sang... C'est du ventre... Le ventre y a gonflé, gonflé!... Elle a crié! crié! ah! mazette, qu'elle a crié!... Et pis, elle est morte... v'là comment elle est morte... mais on m'out'ra point d'l'idée une chose...

— Quelle chose, mon gars?

— Eh ben, v'là... Il y a quinze jours, p'tête douze... p'tête pus, p'tête moins... Enfin, il y a quinze jours, vout'fille m'a dit j'sais quoi... J'crai qu'elle m'a traité d'cochon, d'soulaud, à cause d'une fête que j'avions fait avec le gars Bacoup et l'gars Mauté... Alors, j'y dis d'me fout'e la paix... mais gentiment, pas fâché, en ami, quoi!... Mais v'là qu'elle m'agonit d'sottises, plus fô !... Et pis ça, et pis l'aut'e, Alors j'y ai donné une claque, et pis un coup

d'pied dans l'ventre. Mais vous pensez ben, maît' Poivret, c'était pour jouer, sans malice. J'voulais pas lui faire du mal... Là-dessus on se remet... Le lendemain elle se plaignait, elle disait : « J'sais pas c'que j'ai dans l'ventre... « J'ai quéque chose dans l'ventre pour sûr... « Une bête, une grosse bête qui m'mange ! » Ça n'l'empêchait point d'aller, de venir, de servir les clients... Avant-z'hier ça l'a repris plus fô... Elle s'est couchée... elle a gonflé!... Et elle gueulait!... Enfin, elle est morte!... Du diable si j'aurais jamais cru qu'un coup de pied dans l'ventre, comme ça, en jouant, pas fâché, ça pouvait crever une femme.

Poivret se gratta la nuque, et, tout songeur, il répéta :

— Quen!... quen!... quen!... voyez-vous ça!

Il ajouta d'un air moitié navré, moitié résigné :

— Ce que c'est que d'nous, pourtant!... C'est comme la Poivrette, sa mère, et défunt ma femme... all'est morte et dans un rien d'temps!... Un âbre qui y a tombé d'sus le cô, tu sais ben, le sacré grand noyer d'la ferme!

— Ben oui!... ben oui!... gémit Gasselin...

Vous v'lez p't'ête ben la vouà, vout'fille... Elle est là-haut, maît' Poivret.

Poivret répondit :

— Tout d'même, mon gars... Allons la vouà!...

Et tous les deux ils traversèrent l'arrière-boutique, s'engagèrent dans un escalier obscur, et s'arrêtèrent devant une porte entre-bâillée.

Le beau-père dit au gendre :

— Passe devant, té!

— Non, vous, maît' Poivret...

— Non, mon gars, non... C'est té...

Ils entrèrent dans la chambre, en marchant sur la pointe du pied...

Maît' Poivret s'était découvert, tournait, très respectueux, sa casquette dans ses mains. Ses petits yeux étaient devenus tout ronds, énormes ; ses lèvres rejointes fermaient sa bouche en deux plis bombants qui donnaient à sa physionomie une singulière expression d'effarement comique et d'émotion comprimée. Il regarda autour de lui.

Sur le lit, une femme était couchée, la figure renversée, les traits affreusement tirés, le teint plombé, le corps rigide sous le drap qui mou-

lait les parties saillantes et les formes cadavériques. Ses mains, croisées sur la poitrine, tenaient un crucifix. Près du lit, une vieille veillait et priait, et près de la vieille, sur une table ornée d'une nappe blanche, deux bougies brûlaient, flanquant de leur lueur triste un autre crucifix plus grand. Un aspergeoir, fait de quelques brindilles de bouleau, trempait dans un pot de terre rougeâtre rempli d'eau bénite.

Maît' Poivret se signa et s'approcha du lit. Pendant quelques minutes, il considéra sa fille, essayant parfois de se pencher sur elle, comme s'il eût voulu l'embrasser, puis, se redressant subitement, envahi par une crainte vague qu'il eût été incapable d'expliquer... A la fin, il posa sa grosse main noueuse sur la main de la morte, et il la retira aussitôt en faisant une grimace douloureuse, ainsi qu'un homme qui s'est brûlé à un fer chaud. Il alla retrouver son gendre qui était resté au milieu de la pièce, et il lui dit à voix basse :

— All'est ben morte!... all'est fraide! mâtin qu'all'est fraide!

Ils redescendirent, gênés, affadis, troublés

malgré eux par le grand mystère de la mort qu'ils ne comprenaient point.

— Mâtin qu'elle est fraide! répétait maît' Poivret, en rythmant de cette exclamation le bruit sourd de ses sabots sur les marches de l'escalier...

A quoi Gasselin répondait :

— Et jaune? Et jaune?

Dans la boutique, ils se regardèrent.

— Vous v'lez p'tête prendre un verre pour vous remettre? demanda le gendre.

Et le beau-père remercia.

— J'veux ben! J'veux ben!... Et dire qu'y a pas cinq jours, all' s'portait comme père et mère... Quen! quen! quen! voyez-vous ça?...

Lentement ils traversèrent la rue, Poivret marmonnant : « Qu'elle est fraide! » Gasselin ripostant : « Et jaune, maît' Poivret? »

Attablés, au café, devant une bouteille de vin, ils restèrent d'abord silencieux. Poivret remplit les verres en faisant couler le liquide de haut.

— A ta santé, dit-il.

— A la vôtre, maît' Poivret, répondit Gasselin.

Puis ils causèrent longtemps du prix de la viande, de la qualité des pâturages, de la foire de Chassans... Maît' Poivret se plaignait qu'on ne vendait plus les anthenais comme autrefois.

— Si j'navions point les Spagnols, et les Arméricains, pour nous acheter nos bêtes, quoi que j'deviendrions.

Comme ils se levaient, ayant bu deux bouteilles de vin, et tout à fait ragaillardis, Poivret dit à Gasselin :

— C'est pas tout ça, mon gars... quand est-ce que j'l'enterrons!

— Eh ben! voilà qu'est l'embarras... Demain, vendredi, j'tue!

Le beau-père approuva :

— Ben oui!... ben oui!...

— J'peux pas l'enterrer demain !

— Ben non! ben non!

— Samedi, c'est l'marché!...

— Ben oui! ben oui!...

— J'peux pourtant pas laisser gâter ma viande.

— Ben non!... ben non!

— C'est bien embarrassant, maît' Poivret...

Il y eut un silence de quelques minutes. Le

maît' Poivret réfléchissait. Enfin, sur un ton confidentiel, il prononça :

— J'vas t'dire, mé... C'est qué va se gâter itout, la pauv'femme!

— Ben oui!... ben oui!

— Et qué va faire tourner ta viande!

— Ben oui!... ben oui!... quoi faire, maît' Poivret, dites, quoi faire?

Maît' Poivret réfléchit encore, très grave, le menton dans la main, et il dit, en faisant un geste large :

— Si j'reprenions une autre bouteille.

L'OISEAU SACRÉ

L'OISEAU SACRÉ

A quelques lieues de ma chaumière, dans un des plus fertiles terrains qui soient en France, se trouve une propriété immense. Elle appartient, depuis dix ans seulement, à un banquier célèbre, et ne sert que de rendez-vous de chasse. Le château fut, en partie, démoli par la première Révolution. Il n'en reste plus qu'une tour de brique, découronnée, et quelques murs branlants qu'envahissent les herbes arborescentes et la mousse. Le banquier avait eu l'idée de le reconstruire, d'après les plans anciens; mais il y a renoncé, à cause de la dépense. Il possède déjà, près de Paris, un domaine historique, et cela suffit à son orgueil.

Les communs très beaux, très bien conservés, ont été aménagés en maison d'habitation, et font encore superbe figure dans le vaste parc planté d'arbres géants, tapissé de royales pelouses, qui vont, en ondulant, rejoindre la forêt du P..., une forêt de l'État, renommée pour la splendeur de ses hautes futaies. A droite, sur un parcours de dix kilomètres, s'étendent, entrecoupées, çà et là, de taillis et de bosqueteaux, les terres qui dépendent de la propriété. Le nouvel acquéreur a beaucoup agrandi le primitif domaine. Tout autour du château, il a acheté des champs, des fermes, des bois, des prés, de façon à se créer une sorte d'inviolable royaume, où il puisse être le seul maître, un maître rude, implacable, et qui ne badine pas avec ses droits de propriétaire. Car il n'a aucune visée politique sur ce pays. Les paysans, appâtés par l'or du banquier, ont, peu à peu, cédé le sol qu'ils détenaient. Ils sont partis travailler ailleurs. Seuls, demeurent quelques vieillards, des bûcherons, et des pauvres. La rencontre en est sinistre et fait frissonner.

Je me souviens d'avoir vu là, enfant, des

champs couverts de récoltes, des prairies grasses, des fermes, d'où s'échappait, alerte et joyeuse, la bonne chanson du travail. Comme tout cela est changé, aujourd'hui. Je ne reconnais plus rien de mes paysages familiers. On dirait qu'un mauvais vent est passé qui a détruit, tout à coup, cette gaieté généreuse du sol, qui a desséché cette sève jadis si puissante. Plus de blé, plus d'orge, plus d'avoine. Les haies elles-mêmes, aux douves larges et feuillues, sont rasées. A droite et à gauche de la route, jusqu'à la lisière de la forêt, symétriquement, les champs sont plantés de sombres et grêles mahonias, et, de place en place, on a semé des carrés de sarrasin et de luzerne qu'on laisse pourrir sur pied. Les clôtures hérissent leurs piquets de bois, pressés l'un contre l'autre, et défendent les approches de ce domaine infranchissable où se pavane le faisan, où tout est sacrifié au faisan, où le faisan a des allures d'oiseau sacré, d'oiseau divinisé, nourri de baies parfumées, de graines précieuses, servies par des gardes, vigilants et dévots comme les prêtres à la barbe tressée qui veillaient, dans l'antique Egypte, sur les

ibis sacrés. Les chenils, avec des clochetons, d'immenses faisanderies, avec des tourelles, remplacent les fermes au toit moussu, et les treillages rigides de fil de fer courent là où je voyais autrefois s'élever les haies de coudrier, et monter, si fins, si légers sur le ciel, les trembles au feuillage d'argent. De place en place, des maisons de gardes dardent sur la campagne les regards de leurs fenêtres redoutées. Les pauvres qui cheminent à l'aventure, et les vagabonds, en quête d'un abri nocturne, passent vite sur cette terre, où il n'y a rien pour leurs fatigues et pour leur faim, et où les berges des fossés mêmes leur sont hostiles. Si par hasard, les petits marchands ambulants, équivoques et pitoyables rôdeurs de marché, écumeurs de foires, s'attardent sur ces chemins ingrats, les gardes ont bien vite fait de les chasser. A peine ont-ils dételé, et mis aux entraves leur maigre haridelle, à peine si, près de leur voiture, dont les brancards sont en l'air, et la bâche déchirée, ont-ils allumé un feu de feuilles ramassées et de branches mortes, pour faire cuire les pommes de terre de leurs repas, les gardes arrivent.

— Allez-vous-en, tas de brigands!... Que faites-vous ici?

— Mais la route est à tout le monde...

— Et le bois que tu as volé, est-il à tout le monde?... Allons circule... au diable!... ou je te dresse un procès-verbal...

Et quelquefois, en se levant, un faisan accompagne ces paroles de menaces d'un bruit d'ailes moqueur.

On les voit, par troupes, les volatiles sacrés, derrière les treillages, courir dans les petits layons, sous les touffes ombreuses des mahonias, se glisser entre les tiges frissonnantes du sarrasin, se jucher fièrement sur les lattes des clôtures, insolents dans leur plumage de mauvais riches, se poudrer, sur la route, au soleil. On est obsédé par le faisan; partout où la vue se pose, elle rencontre un faisan. Le fusil sur l'épaule, l'air sauvage, des gardes sont échelonnés le long de la route, et veillent sur les oiseaux que les paysans pourraient, en passant, assommer d'un coup de bâton. Ces hommes en képi, qui vous dévisagent d'un coup d'œil brutal, ces canons brillant dans l'air, ces champs rasés ou couverts de feuil-

lages obscurs, cela finit par vous obséder. On ne sait plus où l'on est. Il semble que l'on marche, dans un pays ennemi, sur un sol ravagé et conquis. Il vous revient des souvenirs noirs d'autrefois, d'incertaines et douloureuses visions de défaites passées... Oui, c'était la même tristesse, le même silence, le même deuil de la terre, le même appesantissement là-bas à l'horizon ! Que va-t-il arriver ? Quels cadavres ? Quelles fuites ? Quels désastres, aux tournants du chemin?... Cette évocation des jours sombres, des grandes plaines foulées, vous entre dans le cœur, vous poursuit, vous affole. Et les piquets des clôtures, hérissant de chaque côté de la route leurs pointes luisantes, me font l'effet de baïonnettes victorieuses, ondulant à perte de vue, sous l'implacabilité du ciel.

Il faisait très chaud, ce jour-là, et comme j'avais marché longtemps, j'avais très soif, je m'arrêtai à la porte d'une petite maison accroupie tristement au bord de la route, et je demandai du lait. Dans le fond de la pièce, il y

avait un homme qui mangeait un morceau de pain bis. Il ne se retourna pas. Des enfants déguenillés grouillaient autour de lui. Un fusil était accroché au-dessus de la cheminée. De cet intérieur triste s'exhalait une odeur violente de pauvreté! En m'apercevant, un enfant, le visage tout effaré, pleura. Alors, une femme que je n'avais pas vue, parut sortir de l'ombre. Elle était effroyablement maigre et grimaçante, pareille à un spectre de misère. Ses yeux avaient une telle lueur de haine, un tel flamboiement de meurtre qu'ils m'intimidèrent. Elle me considéra, pendant quelques secondes, terrible et muette, puis, haussant les épaules, elle dit :

— Du lait!... Vous demandez du lait?... Mais il y a pas de lait ici!... Il faudrait des vaches, pour ça! Et voyez donc! y a pus que des faisans, des faisans de malheur!...

Et, d'un air farouche, elle regarda devant elle les champs de mahonias qui s'étendaient au loin, protégeant de leur ombre, et nourrissant de leurs baies « l'oiseau de malheur » qui lui avait pris sa vache, qui lui avait pris son champ.

L'homme n'avait pas levé la tête. Assis sur un escabeau, le dos voûté, les deux coudes sur ses genoux, il continuait de manger son morceau de pain dur. Sur la terre battue, les enfants, pêle-mêle accroupis, monceau de loques et de chairs hâves, continuaient de piailler, effrayés de ma présence. J'entrai dans le pauvre taudis, ému de tant de pauvreté.

— Vous avez l'air bien malheureux, mes amis, dis-je, en distribuant aux enfants quelques pièces de monnaie. Pourquoi n'êtes-vous pas partis d'ici? Tout le monde est parti d'ici.

— Où aller donc?... me demanda la femme.

— Je ne sais pas... N'importe où... Et vous n'avez pas de travail ici?...

— Il ébranchait les arbres, pour le château... Mais, ils l'ont renvoyé, ces canailles, à cause qu'ils disent qu'il va à l'affût, la nuit, pour tuer les faisans... Ah! les brigands... Trois fois, ils l'ont pris, et l'ont condamné à huit jours de prison... Il en revient depuis avant-hier.

— Tais-toi! fit l'homme, qui tourna vers moi sa face de bête méfiante et traquée.

— Pourquoi donc que je me tairais?

— Tais-toi ! fit-il encore d'une voix impérieuse.

A ce moment, parut sur le seuil un garde. La femme s'était jetée devant lui, toute frémissante de colère, comme pour l'empêcher d'entrer.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Je te défends d'entrer ici ! Tu n'as pas le droit d'entrer d'ici ! Va-t'en !

Le garde voulait entrer. La femme rugit.

— Ne me touche pas, assassin... Ne me touche pas... ou tu t'en repentiras, c'est moi qui te le dis.

Alors le garde demanda :

— Motteau est-il ici ?

— Ça ne te regarde pas...

— Motteau est-il ici ?

— Qu'est-ce que tu lui veux encore ?

— J'ai encore ramassé, ce matin, de la plume de faisan à la Voie-Blanche... Et j'ai reconnu sur la terre les traces de Motteau.

— Tu mens !...

— Je mens ?

— Oui, tu mens...

— Non, en vérité, je ne mens pas... Et dis-

lui qu'il prenne garde... Car la fois qu'on le pincera, ce sera la bonne...

— Prends garde, toi-même,... assassin, voleur,... parce que, parce que, parce que...

Motteau s'était levé et s'avançait vers la porte.

— Allons, tais-toi,... dit-il à sa femme.

Et, s'adressant au garde :

— Tu te trompes, Bernard... Ce n'est pas moi... J'en ai assez de ta prison... Ce n'est pas moi... Cette nuit, j'étais malade, j'avais la fièvre... Ce n'est pas moi...

— Je dis ce que je dis. Et ce fusil, au-dessus de la cheminée!... On t'avait pourtant confisqué le tien...

— Ce fusil?...

— Oui, ce fusil...

— C'est rien. C'est un vieux fusil, il ne part pas... Ce n'est point pour tes faisans, ce fusil-là.

Les deux hommes échangèrent un regard de haine sauvage. Et après avoir jeté sur moi un coup d'œil soupçonneux, le garde s'en alla, répétant encore :

— Je dis ce que je dis.

Alors, Motteau vint reprendre sa place sur l'escabeau et, longtemps, perdu dans un rêve sombre, tandis que sa femme gémissait, il regarda son fusil, dont les canons rouillés s'attristaient, attendant l'embuscade des nuits vengeresses, et le drame sanglant des fourrés, sous la lune.

L'ENFANT

L'ENFANT

. . . . . .

Et Motteau déposa ainsi :

« Voilà, monsieur le président... vous avez entendu tous ces gens, mes bons voisins et mes chers amis... Ils ne m'ont pas épargné; c'est juste... Ah! ils n'en menaient pas large, tant que j'étais à la Boulaie-Blanche, et qu'il n'y avait pas de gendarmes entre eux et les canons de mon fusil... Ils ne m'aimaient pas, bien sûr, mais ils se seraient gardés de laisser rien paraître de leur haine, parce qu'ils savaient qu'on ne badine pas avec Motteau... Aujourd'hui, c'est une autre histoire... Tenez, ça me fait hausser les épaules et je ris malgré moi... Maheu, le borgne Maheu qui est venu vous dire que j'étais un assassin et un voleur,

eh bien! Maheu, c'est lui qui, l'an dernier, dans la vente Gravoir, tua le garde de Blandé... Ne dis pas le contraire, canaille, j'étais avec toi... Léger, le bossu Léger, qui, tout à l'heure, vous a débité un tas d'hypocrisies, Léger a volé l'église de Pontillon, il y a six mois... Oh! il n'aura pas l'effronterie de nier... Nous avons fait le coup ensemble... Pas vrai, Léger?... Vous ne savez pas, monsieur le président, qui est-ce qui a tordu le cou à maît' Jacquinot, quand il s'en revenait, le soir, de la foire du Feuillet?... Vous avez emprisonné un tas d'innocents pour ça, fait des enquêtes et des enquêtes... C'est Sorel, Sorel qui, à l'instant, vous demandait ma tête... Eh bien! quoi? tu ne protestes pas, camarade? C'est que, voyez-vous, pas moyen; pendant qu'il étranglait le vieux, moi, je fouillais dans les poches, hé, hé!... Ça vous étonne?... Mais regardez-les donc!... Ah! on n'est plus fier, mes gars, on n'est plus arrogant, on tremble, on pâlit, et on se dit qu'en dénonçant Motteau, dont on voulait se débarrasser, c'est soi-même qu'on a dénoncé, et que la même guillotine nous coupera le cou, à tous...

« Monsieur le président, ce que je vous dis, c'est la vérité... et vous pouvez me croire... nous sommes tous comme ça à la Boulaie-Blanche. Dame! ça se comprend!... à deux lieues, tout autour du hameau, point de terre, rien que de la bruyère et des ajoncs d'un côté; rien que du sable et de la pierre de l'autre... Des petits bouleaux grêles, de place en place, ou bien des pins qui se rabougrissent et ne poussent pas... Les choux eux-mêmes ne viennent point dans nos jardins... C'est un pays maudit... Comment voulez-vous qu'on vive là-dedans?... Le bureau de bienfaisance, n'est-ce pas?... Une jolie blague, allez; ça ne donne rien, ou ça ne donne qu'aux riches... Alors, comme on n'est pas trop loin du bois, on commence par braconner,.. Des fois, ça rapporte, mais il y a bien aussi de la morte-saison... sans compter les gardes qui vous traquent, les procès, la prison... Mon Dieu! la prison, ça va encore!... On est nourri, et puis on y fait des collets en attendant de sortir... Je vous le demande, monsieur le président, qu'est-ce que vous feriez à notre place?... Travailler au loin?... aller s'engager dans les

fermes?... Mais si on dit que nous sommes de la Boulaie-Blanche, c'est comme si on arrivait de l'enfer... on nous chasse à coups de fourche... Alors, il faut bien voler puisqu'il faut bien vivre!... Et quand on se décide à voler, il faut aussi se décider à tuer... L'un ne va pas sans l'autre... C'est juste! Si je vous raconte tout cela, c'est qu'il faut que vous sachiez ce que c'est que la Boulaie-Blanche, et que la faute en est plus encore aux autorités qui ne se sont jamais occupées de nous, et qui nous isolent de la vie, comme des chiens enragés et des pestiférés.

« Maintenant, j'arrive à l'affaire.

« Je me suis marié, il y a juste un an et ma femme devint grosse, dès le premier mois. Je réfléchis. Un enfant à nourrir, quand déjà on ne peut pas se nourrir soi-même, c'est bête. — « Il faut faire disparaître « ça! » dis-je à ma femme. Justement, il y a près de chez nous une vieille rôdeuse qui s'entend à ces manigances... Moyennant un lièvre et deux lapins que je lui donne, elle apporte à ma femme des plantes et puis des poudres, avec lesquelles elle combine je ne sais quel breuvage... Ça ne

fait rien, rien... On essaye plus de vingt fois... rien. La vieille rôdeuse nous dit : « Ne vous « inquiétez pas, il est bien mort, j'vous dis « qu'il viendra mort. » Comme elle avait, dans le pays, la réputation d'une sorcière bien savante, je ne me tourmente plus, et je me dis : « C'est bon, il viendra mort. » Mais elle avait menti, la vieille voleuse, vous allez voir.

« Une nuit, par une belle lune, j'avais tué un chevreuil... Je m'en revenais, mon chevreuil sur le dos, bien content, car on ne tue pas des chevreuils toutes les nuits... Il était à peu près trois heures, quand j'arrivai chez nous... Il y avait de la lumière à la fenêtre... Cela m'étonne ; je frappe à la porte qui est toujours barricadée en dedans, quand je ne suis pas là... On n'ouvre pas... Je frappe de nouveau et plus fort... Alors j'entends comme une petite plainte, puis un juron, puis un pas traînant qui glisse sur les carreaux... Et qu'est-ce que j'aperçois ?... Ma femme à moitié nue, pâle comme une morte, et tout éclaboussée de sang !... D'abord, je pense qu'on a voulu l'assassiner... Mais elle me dit : « Pas tant de

« bruit, imbécile, tu ne vois donc pas que « j'accouche? » Tonnerre de Dieu!... Ça devait arriver un jour ou l'autre... Pourtant, dans le moment, j'étais à cent lieues de ça!... J'entre, je jette le chevreuil dans un coin, j'accroche le fusil au clou : « Il est venu mort au moins? » demandai-je à ma femme. « Ah! oui, mort!... Tiens! » Et je vis sur le lit, au milieu de nippes sanglantes, quelque chose de nu qui se tortillait... Je regarde ma femme; ma femme me regarde, et pendant cinq minutes, nous sommes restés silencieux... Cependant, il fallait prendre un parti.

— « As-tu crié? dis-je à ma femme.

— « Non!

— « As-tu entendu quelqu'un rôder autour de la maison?

— « Non!

— « Pourquoi avais-tu de la lumière?

— « Il n'y avait pas deux minutes que la chandelle était allumée, quand tu as frappé.

— « C'est bon. »

« Alors, je saisis l'enfant par les pieds, et rapidement, comme on fait pour les lapins, je lui assène sur la tête un vigoureux coup de

la main... Après quoi, je le fourre dans mon carnier, et je reprends mon fusil... Vous me croirez, si vous voulez, monsieur le président, mais je vous donne ma parole que j'ai toujours ignoré si c'était une fille ou un garçon...

« J'allai vers la Fontaine au Grand Pierre... Tout autour jusqu'à l'horizon, ce n'est que de la bruyère maigre qui pousse entre des tas de cailloux. Pas un arbre, pas une maison proche, pas un chemin qui aboutisse là!... En fait d'êtres vivants, on ne voit parfois que des moutons qui paissent, les bergers de temps à autre, quand il n'y a plus d'herbe, là-bas, dans les champs... Auprès de la Fontaine se trouve une carrière de marne, profonde et abandonnée depuis des siècles... Les broussailles dissimulent aux yeux, la gueule béante des puits.. C'est là que je viens cacher mon fusil, lorsque je suis averti de la visite des gendarmes... Qui oserait s'aventurer en cet endroit désert, et que bien des gens croient hanté des revenants?... Donc rien à craindre... Je jetai l'enfant dans la carrière, et j'entendis le bruit de sa chute, au fond... ploc!...

Le petit jour pointait très pâle derrière le coteau...

« En rentrant, dans le chemin de la Boulaie-Blanche, derrière la haie, j'aperçus une forme grise, quelque chose comme un dos d'homme ou de loup, — on ne distingue pas toujours très bien, dans le demi-jour, malgré l'habitude — qui se glissait doucement, se baissait, rampait, s'arrêtait... « Hé, criai-je, d'une voix forte, si t'es un homme, montre-toi, ou je tire. — Tiens, c'est toi, Motteau, dit la forme, en se redressant tout à coup. — Oui, c'est moi, Maheu, et souviens-toi bien qu'il y a toujours un coup de chevrotines dans mon fusil, pour les trop curieux. — Oh ! il n'y a pas de mal. Jé relevais mes collets. Mais, dis donc, il n'y a pas que les chevreuils qui bêlent quand on les tue... — Non ! il y a aussi les lâches comme toi, vilain borgne... » J'épaulai, mais, je ne sais pourquoi, je ne tirai pas... j'ai eu tort. Le lendemain, Maheu allait chercher les gendarmes...

« Maintenant, monsieur le président, écoutez-moi bien... Il y a au village de la Boulaie-Blanche trente feux, c'est-à-dire, trente fem-

mes et trente hommes... Avez-vous compté combien dans ces trente feux il y a d'enfants vivants?... Il y en a trois... Et les autres, et les étouffés, et les étranglés, et les enterrés, les morts enfin?... les avez-vous comptés?... Allez retourner la terre, là-bas, à l'ombre maigre des bouleaux, au pied frêle des pins ; sondez les puits, remuez les cailloux, éparpillez au vent les sables des carrières ; et dans la terre, sous les bouleaux et les pins, au fond des puits, parmi les cailloux et le sable, vous verrez plus d'ossements de nouveau-nés qu'il n'y a d'ossements d'hommes et de femmes dans les cimetières des grandes villes... Allez dans toutes les maisons et demandez aux hommes, les jeunes et les vieux, demandez-leur ce qu'ils ont fait des enfants que leurs femmes portèrent!... Interrogez Maheu, Léger, Sorel, et tous, tous!... Eh bien! Maheu, tu vois qu'il n'y a pas que les chevreuils qui bêlent quand on les tue...

L'HOMME AU GRENIER

L'HOMME AU GRENIER

Quand Clément Sourd rentra du service, par une matinée d'hiver, tout crotté de la boue du chemin, tout trempé de la pluie du ciel, il n'embrassa pas sa mère qui travaillait, ne l'attendant pas, à un ouvrage de couture, il ne s'informa pas de son père, qui était aux champs, ni de sa sœur, servante à la ferme des Hourdes. Et il s'assit près de la cheminée, sombre, sans prononcer une parole. C'était un grand garçon maigre, gauche, avec des mains velues, et de longs bras pendant comme ceux des gorilles. Il avait un front très bas, mangé par de rudes cheveux noirs, et des yeux étranges dont le regard semblait être ailleurs, toujours.

La mère considéra son fils, toute saisie de le trouver ainsi.

— C'est-il bien toi, Clément? demanda-t-elle... Quoi qu't'as, dis, Clément?... Pourquoi que tu ne dis rien?... Pourquoi qu't'es si changé?... Est-ce qu'on rentre comme ça, chez ses parents, sans seulement leur faire mignon?... Es-tu malade? T'as donc pas faim?

Clément se retourna sur sa chaise, poussa une sorte de bestial grognement... Puis, tout à coup, il se leva, et se dirigea vers la porte.

— Où que tu vas? dit la mère... Où que tu vas, déjà?

— Je vas, où j'vas... répondit Clément, avec colère... Fiche-moi la paix.

Et la mère Sourd, levant ses bras au ciel, soupira :

— Si c'est Dieu possible!... Et quoi qu'on lui a fait à mon garçon, pour me le rendre comme ça?

Clément sortit, s'acheminant vers le village, entra au cabaret, tout droit.

— Tiens! C'est Clément? s'écrièrent quelques ouvriers attablés autour d'une bouteille de vin... Eh ben! tu vas boire, avec nous,

Clément... Nous allons arroser ton retour... Viens donc avec nous, camarade.

Il ne les regarda même pas, choisit une table éloignée des buveurs, et les coudes sur la table, les yeux brillants, ses narines battant aux souffles d'alcool, dont la pièce était pleine :

— De l'eau-de-vie ! commanda-t-il.

Il ne rentra chez ses parents que le soir, très tard, ivre-mort.

*
* *

Chaque jour se passa de même. Les reproches, les scènes, les menaces furent impuissants à rien changer de la conduite de Clément. Il ne répondait pas, n'avait même pas l'air d'entendre, et, brusquement, il quittait la maison pour aller s'enfermer au café. Quelquefois, en rentrant la nuit, il trouva la porte close, les fenêtres barricadées. Alors, il s'abattait en travers du seuil et s'endormait, la face dans ses ordures. Au bout d'une semaine, le père lui dit :

— Nous ne pouvons plus te garder à rien

faire... Nous ne gagnons pas notre argent pour que tu le boives... Tu travailleras, ou tu t'en iras... tu t'en iras au diable !

— C'est bon ! fit Clément.

Il partit et ne rentra plus.

La mère l'attendit vainement. A l'insu de son mari, souvent, le soir, elle déverrouillait la porte, afin que son fils pût trouver la maison ouverte, si l'idée lui venait de rentrer, quelque nuit. Mais Clément ne rentra plus.

Un mois s'écoula. On n'avait plus revu Clément, on n'avait plus entendu parler de Clément.

— Où qu'il a pu aller ? demandait la mère... Il est peut-être mort ?... et tout de même, s'il est mort, ça ne serait pas bien de l'avoir renvoyé de chez nous...

— Tant mieux, s'il est mort ! répondit le père... C'est un bon débarras ! nous ne pouvions pas garder et nourrir un feignant pareil !... Nous aurait grugés ce feignant-là !

— C'est tout de même notre fils ! hasardait la mère, qui hochait la tête tristement.

— Notre fils !... Notre fils !... criait le père... Hé ben, après ?... Il n'y a pas de fils qui

tienne!... D'abord, un fils, c'est un qui travaille et qui gagne sa vie! Voilà!

Il fallait, pourtant, se préoccuper de la disparition de Clément. On s'informa auprès des uns, auprès des autres. Personne ne l'avait vu nulle part. Nulle part, aucun, ni dans les bois, ni sur les routes, ni dans les auberges, ne l'avait rencontré.

La mère, un peu pâle, maintenant, disait, avec des pleurs dans ses yeux :

— Il se sera peut-être pendu dans quelque coin du bois.

A quoi le père répondait sans une émotion, en faisant le geste de quelqu'un qui perd pied dans les eaux profondes :

— A moins qu'il se soit, peut-être, *néyé*, dans quelque trou de la rivière.

Et il concluait :

— Ah! ben! qu'il se nèye!... C'est son affaire... ça n'est pas la nôtre.

On fouilla la campagne, le bois, les carrières de Marteuil dont les galeries s'enfoncent très loin, sous la terre; on sonda la rivière. Les gendarmes commencèrent d'inextricables enquêtes qui n'aboutirent qu'à de crapuleuses

ribotes dans les bouchons ; le parquet poursuivit une molle instruction qui n'aboutit à rien. Nulle part, nulle trace de Clément.

Clément avait disparu du pays, comme s'évanouit, dans l'air, une fumée.

*
* *

Deux mois, trois mois, six mois s'écoulèrent. Depuis longtemps, il n'était plus question de Clément. La curiosité des premiers jours avait été vite épuisée. D'autres événements, bien plus importants, bien plus extraordinaires, bien plus incompréhensibles, remplaçaient, renouvelaient, décuplaient l'agitation, un instant produite dans les villages et les bordes d'alentour par la fuite de Clément. Quelque chose d'inouï, de mystérieux, de diabolique planait sur la contrée. Une fatalité terrible semblait peser sur chaque maison ; une malédiction entrait par chaque porte. Depuis le jour où Clément avait disparu — mais il n'était venu à l'esprit de personne d'établir une corrélation entre ces deux faits, — toutes les nuits, des vols étaient commis. D'abord dis-

crets, puis audacieux, ils tournaient maintenant à la dévastation générale. On volait les volailles; on dévalisait les clapiers. Des chiens, des moutons furent dérobés. Des porcs disparurent. Le père Sourd qui, chaque année, élevait une douzaine d'oies pour les vendre, grasses, à la Noël, les vit s'en aller, une à une, et des six poules pondeuses de la mère Sourd, il ne resta, un matin, que trois plumes dans le poulailler vide. Les débitants de boisson constataient aussi qu'il leur manquait des litres de vin et des cruchons d'eau-de-vie. Riche comme pauvre, personne n'était épargné. On n'en citait aucun qui n'eût à se plaindre d'un vol. Mais c'était surtout à la ferme des Hourdes que les ravages étaient grands. Poulets, dindes, pintades, canards, fondaient littéralement. La basse-cour se dépeuplait de ses hôtes. Chose inexplicable et qu'on n'avait jamais vue, les vaches avaient leurs mamelles taries quand, dès l'aube, les filles d'étable allaient les traire. Chose plus stupéfiante encore, on trouva, dans les herbages, des bœufs abattus dont il ne restait que la carcasse.

Qui donc volait et tuait ainsi? On avait d'abord accusé de ces crimes les rôdeurs, les vagabonds, les Bohémiens, qui, tout le jour et toute la nuit, se succèdent en effrayantes files, sur la grand'route de Paris, séparée du village par quelques centimètres de prairies, à peine. Chacun faisait bonne garde. Étaient-ce des loups, des fauves échappés d'une ménagerie foraine? Les braves se cachaient armés d'antiques flingots, autour des demeures, dans les fourrés : mais on n'avait pris personne; rien d'insolite ne troublait le silence coutumier des vergers et des champs. Et les vols et les massacres augmentaient en audace et en nombre. Alors, devant cette énigme, les imaginations s'étaient affolées. Un miracle seul pouvait détourner, du pays hanté et maudit, cet invincible, ce surnaturel ennemi. Il n'y avait plus que Dieu qui fût capable de vaincre cet insaisissable démon. On fit des neuvaines, on organisa des processions ; et le soir, de même que pendant les épidémies de choléra, on alluma de grands feux pour brûler les esprits malfaisants, qui rôdaient sûrement dans l'air.

Pendant ce temps, la mère Sourd, très triste, se disait, en joignant les mains ;

— Et si c'était Clément?... ou bien son âme?

*
* *

Une après-midi, la fille Sourd, servante à la ferme des Hourdes, monta dans un grenier qui servait de réserve pour la paille. Elle n'avait pas fait deux pas sur le plancher mou que, soudain, devant elle, elle vit une botte de paille remuer, se détacher du tas, tourner comme une personne, s'abattre à ses pieds, et dans ce trou d'ombre noire que la botte avait ouvert en tombant, apparaître une horrible figure, un surhumain, terrifiant paquet de cheveux et de barbe poissés, au milieu duquel luisaient deux yeux de bête féroce, et saignait une bouche hideuse de cauchemar. Elle voulut fuir, elle voulut appeler. Mais l'effroi de cette apparition fut tel, qu'elle resta clouée sur le plancher sans mouvement et sans voix. En même temps, dans un bond, dans un grognement rauque, elle se sentit empoignée, soulevée, entraînée dans quelque chose de très

sombre, puis renversée sous un corps diable qui l'étreignit à l'étouffer, à lui écraser la chair, à lui rompre les os. Et elle s'évanouit.

L'endroit de cette scène était une sorte de caverne ronde, dont les murs étaient formés par des bottes de paille tassées l'une sur l'autre. Un jour terne tombait du toit par une lucarne carrée, éclairait des choses sinistres, dont il est malaisé de décrire l'horreur. C'était sur le plancher, autour du monstre en rut et de la fille évanouie, comme un ossuaire et comme un charnier. Des quartiers de viande encore saignante, des carcasses de bêtes rongées, des peaux récemment écorchées et, pêle-mêle avec des ossements, des bouteilles cassées, des lambeaux de chair noire, des flaques de sang séché, un prodigieux amas de choses gluantes et d'ordures. Une intolérable et suffocante odeur de pourriture, de breuvages corrompus, se levait de cet épouvantable chaos, de ce résidu des vols et des meurtres nocturnes qui avaient désolé le pays, durant plus de six mois.

Quand la fille Sourd eut repris connaissance, meurtrie, brisée, presque morte, elle eut peine à se rendre compte de la réalité de

son aventure, ainsi que du lieu d'épouvante où elle gisait. Que s'était-il passé?... Elle ne le savait pas bien. Non loin d'elle, accroupi sur un lit d'innomables fanges et d'os putréfiés, le monstre déchiquetait de ses crocs aigus un lapin qu'il venait d'éventrer. Elle le considéra, horrifiée. Des traits, jadis connus, se dessinèrent, plus précis sur cette face sauvage. Et, tout à coup, elle poussa un cri :

— Clément!... Clément!... C'est Clément!

Clément tourna la tête :

— Hé! hé! hé! grogna-t-il.

Puis un sourire grimaça dans l'emmêlement de sa barbe sanglante, tandis que de sa bouche encore immobile, un lambeau de chair filamenteux, pendait, comme à la gueule d'un fauve...

HISTOIRE DE MA LAMPE

HISTOIRE DE MA LAMPE

Comme les jours raccourcissent beaucoup et que les soirées se font plus longues, la Renaude voulut bien m'expliquer que j'avais besoin d'une lampe, ne possédant que des chandeliers de cuivre. Je courus au bourg voisin pour en acheter une, et j'entrai chez Albaret, qui tient boutique de toutes sortes de marchandises, une belle boutique, peinte en bleu par lui-même, et par lui-même ornée, au fronton, d'une Renommée décorative et vert pomme, laquelle laisse tomber de sa trompette, poétiquement transformée en corne d'abondance, mille choses plus bizarres les unes que les autres. D'ailleurs, il n'y a pas à s'y tromper, quelque objet qu'on désire se procurer, c'est

chez Albaret qu'il faut le demander. Albaret est boulanger, bourrelier, charpentier, épicier, quincaillier, peintre, mercier, libraire, menuisier; il rempaille les chaises et raccommode les serrures, achète les vieux os, les verres cassés et les peaux de lapin, tient débit de boissons et de tabac. Il n'est pas un métier dans le monde qu'Albaret ne soit capable de remplir à la satisfaction générale, même celui de « rebouteux », et l'on rencontre dans le pays nombre de pauvres gens à qui cet homme unique, autant qu'universel, a, moyennant vingt sous, cassé bras et jambes. Aussi Albaret a-t-il grande réputation d'esprit. En revanche, il n'avait pas de lampes; je crois même qu'il n'en avait jamais eu.

— Vous n'avez point de chance, me dit-il. Justement, j'ai vendu la dernière avant-z-hier... Mais ça ne fait rien... Je vas à la ville sur le tantôt, et j'vas vous en rapporter une bié belle, bié belle, en machine blanche, avec des choses bleues dessus... C'est-y ça? Ah! les lampes! c'est pas qu'on en vende des mille et des cents, mais pourtant la mode en vient.

Et ce disant, il m'invita, sans façon, à

prendre la goutte. Je le remerciai, et il me sembla qu'il était fâché de mon refus. Cependant, il voulut bien m'accompagner jusque dans la rue en m'accablant de politesses. J'avais fait déjà quelques pas, que je l'entendis crier :

— Hé ! monsieur, monsieur, c'est-y au pétrole?

— Non, à l'huile.

— Faite excuses, c'est bié. J'vous la porterai demain à l'huile.

*
* *

Albaret était un gros homme, qui soufflait très fort et qui souriait toujours. Il avait un visage rose, boursouflé, un triple menton, les épaules étroites, un ventre énorme et des cheveux verts qui tombaient, en mèches plates, sur son front. Eté comme hiver, on le voyait revêtu d'une sorte de veston en velours à côtes, déchiré et graisseux, d'un pantalon de toile bleue déteinte et d'une casquette de soie — du genre de celles appelées casquettes à trois ponts — qui est la coiffure adoptée par les pays normands ; seulement Albaret, en sa qualité d'homme d'esprit et d'homme d'importance,

exagérait à plaisir le nombre et la hauteur des ponts, en tout bien tout honneur. Il était marié et sa femme, qu'on nommait l'*Arbalète*, lui donnait tous les ans un enfant, quelquefois deux. En ces occasions, on le plaisantait un peu au village, à cause de l'énormité de son ventre, mais il ne se fâchait pas et, tapant sur son ventre, il répondait gaiement :

— Eh ben, oui, si vous v'lez le savoir, c'est moi qu'accouche. Et y en a encore pu d'un là-dedans, allez.

Emerveillés de cet à-propos, les farceurs bourraient Albaret de claques et de coups de poing, ce qui est, comme on sait, dans les campagnes, le geste de l'enthousiasme, et disaient en se regardant finement :

— Ce sacré Albaret! ce sacré Albaret!

Ce sacré Albaret était une vieille connaissance pour moi. Un jour, il avait fallu remettre un carreau à l'une des fenêtres de ma maison, et, tout naturellement, ce fut Albaret à qui je m'adressai pour cette opération. Il vint seul, d'abord. A peine entré, il s'assit, souffla, s'épongea et demanda à boire. Il but coup sur coup deux pintes de cidre, après quoi il exa-

mina la vitre brisée, fit de nombreuses suppositions sur la façon dont elle avait dû être brisée, prit des mesures en hauteur et en largeur, plaisanta la Renaude, puis, ayant bu une nouvelle pinte de cidre, il partit en promettant de revenir le lendemain. En effet, le lendemain, Albaret apparaissait flanqué de deux aides. L'un portait le carreau et la règle, l'autre le marteau, le diamant, le mastic et les pointes. Albaret ne portait rien que sa casquette, qui me parut encore plus haute ce jour-là que les autres jours. Il déposa les outils sur un meuble, le mastic sur une chaise, les pointes sur la cheminée et coucha le carreau sur la table avec des précautions infinies.

— C'est ça, dit-il, nous allons poser le carreau. A dix lieues à la ronde, il n'y a pas un feignant qui pose un carreau comme moi.

Il sortit, interrogea le temps, rentra, demanda du cidre, s'attabla avec ses deux aides, puis commença avec la Renaude une conversation mêlée de bourrades joyeuses qui menaçait de n'en plus finir. Tout à coup Albaret sembla inquiet, il se leva, regarda la croisée, puis le carreau et se grattant la tête :

— Bon sens de bon sens! s'écria-t-il, je parie que le carreau n'est pas de mesure ; il est trop petit, je parie qu'il est trop petit.

Les deux aides approuvèrent et dirent :

— Ça se pourrait ben qu'y serait trop petit.

Albaret cligna de l'œil, s'avança, se recula, faisant avec la main le geste de prendre des mesures :

— Pargué, s'il est trop petit!... c'est facile à voir... Il s'en faut... mon Dieu...! il s'en faut... de l'épaisseur d'une demi-lame de couteau... comme qui dirait de cinq millimètres... c'est-y pas vrai, les gars?

Les aides, hochant la tête, murmurèrent :

— Ça se pourrait ben qu'y s'en faut de cinq millimètres!...

Et Albaret, se tournant vers moi :

— Je parie pour cinq millimètres!...

— Il est facile de vous en assurer, lui dis-je. Posez d'abord le carreau.

Mais Albaret ne l'entendait pas ainsi. Il se grattait la tête, allait de la croisée à la table, de la table à la croisée en répétant :

— Je parie pour cinq millimètres.

Impatienté, je me saisis du carreau et l'appli-

quai contre la croisée. Il s'adaptait très bien.

— C'est tout de même curieux, disait Albaret. J'aurais parié ma tête !... Ah ! il va, il va, ce sacré carreau ? Non ! mais c'est tout de même ben curieux... je reviendrons le poser demain.

Je fus obligé de le poser moi-même.

*
* *

Donc Albaret m'avait promis une lampe, et, après l'histoire du carreau, je n'étais pas sans inquiétude au sujet de cette importante affaire. Deux jours se passèrent, sans nouvelles d'Albaret ; le troisième jour, enfin, Albaret entra chez moi, triomphant.

— V'là la lampe, et l'huile, et tout ! cria-t-il en m'apercevant. Ah ! mais c'est une belle lampe ! c'est tout ce qui se fait de mieux ? Et il paraît que ça éclaire autant que le soleil... Attendez, j'vas vous montrer ça. Une rude acquisition, allez !

Et il déballa la lampe, le bidon d'huile, les verres, les mèches, en faisant sur chaque objet une observation technique telle que : Ça, c'est les mèches, on coupe le bout. » Après avoir

tourné, retourné la lampe dans tous les sens :

— Attention, dit-il, nous allons manœuvrer l'instrument.

Sa grosse face rose souriait de satisfaction. Il versa l'huile, appuya la main sur le bec et remonta la lampe.

— Regardez voir, répétait-il, c'est gentil, c'est doux, c'est comme une montre.

Mais à peine eut-il lâché la clef que celle-ci se mit à tourner avec la vitesse d'une roue de transmission, pendant que l'huile, sortant de l'orifice et faisant un bruit de glou-glou gras, se répandait et coulait en larges filets jaunes sur la panse fleurie de la lampe.

— Elle est détraquée, votre lampe, dis-je à Albaret dont la physionomie exprimait le plus complet ahurissement.

Il se remit bien vite, haussa les épaules.

— Détraquée ! cette lampe, répondit-il. Vous allez voir ça. Il faut qu'elle prenne l'huile, ça se comprend ; mais quand elle aura pris l'huile, dans cinq minutes, vous serez étonné vous-même comment elle va. C'est une rude lampe, au contraire, et je m'y connais... une bien rude lampe !

On attendit cinq minutes. Et l'opération recommença, suivie du même phénomène.

— Vous voyez bien qu'elle n'a pas de piston.

Albaret me regarda d'un air de pitié.

— Mais si elle n'avait pas de piston, Monsieur, ça ne serait pas une lampe, et c'est une rude lampe... Seulement, il faut qu'elle prenne l'huile, et quand elle aura pris l'huile... dans dix minutes... vous verrez qu'il n'y a nulle part une lampe comme ça... Pas de piston?... Vous voulez vous amuser... Pas de piston? Ça ne serait pas à faire!... Attendez voir un quart d'heure... C'est moi, Albaret, le premier lampiste du pays, qui vous le dis... Oui, dans une petite demi-heure, seulement.

L'expérience se renouvela plusieurs fois, toujours avec le même succès.

La Renaude riait aux éclats, et n'était pas fâché de se venger un peu des plaisanteries d'Albaret.

— Ah! c'est une bien rude lampe, répétait-elle, en imitant la voix de l'infortuné lampiste... Eh bien, remporte-la! ta rude lampe! et remets un piston, si tu peux... Tu ne feras pas mal aussi d'en mettre un à ta langue.

Il ne voulait pas se rendre, et criait :

— Il n'y a pas de piston qui tienne?... Je te dis, moi, que c'est l'huile... Ça se comprend, elle n'a jamais vu l'huile c'te lampe-là... Dans une petite heure seulement...

*
* *

Albaret resta huit jours sans revenir. J'appris qu'on ne le voyait plus au bourg. Il s'était enfermé dans une petite pièce, près du grenier, et travaillait, matin et soir, au raccommodage de la lampe, qu'il avait démontée, pièce par pièce, et qu'il se trouvait très embarrassé de reconstituer.

Enfin, il rapporta la lampe.

— J'aurais parié ma tête, oui, bien sûr, ma tête, que c'était l'huile. Cette fois-ci, par exemple, ça va comme sur des roulettes. Vous allez voir comment je sais remettre des pistons aux lampes. Tenez, vous pouvez la remonter vous-même... Prenez garde... plus doucement... Na... Ça marche, hein?

Maintenant la lampe semblait « marcher ».

On l'alluma solennellement. Albaret triomphait.

— Jamais vous n'en aurez une meilleure, me dit-il, le visage tout épanoui de satisfaction. C'est une bien rude lampe!

Depuis ce jour, tous les matins, à dix heures, Albaret vient demander des nouvelles de la lampe. Il s'informe des mèches, du verre, de l'abat-jour, et à chaque réponse, il se tape la cuisse, rit, et dit : « Quelle lampe! quelle rude lampe! » Puis il vide une pinte de cidre, et s'en retourne.

Aujourd'hui, une femme pâle suivie de quatre enfants scrofuleux a pénétré dans le clos.

— Albaret est malade, m'a-t-elle dit, il est au lit avec la fièvre... Alors il s'excuse bien auprès de monsieur, et c'est moi, l'Arbalète, qui viens pour savoir comment elle va, la lampe.

PAYSAGES D'AUTOMNE

PAYSAGES D'AUTOMNE

Les chaumes s'attristent, les labourés sont tout roses, sous le soleil. De place en place, s'étendent les regains des luzernes au vert dur, et les carrés de betteraves, dont les fanes ont pris des tons bleus plus sombres. Sous les pommiers, des femmes courbées ramassent les pommes et en remplissent les paniers d'osier, et les sacs de toile bise. Deux chevaux blancs, énormes dans l'air, traînent lentement la charrue dont le soc chante comme les perdrix dispersées qui rappellent, et là-bas, un chasseur s'éloigne, grise silhouette. Dans les brumes délicates, les horizons ont des fuites plus douces, plus lointaines; et du ciel, au-dessus, qui se colore comme les joues d'un

fiévreux, tombent on ne sait quelle mélancolie magnifique, quel austère enivrement. Un épervier y plane, immobile, et des vols de corbeaux s'y succèdent, se hâtant vers les grands bois rouges.

Les haies s'éclaircissent et sont redevenues muettes; le jour troue de mille mailles leur épais manteau de feuillage roussi. Des bandes de passes et de verdiers, abattus sur les fruits de l'épine et de l'églantier, s'envolent silencieux, au moindre bruit, pareils dans l'espace, à des poignées de graines lancées par la main d'un invisible semeur... Les merles se taisent, morne est la fauvette; seul le rouge-gorge maudit, à petits cris, le froid qui commence.

*
* *

Dans un chemin.

Le passant. — Pourquoi es-tu affaissé dans la boue, et pourquoi pleures-tu?

L'ouvrier. — Hélas! voilà trois jours que je marche, et je n'ai rien mangé. Je suis brisé.

Le passant. — Où donc vas-tu?

L'ouvrier. — Devant moi, toujours devant

moi. Pendant la moisson, j'ai travaillé et j'ai chanté... Il était si bon, le bon pain bis! Maintenant, les gerbes sont rentrées, les labours sont finis, les grandes machines battent le blé, vannent l'orge, dans les granges qui ne veulent plus du travail de l'homme, et mon maître m'a dit : « Va-t'en! » Alors, je suis parti... J'ai frappé à toutes les portes, aucune ne s'est ouverte... Il n'y avait pas d'ouvrage pour moi... Hélas! tu le vois, la terre est vide... Bientôt les dernières feuilles vont être emportées, la neige blanchira le sol, la neige belle et cruelle comme la femme, la neige qui tue les oiseaux et les vagabonds... Et je n'ai pas un manteau pour me couvrir, pas un foyer où me réchauffer, pas un morceau de pain dur pour apaiser mon ventre... Que veux-tu que je devienne? Il faut donc que je meure?... Tiens, ce matin, j'ai fait route avec un jeune seigneur... Il portait sur son dos un gros sac, et ce sac était plein d'or. Trouvant son fardeau trop lourd, il m'a dit : « Tu as les reins solides et ton épaule est habituée à ployer sous les faix écrasants, porte cet or. » Je butais contre les pierres; trois fois je suis

tombé... Et le jeune seigneur me donnait des coups : « Marche donc, imbécile ! » Il s'arrêta au bord de la rivière, à cet endroit où l'eau est noire et sans fond : « Il faut que je m'amuse, fit-il. Regarde, je vais jeter cet or dans la rivière. » — « Hélas ! lui dis-je, puisque vous voulez jeter cet or dans la rivière, vous m'en donnerez un peu. Oh ! bien peu, de quoi n'avoir pas trop faim. » Il m'a craché à la figure, m'a chassé à coups de pierres et ensuite, prenant l'or à poignées, il l'a lancé dans la rivière, à cet endroit où l'eau est noire et sans fond. Puis il est reparti en riant... Sur son passage, tous les gens, riches et pauvres, s'inclinaient très bas, tandis que moi, ils me battaient et me poursuivaient de leurs bâtons et de leurs fourches... Voyez, tout mon corps saigne...

Le passant. — Que vas-tu faire ?

L'ouvrier. — Je marcherai encore ; encore je frapperai aux portes des riches.

Le passant. — Si les portes des riches se ferment à ton approche ?

L'ouvrier. — Je demanderai l'aumône aux pauvres gens, sur les grand'routes.

Le passant. — Si l'on ne te donne rien?

L'ouvrier. — Je m'embusquerai au détour des chemins, et je tuerai.

Le passant. — Dieu te défend de tuer.

L'ouvrier. — La loi m'ordonne de vivre.

Le passant. — Dieu te garde!

*
* *

La forêt flamboie. Sur leur rose tapis de feuilles tombées, les allées étouffent le bruit des pas, et les clairières, dans les taillis qui se dépouillent, s'élargissent éclaboussées de lumières jaunes comme l'or, rouges comme le sang. Les rôdeuses de la forêt, aux yeux de hibou, aux doigts de harpie, les vieilles bûcheronnes de bois mort passent, disparaissant sous l'énorme bourrée qui semble marcher toute seule. Malgré les splendeurs éclatantes de sa parure automnale, le bois darde sur vous un regard de meurtrier qui fait frissonner. Les cépées que la serpe entaille ont des plaintes humaines, la chair, la hache arrache des sanglots d'enfant aux jeunes baliveaux des châtaigniers, et l'on entend, dans les sapaies, le vent

enfler leurs orgues funèbres qui chantent le *Miserere*. Accroupis autour des brasiers qui fument, on dirait que les charbonniers président à quelque œuvre épouvantable et mystérieuse; on se détourne, en se signant, du sabotier qui, farouche, sous son abri de branchages et d'écorces, évoque les terreurs des anciens bandits.

Où donc va-t-il, ce braconnier qui se glisse comme un fauve dans les broussailles à travers lesquelles reluit le canon d'un fusil? Quand la nuit sera venue, quand la lune balaiera de ses rayons le tronc des grands chênes que le soleil empourpre maintenant, deux coups de feu retentiront dans le silence, le silence plein de carnages et d'agonies de la forêt. Est-ce un chevreuil qui sera tué, ou bien est-ce un garde qui se tordra sur la bruyère pourprée, des chevrotines au flanc?

*
* *

Sur une place de village.

— Bonnes gens qui m'entendez, riches et pauvres, honnêtes et voleurs, et vous aussi,

sourds, bancroches, paralytiques, adultères et cocus, regardez-moi, écoutez-moi. Je suis le candidat, le bon candidat. C'est moi qui fais les récoltes grasses, qui transforme en palais les misérables chaumines, qui remplis d'or les vieux coffres vides, qui bourre de bonheur les cœurs ulcérés. Venez, bonnes gens, accourez, je suis la providence des femmes stériles, des fiévreux et des petits soldats. Je dis à la grêle : Ne tombe pas; à la guerre : Ne tue pas; à la mort : Ne viens pas. Je change en vin pur l'eau puante des mares, et des chardons que je touche coule un miel délicieux.

Tandis que le candidat parlait, une grande foule arriva, se forma autour de lui.

— Mon bon monsieur, dit une vieille femme, qui pleurait, j'avais un fils à la guerre, loin, bien loin, et il est mort.

— Je te le rendrai vivant.

— Moi, dit un estropié, vous voyez, je n'ai qu'une jambe.

— Je t'en donnerai deux.

— Regardez l'horrible plaie qui me ronge le flanc, dit, en poussant des cris de douleur, un misérable.

— J'imposerai sur ta plaie la médaille parlementaire, et tu seras guéri.

— J'ai quatre-vingt-dix ans, chevrota un vieillard.

— Je t'en reprendrai cinquante.

— Voilà trois jours que je n'ai mangé de pain, supplia un gueux.

— Je te gaverai de brioches.

Alors un assassin parut.

— J'ai tué mon frère, et je pars pour le bagne, hurla-t-il.

— Je raserai les bagnes, je tuerai la justice avec la guillotine, et je te ferai gendarme.

— Le seigneur est trop riche, dit un paysan, et ses lapins dévorent mon blé, et ses renards emportent mes poules.

— Je t'installerai dans ses terres; et tu cloueras, comme des chouettes, ses enfants aux portes de la grange.

— Le manant ne veut plus battre mes étangs, s'écria un seigneur.

— Je le brancherai aux ormes de ton avenue.

— Ah! Monsieur, soupira une jeune fille, ces maudites colonies nous prennent tous nos galants!

— Je supprimerai les colonies.

— Je n'ai pas assez de débouchés pour mes produits! clama un industriel.

— Je reculerai jusqu'au bout du monde le champ de nos conquêtes.

— Vive la République! dit une voix.

Le candidat répondit : Vive la République!

— Vive le Roi! dit une autre voix.

Le candidat répondit : Vive le Roi!

— Vive l'Empereur ! dit une troisième voix.

Et le candidat répondit : Vive l'Empereur!

En ce moment, une femme qui était belle et triste sortit des rangs de la foule, s'avança vers le candidat.

— Tu ne me connais pas? demanda-t-elle.

— Non, répondit le candidat. Où t'aurai-je vue, maudite étrangère?

— Je suis la Vie ! Et que feras-tu pour moi ?

— Je ferai ce que font les autres, ma mie, je mangerai, je dormirai ; mon ventre, mon bon ventre, se réjouira dans sa graisse. Avec l'argent que je prendrai dans ta poche, ton inépuisable poche, j'aurai de belles femmes, de belles

terres, et de la considération, s'il te plaît, par-dessus le marché. Et si tu n'es pas contente, eh bien! je te rosserai, ma mie, avec le bâton que voilà.

*
* *

Au bord de la rivière.

Elle coule, lente, si lente, que les peupliers de la rive se mirent, immobiles et tout jaunes, dans son calme miroir. Pas un frisson, aucun roseau ne chante, aucun ne balance sa hampe flexible. A l'endroit où je me suis arrêté, sous des aulnes, l'eau est noire et sinistre, coupée brusquement par le reflet d'un ciel gris et fin comme une perle. Et j'entends une voix qui semble monter du fond de l'eau, une voix de mort, une voix qui pleure. Et la voix dit :

« Je t'ai vue cette nuit. C'était dans ta chambre, toute close et toute tiède. Les stores aux fenêtres étaient baissés. Des lueurs pâles — les lueurs de la veilleuse — dormaient sur les rideaux et sur les meubles. Et ton si joli et si triste visage apparaissait hors des draps, calmement effleuré par la clarté discrète. Un de tes bras pendait, nu, cerclé au poignet d'un

bracelet d'or brun. L'autre, nu aussi, était mollement replié sous ta nuque, ta noire et odorante nuque. Tu souriais d'un bon sourire. Tes lèvres m'aimaient; et, en me regardant, tes deux yeux brillaient, humides, comme deux lacs hantés de la lune. Je t'ai crié : « Jeanne! ma petite Jeanne! » Et toi, si amoureusement, tu m'as répondu : « Jean! mon petit Jean! »

« Je t'ai vue cette nuit. Un homme est entré — un homme petit, riche et laid — est entré dans ta chambre toute tiède et toute close. Il s'est déshabillé lentement, et, lentement, près de toi, dans le lit, s'est couché, près de toi! Et alors j'ai entendu des rires, des petits rires étouffés dans l'oreiller, des rires de lui, des rires de toi; et alors j'ai entendu des baisers, des baisers étouffés dans l'oreiller, des baisers de lui, des baisers de toi. Je t'ai crié, suppliant : « Jeanne! ma petite Jeanne! » Mais tu n'as pas répondu : « Jean! mon petit Jean! »

« Je t'ai vue cette nuit. Les deux têtes n'ont plus fait qu'une seule tête; les deux corps n'ont plus fait qu'un seul corps. Une forme unique, douloureuse et démoniaque s'est agitée sous

les dentelles. Et les baisers claquaient, et les lèvres mordaient, et le lit, soulevé en houle blanche, gémissait. Alors j'ai pleuré, pleuré, pleuré! Et, à genoux, les mains jointes, je t'ai crié : « Jeanne! ma petite Jeanne! », mais tu n'as pas répondu : « Jean! mon petit Jean! »

« Je t'ai vue cette nuit. L'homme est parti — l'homme petit, riche et laid, est parti en chantant. Et tu es restée seule, toute seule, le ventre sali, épuisée et hideuse, nue sur le lit dévasté. Auprès de toi l'homme petit, riche et laid, avait laissé une cassette, une grande cassette, d'où l'or coulait comme d'une fontaine, d'où l'or coulait, et se répandait sur le lit autour de toi, tout autour de toi. Et l'or montait. Et tu montais avec l'or. Tu plongeais tes mains dans l'or, tes mains avides. Tu prenais l'or à poignées, à poignées furieuses. Tu faisais ruisseler l'or sur toi, en cascades fauves! De l'or! oui, c'est de l'or! Ah! le bain délicieux. C'est l'or lustral qui lave toutes les souillures. Encore, encore! Et tu riais, tu riais, tu riais toujours! Et l'or ruisselait, ruisselait, ruisselait toujours! Et de même que tu n'avais pas vu mes larmes, tu n'as pas vu mon sang qui cou-

lait tout rouge et tout fumant de ma poitrine, comme l'or coulait de la cassette. Et, mourant et tout pâle, je suis parti aussi, moi, je suis parti vers la grande rivière... Adieu, petite Jeanne; il n'y a plus de petit Jean! »

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Ma Chaumière 5
La Mort du père Dugué 19
La Justice de Paix 67
La Confession de Gibory. 79
La Tristesse de maît'Pitaut 97
Hé! père Nicolas! 115
La Mort du Chien 125
Agronomie 143
Avant l'Enterrement 177
L'Oiseau sacré 189
L'Enfant. 203
L'Homme au grenier 215
Histoire de ma lampe 229
Paysages d'automne 243

Paris. — L. Maretheux, imp., 1, rue Cassette.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002384450b

CE PQ 2364
.M7C6 1923
COO MIRBEAU, OCT CONTES DE LA
ACC# 1225469

CE